

RONAN CAOUISSIN

BRETONS D'AUJOURD'HUI.



EDITIONS RONAN

PLEYBER-CHRIST (Bretagne)

Du même auteur :

CADETS DE BRETAGNE. — Ainsi s'intitule l'ouvrage devant faire suite à « BRETONS D'AUJOURD'HUI ».

En ce volume, Ronan Caouissin continue l'œuvre qu'il a entreprise dans la première série de ses portraits-interviews : de nous représenter le Mouvement breton sous son véritable jour.

Il nous expose l'action des jeunes qui ont à cœur de rénover et servir la Bretagne.

L'auteur a interviewé les propagandistes de l'idée bretonne les plus qualifiés et qui se sont faits un nom dans l'histoire du Mouvement breton moderne.

L'ouvrage est en souscription aux Editions RONAN, au prix de 12 f.

Aux mêmes Editions

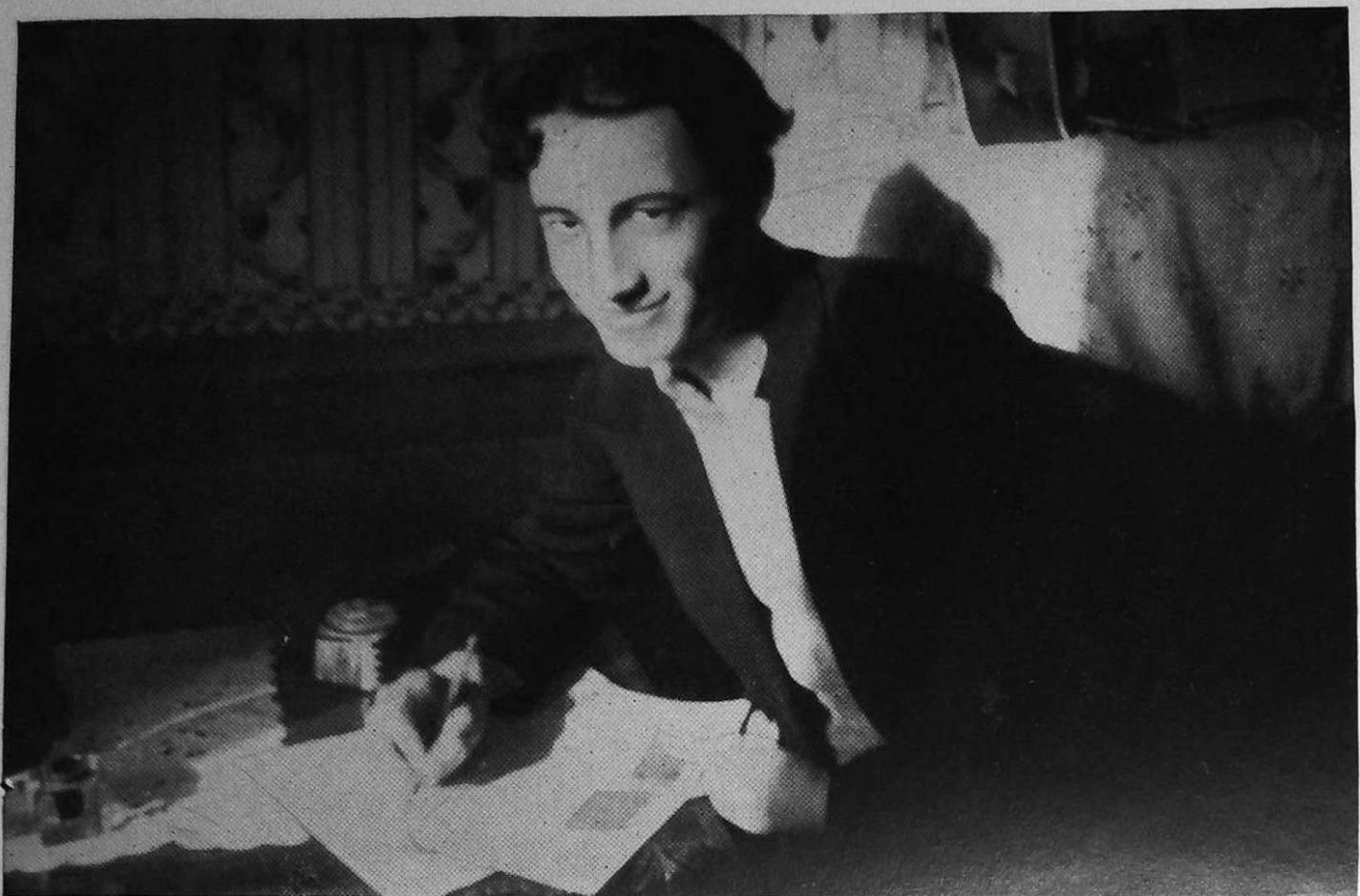
EN PREPARATION:

GWENN HA DU. — Impressions vécues d'une militante sur la société secrète séparatiste bretonne, par Tina de Roazon.

SOUS PRESSE :

HISTOIRE DE MA BRETAGNE EN IMAGES. — (Album pour enfants). Textes et illustrations de Herri Caouissin. Format 20×25, 48 pages, relié : prix 10 francs.

Bretons
d'Aujourd'hui



Ronald Cassipina

RONAN CAOUISSIN

BRETONS

D'AUJOURD'HUI

LES AINÉS

Préface de Marcel Guieysse



EDITIONS RONAN — PLEYBER-CHRIST
Bretagne

*A mes Compatriotes qui ont à
cœur l'amour de la Bretagne.*

ERRATA

Page 1.— *Lire*: Je n'ai fait office que de conteur.

au lieu de:

Je ne fais office que de conteur.

Lire:

ne manqua pas de soulever maintes objections...

au lieu de:

ne manque pas de soulever maintes objections...

Page 5.— *Lire*: Un mauvais vent passa, fit courber la tête aux épis d'or et flétrit les bruyères...

au lieu de:

Un mauvais vent passa et fit courber la tête aux épis d'or et flétri les bruyères...

Page 11.— *Lire*: ...pièces de théâtre en langue bretonne.

au lieu de:

pièces de théâtre langue bretonne.

Page 35.— *Lire*: ...que j'ai contribué à organiser...

au lieu de:

...qu'il a contribué à organiser...

Page 50.— *Lire*: .. à lutter toute sa vie contre l'injustice criante...

au lieu de:

à lutter toute sa vie à contre l'injustice criante...

Lire: Il en voulut une franchement catholique...

au lieu de:

Il eu voulut une franchement catholique...

Page 53.— *Lire* : Je tiens à obtenir de l'abbé Perrot...

au lieu de :

Je tiens à obtenir de l'abbé Perrot...

Page 69.— *Lire* : Puis il se vit élu vice-président...

au lieu de :

Puis il se voit élu vice-président...

Page 97.— *Lire* : ...et dirigeai aux côtés de Taldir...

au lieu de :

...et dirigeais aux côtés de Taldir...

Page 101.— *Lire* : ...trop peu de choses originales...

au lieu de :

trop peu choses originales...

Page 115.— *Lire* : Quand certaines querelles auront disparu, le Mouvement breton...

au lieu de :

Quand certaines querelles auront disparut, le Mouvement breton...

Page 136.— *Lire* : Ces contes et poésies que vous composâtes sur le front...

au lieu de :

Ces contes et poésies que vous composèrent sur le front...

Préface

La Section de Paris du Parti National Breton (1) est probablement celle dont le public — adhérents autant que sympathisants — se renouvelle le plus fréquemment. Certes on y trouve, Bretons fixés à Paris par leurs affaires ou par leur situation, un noyau de militants fidèles et dévoués qui en assurent la marche régulière; mais nombreux sont nos compatriotes de passage dans la grande ville, pour quelques années, qui viennent chercher dans ce milieu ami l'atmosphère bretonne dont ils sont momentanément privés. Tous ces hôtes éphémères n'ont pas la même valeur; presque tous manifestent une grande activité qui, trop souvent hélas, ne s'extériorise qu'en paroles: pour beaucoup l'activité bretonne consiste à prendre quelques consommations dans les cafés où se tiennent la plupart des réunions bretonnes.

Ces hôtes passagers sont généralement jeunes; ils sont à l'âge des enthousiasmes exubérants, des emballements faciles. L'éloignement du pays aimé qu'ils regrettent sincèrement, l'ambiance d'un milieu vivant où toutes les pensées sont tournées vers la Bretagne et tendent à son relèvement, les incitent à une ardeur que, souvent, ils ignoraient lorsqu'ils vivaient tranquilles en Bretagne. Une fois de retour au pays, que reste-t-il de ces belles

1.— L'auteur quoique ayant fréquenté la Section du Parti National Breton, n'a jamais adhéré au P. N. B.

dispositions, de ces projets enflammés? Combien en avons-nous vu passer qui, pleins de foi et de nobles espérances, reprenaient tout doucement leur vie amorphe, ressaisis dès leur retour dans le coin natal par l'emprise d'un milieu francisé par des intérêts à sauvegarder, par le conformisme des situations faites, par la profession, le commerce ou le métier paternels à continuer sans rien changer aux habitudes, à la routine tueuses d'énergies.

Ceux qui ont fréquenté ces réunions autour des années 1932-1934, se rappellent sans nul doute deux jeunes gens à la parole franche et nette, deux jeunes gens actifs, dévoués, prêts pour toutes les corvées qu'entraîne toujours avec elle une organisation militante. On savait qu'ils n'étaient que de passage à Paris et que la Bretagne les rappelait; on se demandait avec tristesse s'ils feraient comme tant d'autres et si, une fois rentrés au pays, leur jeune ardeur s'éteindrait comme un feu de paille après avoir lancé ses plus belles flammes en quelques enthousiasmes vite oubliés! C'était bien mal connaître les frères Caouissin, car c'est à Herri et Ronan Caouissin que je songe en évoquant ces deux jeunes gens dont le séjour à Paris fut plein de belle activité et qui ont laissé un si charmant souvenir à tous ceux qui les connurent alors.

Non, leur retour en Bretagne ne marqua point un arrêt dans leur œuvre bretonne, bien au contraire! Herri était parti le premier, allant préparer le terrain, amorcer le travail que, dans leur étroite et fraternelle collaboration, ils devaient développer pour le plus grand bien de l'action bretonne. Chacun a son champ à faire

valoir et tous deux se retrouvent pour l'œuvre commune. C'est ainsi que Herri se consacra au Secrétariat Général des *Bleun Brug* et à la rédaction de *Feiz ha Breiz ar Vugale* pendant que Ronan se donnait à l'Atelier Breton d'Art Chrétien (*An Droellenn*) et à la création de l'Union des Œuvres Bretonnes, office de centralisation pour tous les renseignements pouvant être utiles à quiconque veut étudier le mouvement breton, surtout en ses manifestations culturelles. Le Secrétariat a entrepris la publication d'un Bulletin afin d'aider à la diffusion de livres bretons et toutes autres éditions d'intérêt sur la Bretagne. Le livre breton: n'est-ce pas un élément essentiel de l'avenir de la langue et de la culture bretonnes? Les deux frères pensent ainsi; ils ont voulu joindre leur effort à ceux existant déjà par ailleurs et grâce à une imprimerie montée à Pleyber-Christ par Ronan Caouissin et son jeune frère, ont commencé la publication de leurs jolies éditions, pour enfants. Ces amusants albums contiennent une intéressante initiative: d'accord avec un éditeur gallois, le dernier album publié à Pleyber-Christ est en breton et en gallois.

C'est ainsi que depuis leur retour en Bretagne Herri et Ronan Caouissin se donnent tout entier à leur idéal breton, prenant place parmi la phalange des bons ouvriers de la renaissance bretonne. Or le travail ne manque pas pour les caractères bien trempés qui veulent le relèvement et le salut de la Bretagne. Les frères Caouissin savent qu'ils ne sont pas les seuls à œuvrer pour cette noble tâche; ils savent aussi que le mouvement actuel n'est pas une création faite de toute

pièce, mais qu'il est la suite de longs efforts, patients et tenaces, dont les résultats n'ont peut-être pas toujours été ce qu'ils auraient pu, ce qu'ils auraient dû être, mais qui témoignent de l'amour des Bretons de toutes générations pour leur vraie patrie. Il est bon, il est nécessaire de connaître ces efforts et c'est ainsi que, prenant son bâton de pèlerin, Ronan Caouissin entreprit un *Tro-Breiz* afin de demander à ses aînés ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils pensaient du mouvement actuel.

Il a donc visité de la sorte tous ceux qui, au cours de ces trente dernières années, se sont faits connaître dans le mouvement breton mais il n'a pu recueillir les confidences de chacun; si nous pouvons le regretter, en nous plaçant au même point de vue que les jeunes — et même les vieux, auraient pu retirer de la publication des conseils de certains grands Bretons dont les noms sont sur toutes les lèvres, dans tous les cœurs, nous n'avons pas à juger des raisons qui ont décidé quelques uns à ne pas se laisser interroger. Mais tel qu'il se présente à nous, le livre de Ronan Caouissin apporte une intéressante et utile contribution à l'étude du mouvement breton contemporain. Certains estimeront peut-être décevante la lecture de quelques pages; leur publication n'en était pas moins nécessaire, ne serait-ce que pour aider les jeunes à comparer des époques qui, bien que mêlées parfois intimement, offrent déjà des contrastes frappants, tout à l'avantage de l'époque actuelle. En écrivant cela je ne veux pas jeter la pierre à l'époque précédente qui, au surplus, est la mienne! Je sais trop, hélas, à quelles multiples et considérables

difficultés se sont heurtés, à la fin du siècle dernier et dans les premières années du présent siècle, ceux qui rêvaient pour la Bretagne d'un avenir meilleur. En dépit des erreurs, des faiblesses, des contradictions, l'action de ces Bretons n'en fut pas moins utile et leur effort fut d'autant plus méritoire que tout était alors à créer. Ce sont ces efforts qui ont peu-à-peu permis de déblayer le terrain sur lequel se construit l'œuvre moderne.

Certes, tout n'est pas pour le mieux dans la meilleure des Bretagnes. Les difficultés restent multiples et le mouvement d'aujourd'hui laisse apparaître encore bien des insuffisances que ses militants sont les premiers à reconnaître; ces insuffisances proviennent trop souvent de l'incompréhension dont font montre à son égard certains aînés, de l'indifférence que manifestent trop de Bretons encore incapables à concevoir dans son ensemble l'œuvre de reconstruction bretonne entreprise actuellement. Mais il existe des personnalités agissantes, il existe de grandes associations qui mènent une incessante campagne de propagande; il existe enfin une doctrine bretonne créée par le Parti National Breton et son journal *Breiz Atao*.

Lisez, ami lecteur, les pages qui suivent; elles vous feront connaître bien des côtés insoupçonnés de la vie et de l'effort bretons; examinez ensuite ce qui se passe aujourd'hui, les conséquences de ces vies et de ces efforts, les premiers résultats obtenus et vous aurez, lecteur Breton, le désir ardent de participer au bon combat pour le redressement de la Bretagne.

La situation actuelle est loin d'être parfaite

oui, mais elle permet l'espérance, elle pousse, à l'action. Si un optimisme béat n'est pas de mise en face des obstacles de toutes sortes qui se dressent devant nous, un pessimisme désabusé est plus nuisible et plus mauvais encore.

La tâche est ardue ? mais il y a des possibilités et si chacun entreprend courageusement de coopérer à l'œuvre commune, il y a de belles perspectives pour la Bretagne, perspectives dont la réalisation est sans doute plus proche que ne le pensent quelques uns.

Comme le dit fort justement Fanch Gourvil, le Breton est, intérieurement, un déraciné; il faut donc le remettre, il faut nous remettre dans le terroir breton, recréer l'atmosphère bretonne; l'œuvre est commencée, son achèvement est une possibilité, je dirai même une certitude: certains mouvements une fois déclanchés ne peuvent s'arrêter qu'après avoir atteint leur objectif. Ce qui varie c'est la longueur du chemin à parcourir, ce sont les épreuves par lesquelles passer, ce sont les difficultés à surmonter. Si les Bretons le comprennent et veulent s'unir pour le salut de leur pays, non seulement la cause de la Bretagne sera gagnée — de cela nul ne saurait douter — mais elle le sera dans un avenir prochain et avec le minimum d'efforts.

Remercions donc Ronan Caouissin d'avoir apporté sa pierre à l'édifice, et de nous avoir donné, par la publication de son livre, matière à réflexions et à comparaisons utiles et nécessaires; Bretons d'aujourd'hui et Bretons de demain, soyons avant tout des Bretons ayant foi dans les destinées de notre pays et dans le bon droit

de sa cause: puisse cet idéal emplir chaque cœur breton et en expulser tout sentiment de rivalité ou de rancune personnelles.

Marc Fanch Gourvil

Avant-Propos

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai entrepris d'écrire ce livre. Bien que mon idée n'ait été que de reproduire une image vivante de la Bretagne actuelle, représentée par les Bretons eux mêmes, sous la forme de portraits-interviews, cette tâche m'est apparue bien lourde et bien délicate.

Je me suis borné le plus possible à « raconter » intégralement, et sous toutes réserves les révélations qui m'ont été faites, touchant la question bretonne en laissant à chacun la responsabilité de ce qu'il avance.

je ne fais office que de « conteur »

« Rien n'est plus délicat, me disait à juste titre Taldir Jaffrennou, que de parler des vivants. »

L'annonce de la publication de ce livre intitulé « BRETONS D'AUJOURD'HUI », ne manque pas de soulever maintes objections.

Plusieurs personnalités bretonnes à qui je demandais des entrevues, se récrièrent et critiquèrent cette « forme déguisée de glorifier les Bretons ».

Mon projet fut mal interprété.

On crut voir en mon ouvrage, non pas un travail de propagande en faveur de la Cause bretonne, mais une façon peu modeste et peu discrète de rendre hommage à l'activité incessante et louable des personnalités littéraires, linguistiques, artistiques et politiques qui illustrent la Bretagne contemporaine.

Loin de moi cette pensée.

Mon seul désir était et reste de servir la Cause bretonne en donnant à nos compatriotes l'exemple de ceux qui ont eu à cœur l'avenir de leur Pays.

Ce désir était complété par la mission que je me suis donnée de faire connaître au public la question bretonne sous son véritable jour.

Les quelques Bretons qui vous parleront dans mes deux ouvrages ne représentent pas à eux-seuls le Mouvement breton tout entier.

Je ne puis dans mon livre faire place à tous les érudits bretons.

Le public s'étonnera peut-être de ne pas y trouver aux côtés de certains propagandistes de l'idée bretonne, d'autres personnalités marquantes du Mouvement breton.

Qu'il me soit permis ici de justifier leur absence.

Bien des compatriotes (écrivains bretonnants, artistes, politiciens...) n'ont pas cru devoir consentir à être représentés dans mon ouvrage, et sur lequel ils ont laissé tomber la plus large réprobation. Fausse modestie ou incompréhension de leur part ? Je ne saurai l'expliquer. Toujours est-il qu'ils ne semblent pas avoir compris ou daigné comprendre le but véritable visé par l'auteur.

Je m'incline devant le désir de certains érudits de ne livrer leur pensée que sous le verbe breton.

Il convient néanmoins de rendre hommage à l'œuvre si méritoire de ces grands savants dont les noms illustrent la littérature bretonne : Ernault, Vallée, Mordiern...

On me reproche également de publier mon ouvrage en français.

C'est à dessein que je me sers de cette langue

pour propager l'idée bretonne.

Pensons un peu aux compatriotes égarés, frustrés de leur héritage national.

C'est manquer d'indulgence et de tactique que de les tenir écartés d'une Cause qui est la leur.

Après avoir murement réfléchi aux répercussions inévitables et aux commentaires les plus divers que ne manquerait pas de soulever un livre de ce genre, et paré à bien des objections et susceptibilités, je pris le chemin à travers la Bretagne pour aller glaner de porte en porte l'idée bretonne.

Il convenait au premier abord, de consulter les Aînés, de leur demander d'exprimer pour nous l'opinion qu'ils conçoivent d'un mouvement dont ils sont les précurseurs.

Leurs conseils et leur idée, si bien fondés qu'ils soient sur la question bretonne, ne peuvent qu'être précieux.

Les Jeunes sauront à leur tour en faire leur profit et assurer l'avenir de leur Pays dont ils ont la charge.

Auront-ils hérité de la foi ardente, du patriotisme fervent, de l'amour de sacrifice dont firent preuve leurs devanciers et de ces biens sacrés quel usage précieux en auront-ils fait ?

Ces nouveaux disciples vous parleront dans mon second tome et vous exposeront leur point de vue sur ce que peut et doit être la Bretagne.

A vous de juger leur œuvre, de méditer sur leur action, de les suivre dans le chemin qui mènera au salut de la Bretagne et de continuer leur mission.

Puisse « BRETONS D'AUJOURD'HUI » porter la bonne parole à travers la Bretagne et au delà

et faire naitre au cœur de bien des Bretons l'amour de la Patrie.

C'est l'unique but visé par l'auteur.
Là, va toute son ambition.

R. C.
Mars 1936

Image du Passé et du Présent

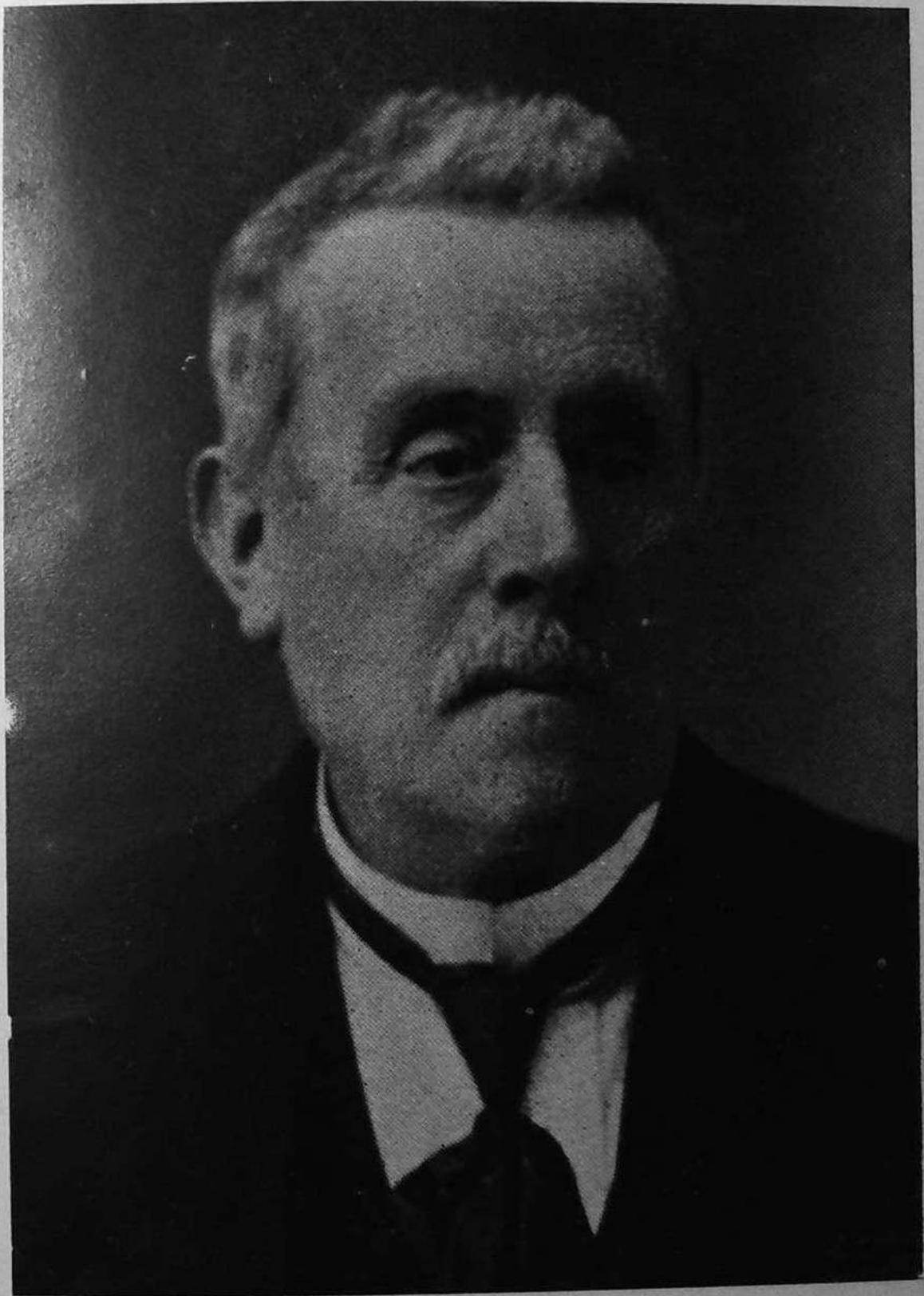
Des siècles...et des siècles se sont écoulés...
La Bretagne a vécu des jours glorieux...
Ses Saints l'ont évangélisée et sanctifiée ..
Ses Héros l'ont défendue jusqu'à la dernière
goutte de leur sang...
Ses Bardes l'ont chantée...
Des genêts d'or et des bruyères parfumées ont
fleuri sur son sol...
Des années...et des années passèrent...

Puis vint pour l'Armorique une autre ère...
Ère de sang, de persécution et de trahison.
On pouvait croire que c'en était fini de la Bre-
tagne...
Un mauvais vent passa et fit courber la tête
aux genêts d'or et flétri les bruyères...

Mais après les ténèbres, vint encore la Lumière.
Aujourd'hui des Bretons élèvent la Voix et
montrent le Chemin...

R. C.

Adrien de Carné



A. de Camis

..Le Mouvement breton est
des plus importants et des plus
heureux; il faut le favoriser et
l'étendre le plus possible.

Adrien de Carné est une des plus anciennes figures de notre mouvement breton.

Né à Brest le 5 décembre 1854, il porte encore vigoureusement le poids de ses longues années. Son grand âge ne l'a pas contraint à abandonner la littérature bretonne.

Il a toute sa vie contribué au développement du théâtre breton. Il fut surtout l'auteur pour patronages.

A la Villa d'Arvor, à Bourg la Reine, paisiblement, il continue à composer des pièces de théâtre en langue bretonne.

Le dramaturge breton, à la fois auteur de maintes comédies, n'ignore pas que le théâtre est pour notre langue, une branche de culture et de développement. Il sait qu'en Bretagne bretonnante, les cercles et les patronages doivent et

veulent jouer « breton » et si nous ne voulons pas avoir à subir l'invasion de la langue française sur nos scènes de patronages, dans nos cercles. — bien que ce soit déjà chose faite en partie — ou si nous voulons plutôt parer à ce danger de francisation, donnons l'occasion et la possibilité à nos cercles d'interpréter des pièces bretonnes en mettant à leur disposition les productions qu'ils attendent de nous.

— Comme auteur en langue bretonne, me dit Adrien de Carné, j'ai choisi le pseudonyme de « Barz ar Arvor », parce qu'il m'a été décerné dans une dédicace que m'adressait mon vieil ami Charles Guennou, vers 1882 ou 1883.

-- Pouvez-vous m'énumérer vos principales œuvres produites en langue bretonne ?

— Une de mes premières œuvres a été un recueil de légendes bretonnes, édité en un volume de luxe illustré en couleurs par les Editions de l'Abeille à Paris: *Danevellou a Vreiz*. Cet ouvrage fut immédiatement épuisé. J'ai traduit en breton presque tous les Contes du *Foyer Breton* d'Emile Souvestre et qui furent publiés dans le *Breton de Paris*, traduction qui fut interrompue par la guerre.

J'ai produit trente comédies ou mystères bretons. Ces pièces sont jouées fréquemment dans les patronages du Finistère et des Côtes-du-Nord. Je les ai écrites dans la droite ligne de ma devise: *Kristen ha Breizad da viviken*.

Comme mystères, j'ai écrit: *Ar Mabig Jezuz*,

Kristof, Tarsizius ; Barnedigez Doue, Judikaël, Lienn ar Folgoat, Ar mab foran, Rouanez An Nennou, Sant Hervé benniget, Noz Nedeleg. Entre temps j'ai produit de nombreuses comédies: *Yalc'had aour, An aotrou Flammig, Saig ar paotrefin, Sac'h ar mirichal, Ar galon vat, Ar c'hoz vedisin, Fanch vras ha Fanch vihan, Yann e yalc'had, An tri goulenn, Yannig mil vicher, Fanch ar pen-nok, An Aotrou Fich-Fich, Bioc'h Alanig, An tri breur, Tri ugent mil lur, Dans ar gornandoued*.

J'ai également composé quelques drames; *Ar c'hartou milliget* qui a été à l'occasion des Gras remarquablement joué par les « Paotred Breles » et quelques pièces pour jeunes filles: *Noz Nedeleg*, mystère en trois actes, *Penn skizuv a bla'h*, comédie bouffe et *Hent al levenez*.

— Vous avez publié des œuvres poétiques en langue française ?

— J'ai écrit quelques poèmes et drames lyriques: *L'Arvor*, recueil de poésies des champs et des grèves de Basse-Bretagne. *La Fiancée de Gzel*, légende; *L'Amour et l'Amour*, poème lyrique; *Clairs de Lune*, scènes antiques; *Nitokris*, poème dramatique; *L'Oranger de la Reine*, idylle; *Vers la Gloire*, drame lyrique; *L'Anglore*, symphonie dramatique d'après Mistral; *Les Conquérants divins*, poèmes, ouvrage couronné par l'Académie française; *Hymne à la Beauté*, poèmes, ouvrage couronné par le jury de poésie spiritualiste, actuellement épuisé: *L'Argile Sacrée*, et *Poème de merveilles*.

Je prépare en ce moment un nouveau recueil de poèmes qui va paraître incessamment: *Harmo-nies du soir*.

Je me consacre, comme vous le voyez le

plus possible à la Cause bretonne qui me tient fort à cœur. Ce mouvement est des plus importants et des plus heureux; il faut le favoriser et l'étendre le plus possible, et je vous félicite d'y travailler, vous et les vôtres.

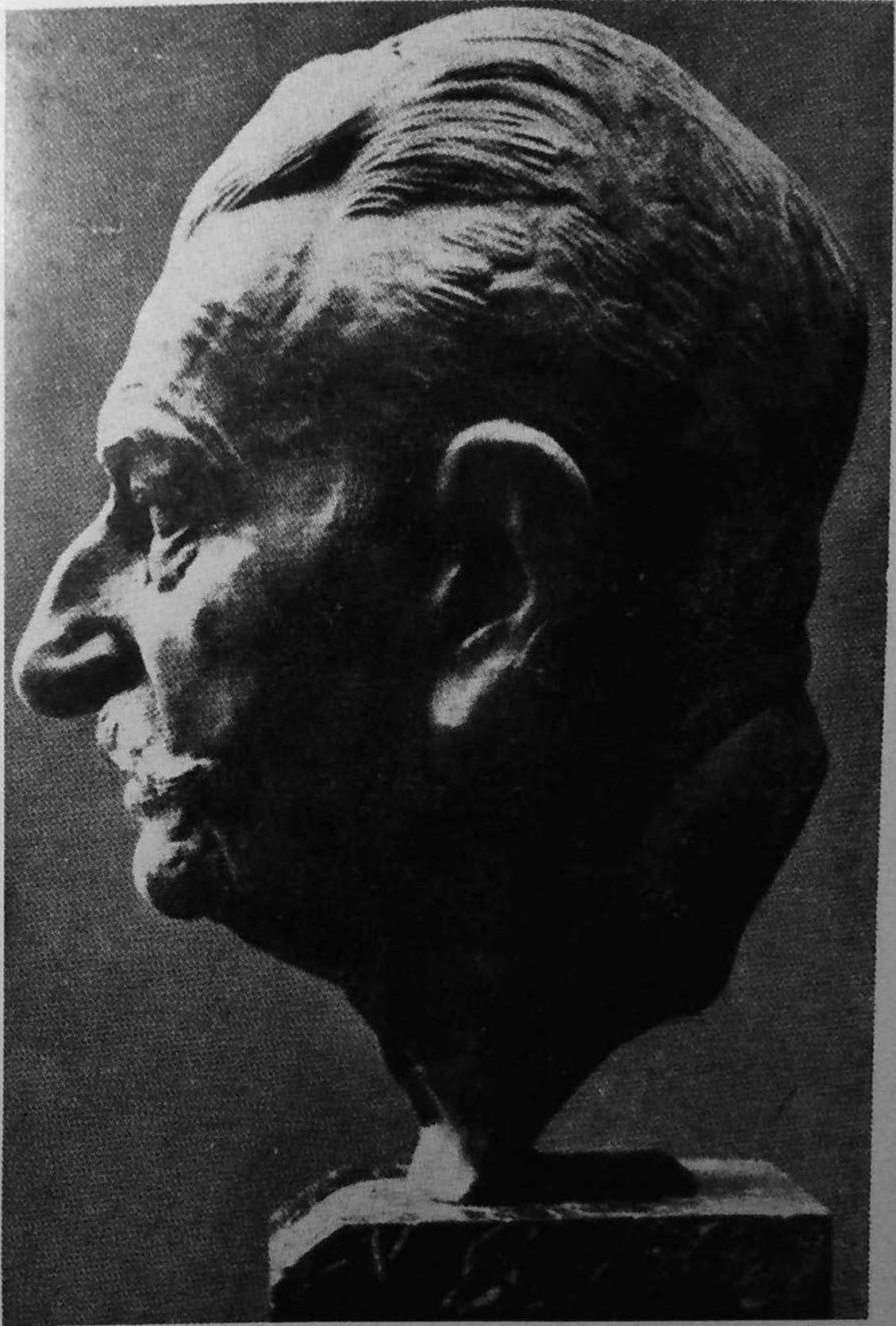
Vice-président honoraire de l'U.R.B., Adrien de Carné est Membre de la Société des Poètes français, de la Société des Gens de Lettres, membre perpétuel de la Société astronomique de France, de la Breuriez ar Brezoneg (Académie bretonne sous la présidence d'Ernault). Licencié en droit, il est également lauréat de l'Académie française du Jury de poésie spiritualiste du Cercle de Paris.

— Kenavo aotrou ha Kenvroad ker; d'eoc'h a galon vat e Karantez Doue ha Breiz, hor bro venniget da viken:...

Et sur ces paroles prononcées dans la langue qui lui est chère, je quitte le Barz an Arvor en lui souhaitant encore parmi nous une longue présence si précieuse pour la Bretagne.

Bourg-la-Reine, 16 Mars 1936.

**Régis
de L'Estourbeillon**



Miss L. Stronberly
Z

Travailler ou coopérer à la
destruction, à la disparition
de nos costumes nationaux bre-
tons pour imposer la camelote
des Batignolles et les oripeaux
parisiens, est un crime contre la
Patrie.

M. Le Marquis de L'Estourbeillon se met très volontiers à ma disposition pour me donner d'amples détails sur sa carrière de grand régionaliste. Et c'est de bonne grâce qu'il recherche pour moi, le souvenir des faits qui ont marqué les principales phases de sa vie.

Né à Nantes, le 11 Février 1858, Régis de L'Estourbeillon, appartenant à une famille profondément bretonne, fit ses études en partie au collège St. Sauveur de Redon et au lycée de Nantes. C'est à Avessac, dans un château aux murs imposants, qui vit naître en 1764, l'un des précurseurs de l'Archéologie, Maudet du Penhoët, que Régis de L'Estourbeillon passa les premières années de sa jeunesse. Ce lieu historique est devenu sa résidence actuelle, après de longues années passées à Vannes, dont il fut pendant 12 ans Conseiller Municipal et Député de 1898 à 1920.

— J'éprouvai de bonne heure, me dit-il, une grande passion pour les études ethnographiques de ce joli coin de terre bretonne, de ce beau pays de Redon qui fut le berceau de la Bretagne indépendante.

— L'étude de la Bretagne et du génie breton vous intéressait dès lors ?

— Dès mon très jeune âge, je me vis attiré vers l'étude de notre histoire et de nos traditions bretonnes. Je sentis bien vite s'éveiller en moi un patriotisme ardent.

— C'est l'Histoire que vous avez surtout aimé ?

— En 1880, j'entrai à l'*Association Bretonne*; j'y fus élève de notre historien national, Arthur de La Borderie et de l'auteur du *Barzaz Breiz* le grand barde breton que fut Hersart de La Villemarqué. Le *Barzaz Breiz* fut surtout pour moi un livre de sciences bretonnes. Grâce à l'érudition de mes professeurs, j'acquis des connaissances très approfondies de l'Histoire de Bretagne.

— Vous êtes Membre de diverses associations bretonnes ?

— J'appartiens à l'*Association Bretonne* depuis 55 ans et j'en fus longtemps le sous-directeur, et depuis 63 ans à la *Société Archéologique de Nantes*, dont je suis le Doyen.

— Depuis 1881, je fais partie de la *Société Française d'Archéologie*, fondée par l'illustre Narcisse de Caumont. En collaboration avec Gaston de Carné, je fondais à Nantes, en 1884, la *Revue Historique de l'Ouest*. J'en assurai la direction jusqu'en 1899. Puis en 1906, je fus également président de la *Société Polymatique du Morbihan*, après ma fixation à Vannes à l'é-

poque de mon mariage.

Puis mourut notre vénéré historien Arthur de la Borderie qui me laissa la direction de la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Et plus tard, je fondai un périodique nouveau : *La Bretagne intégrale*.

En 1898, arriva la création de l'*Union Régionaliste Bretonne* à Morlaix.

— C'est une des œuvres les plus marquantes de votre vie...

— Peut-être... J'en établis le programme et les statuts 1898 et en 1902 à Lesneven. J'en assume depuis la présidence. C'est en effet, à cette œuvre que je consacre aujourd'hui une grande activité et le meilleur de moi-même.

A l'occasion de mes trente années de présidence de l'*Union Régionaliste Bretonne* — il y a de ceci cinq ans — une soirée fut organisée en l'honneur de tous les amis de l'Association. On se réunit en un joyeux banquet dans un hôtel de Paris, pour m'offrir un admirable buste en bronze, œuvre du sculpteur Nicot. On comptait à cette fête plus de cent cinquante convives parmi lesquels on pouvait remarquer d'éminentes personnalités comme Charles Le Goffic, le peintre alors aveugle Jean Julien Lemordant, l'amiral Guéppratte, le général Havard, J. Nicot, Armel Beauvils, Charles Brun, président de la *Fédération Régionaliste*. Le très regretté poète Eugène Le Mouél, nous gratifia d'un délicieux toast par lequel il se fit l'interprète de toute l'assistance.

— Votre idée sur le Mouvement breton d'aujourd'hui...

— Le mouvement breton actuel est en plein

développement. Il n'est pas seulement l'expression des sentiments et du travail de régénération bretonne de quelques intellectuels, de quelques vagues patriotes bretons ou de quelques associations, mais bien, depuis deux ou trois ans surtout, l'épanouissement et même les premiers fruits, d'une lutte incessante, d'une action méthodique, de plus en plus pratiquée utilement pour la sauvegarde de la langue et des traditions bretonnes, par des individualités qui ont la foi dans le succès de leurs efforts et des sociétés agissantes, commençant à conquérir sérieusement l'opinion, telle que l'*Union Régionaliste Bretonne*, — voir Congrès de Redon et Lannion, — le *Gorsedd des Bardes*, les *Bleun-Brug*, les Cercles Celtiques, et dont les travaux et la semence féconde, ont fait naître autour d'elles, notamment à Paris et dans bien d'autres villes en Bretagne, de nombreux groupements soucieux de faire revivre ou conserver nos traditions bretonnes.

— Vous estimez qu'il convient de conserver le costume ?

— Oui ! cent fois oui ! On doit tout faire, pour le remettre en nonneur. Grâce aux efforts incessants de nos sociétés et des militants bretons, sa situation est déjà fort changée. S'il a malheureusement, depuis la guerre surtout, perdu beaucoup de terrain et trop largement disparu, surtout chez les hommes et dans les régions à circulation intense, du moins, grâce à nos efforts à nos innombrables réunions, à notre propagande, nos congrès, notre exemple, il n'est plus méprisé comme il y a trente ans, par tous les gens sérieux, mais respecté et honoré à juste titre dans une foule de milieux qui maintenant le re-

cherchent et l'admirent.

Pourquoi faut-il le conserver ?

Parce qu'il est avec l'idée religieuse, la seule et la meilleure sauvegarde de la moralité du pays. C'est du costume, a dit M. Bahon-Rault Président de la Fédération des Syndicats d'Initiative de Bretagne que dépend la santé morale du Pays. Il avait grandement raison et sa conservation n'est pas une simple question d'esthétique.

Mais ce n'est pas tout, sa conservation s'impose encore pour deux raisons capitales d'ordre économique ; sa disparition serait un coup mortel porté au tourisme et aux industries touristiques, et de plus, sa disparition ne serait rien moins que la mort certaine de l'artisanat breton et de milliers de petits artisans qui en vivent.

Aussi l'avons-nous dit maintes fois et ne cesserons-nous de le répéter : Travailler ou coopérer à la destruction, à la disparition de nos costumes nationaux bretons, pour imposer la camelote des Batignolles et les oripeaux parisiens, est un crime contre la Patrie. Ceux trop nombreux qui le pratiquent, devraient être traqués comme des malfaiteurs publics.

— Une modernisation du costume breton serait-elle possible... et quel en serait l'intérêt ?

— Oui, assurément ! Tout costume peut évoluer suivant le temps, les besoins et les circonstances.

Mais évoluer, n'est pas abandonner ou détruire. Il est du domaine des intéressés, des fabricants et des couturiers de réaliser ces évo-

lutions. Elles peuvent d'autant mieux être envisagées qu'il s'en produit constamment. Voyez les coiffes des Bigouden. Mais il y a un principe qui doit toujours présider à cette évolution; c'est tout en le modifiant en tout ou partie, d'avoir toujours le plus grand soin et la préoccupation de lui conserver son caractère.

Autrefois — il y a cinquante ans, — beaucoup de coiffes étaient ridicules et parce que exagérées et beaucoup trop grandes; maintenant elles sont devenues grotesques et presque inexistantes parce que réduites à rien, telles les coiffes des Quimpéroises. Absence de goût élémentaire et de simple bon sens.

En ce qui concerne les hommes, le *chupen* des Cornouaillais et des Morbihannais était peu pratique et gênant parce que trop serré, pas assez long, couvrant peu son homme. Ne suffirait-il pas seulement de l'allonger et de lui donner un peu d'ampleur tout en lui conservant son caractère, ses boutons et ornements avec des poches bien placées pour en faire un vêtement, plus commode, plus chaud, plus pratique.

En résumé, questions de goût, de bon sens et d'amour de nos traditions.

Mais ce qui est surtout le plus horrible chez les hommes, c'est l'ignoble casquette, emblème de la voyoucratie. Mieux que tout, et à lui seul le chapeau breton, qualifie un individu et tout de suite révèle sa race, je dirai même sa nationalité. Jamais sous aucun prétexte une casquette ne devrait être tolérée dans une cérémonie ou un cortège. On devrait la combattre constamment et partout. Notre chapeau breton

peut être plus ou moins grand, avoir ou ne pas avoir de velours pendants — ce qui, entre parenthèses, est pourtant mieux — mais ce qui importe et assure son caractère, c'est sa forme. Et le petit chapeau de Locminé et de Spézet est aussi breton que les grands chapeaux à velours des régions d'Hennebont et du Léon.

Mais pour lutter efficacement et obtenir tout cela, il faudrait avoir une publication, mensuelle tout au moins, de la mode bretonne, réclamée par l'*Union Régionaliste Bretonne* depuis le Congrès de Lesneven en 1902 et à maintes reprises, afin d'y intéresser tous nos compatriotes des deux sexes et de lutter contre les modes parisiennes répandues hélas! chez nous à profusion et à grand renfort de clichés insérés souvent, même en première page dans les journaux à grand tirage de la région.

Une seule chose, hélas! nous manque pour utiliser ce remède capital: ce sont les ressources.

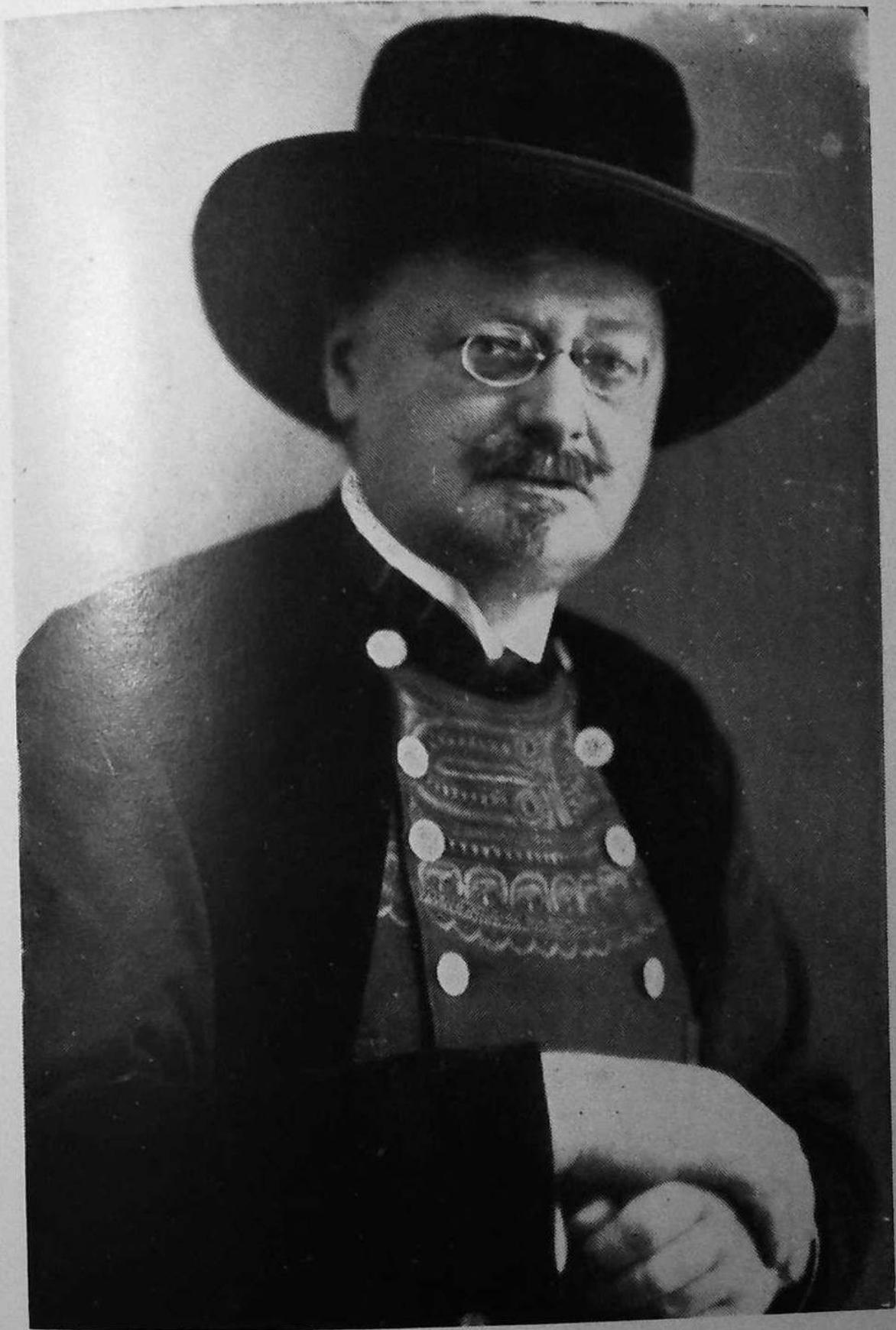
M. Le Marquis de L'Estourbeillon a comme souci scrupuleux la conservation du costume breton, de notre langue nationale et le respect de nos traditions. À cette noble tâche, vont toute sa volonté, tout son labeur et tout son dévouement.

Historien, il a écrit successivement: *Les Familles françaises à Jersey pendant la Révolution*; *La Noblesse de Bretagne*, ouvrage malheureusement inachevé; *Les Frairies et les Corporations rurales*; *Un Devoir de Salut Public*; *La sauvegarde de nos costumes nationaux*; *L'Ame de la Bretagne en 1933*; *Jean de Lesnerac, meurtrier de Charles de Blois*; *Les Celtes à Quimper en 1924*; etc...

Il rédige annuellement le bulletin de l'*Union Régionaliste Bretonne* qui déjà compte plus de trente volumes, œuvre riche en documentation et du plus vif intérêt breton.

Auessac, Novembre 1935

Louis Beaufrère



R. J. Campbell

**Je suis un partisan résolu
de l'enseignement du breton, du
régionalisme et de la décentrali-
sation ...**

Louis Beaufrère, journaliste depuis 42 ans est né à Quimperlé, le 1^{er} Juillet 1869.

Bachelier ès-lettres; il préparait sa licence d'histoire, quand il fut appelé en 1893, à la direction du journal tri-hebdomadaire, à Quimperlé, *l'Union Agricole et Maritime*, qui sous l'inspiration des de Kerjégu, Louis Hemon, Astor, Delobeau, et de tous les parlementaires républicains du Finistère, contribua à implanter les idées républicaines dans ce département.

Il dirigea le journal touristique et régionaliste: *La Côte d'Armor*, à l'aide duquel, il provoqua la création du premier Syndicat d'Initiative du Finistère, voire même de Bretagne, aidant ainsi puissamment au développement de l'industrie hôtelière, et du tourisme qui depuis a apporté un élément de prospérité considérable dans toute cette région.

— A quelle époque, M. Beaufrère, êtes-vous venu vous installer à Paris ?

— Venu à Paris en 1913, je collaborai à divers journaux et en 1919 je créai à Dax un journal politique: *La République du Sud-Ouest*.

Revenu dans la capitale, j'y fondai le journal *La Bretagne à Paris*, hebdomadaire défendant et renseignant les Bretons hors de Bretagne.

En effet, l'importance prise par ce journal fut très rapide et tous ses confrères le reconnaissent comme un des mieux faits et des mieux présentés qui soient.

Toujours préoccupé d'être utile à ses compatriotes, Louis Beaufrère, ne cesse de se mettre à leur disposition tant par les démarches qu'il fait pour eux que par les conseils et les services de toutes sortes qu'il leur rend.

— Vous êtes me semble-t-il, le fondateur de diverses amicales ?

— J'ai fondé une quinzaine d'amicales et de sociétés bretonnes organisées par nos compatriotes de diverses villes, à Rouen, Nantes, Quimper, Vannes, Saint-Briec, Le Havre, Lyon, Toulon, Marseille, Nice, Cherbourg, Dieppe, Saint-Malo, Dinard etc ...

— Votre activité s'est également portée sur le domaine économique ?

— C'est une question qui m'intéresse au plus haut point. J'ai fondé, toujours à Paris, un groupement de commerçants et industriels d'origine bretonne, pour la défense de leurs intérêts, une société sportive, une œuvre de vacances en Breta-

gne, et organisé, deux années durant, au « Petit Journal », des expositions de tous les produits bretons, artistiques et artisanales. Ces expositions ont eu un grand retentissement et ont été le point de départ de nombreuses affaires entre la capitale et les commerçants, fabricants et industriels de Bretagne.

Naguère encore se tenait une exposition: « La Bretagne vue par les artistes, » qu'il a contribué à organiser et qui fut une excellente propagande touristique.

— Encore une question ! Parlez-moi de l'enseignement du breton ..

— Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis un partisan résolu de l'enseignement du breton, car je sais combien regrettent de ne pas le connaître notamment ceux qui, nés dans les villes bretonnes, n'ont pas eu la chance et la facilité d'apprendre le breton sur les genoux de leur mère et dans leur entourage immédiat. Quand ils sont ensuite lancés dans la vie et les écoles où il faut se meubler l'esprit d'un tas de connaissances ils n'ont pas le loisir, ni la possibilité d'apprendre seuls cette langue qui leur est pourtant chère. Tandis que si avec les multitudes d'autres matières dont on leur farcit la mémoire, ils avaient trouvé dans les programmes l'étude du breton, soyez-en sûr que c'est avec joie et passion qu'ils s'y seraient adonnés.

Espérons donc que la campagne, actuellement vigoureusement menée portera ses fruits et que les générations qui montent seront sur ce point plus favorisées que celles qui les ont précédées.

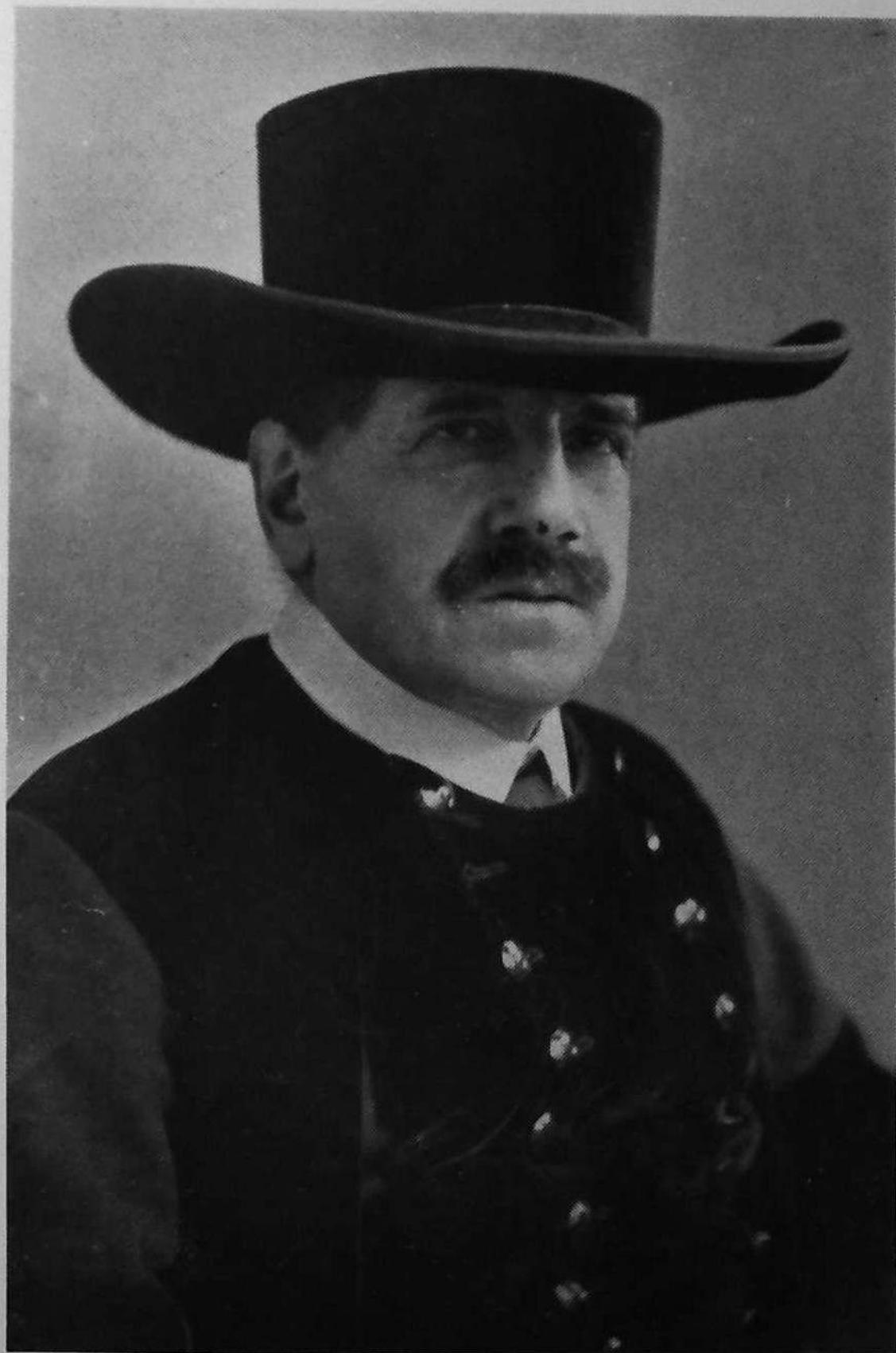
Je suis d'autre part partisan résolu du régionalisme et de la décentralisation sans tomber dans l'utopie de l'autonomie, irréalisable pour ceux qui se donnent la peine de réfléchir.

Louis Beaufrère fait sans cesse preuve d'une activité étonnante malgré son âge: 66 ans. Il s'est donné également au développement du tourisme en Bretagne, a organisé un service de renseignements touristiques parfait et a reçu des Syndicats hôteliers et d'Initiative les remerciements les plus flatteurs.

C'est autour de *La Bretagne à Paris*, dont Louis Beaufrère en est le promoteur que se groupent les Bretons émigrés dans la capitale de France et au-delà; avides de trouver loin de chez un peu de notre chère Bretagne.

Paris février 1936.

Léon Le Berre



Portrait R. Binet


Lea & Bene

Le Mouvement breton ne peut vraiment progresser que si l'Ecole bretonne est donnée aux enfants et si des lectures sont mises à la disposition des grands. Et pour cela il nous faut de l'argent par milliers... Sans argent de nationalité point.

Un homme de taille moyenne, d'une carrure large, le visage avivé par des yeux pensants, éclairés d'une lueur chaude, dégageant une expression de finesse et de bonté. L'air volontiers grave, s'éclaire pour les amis d'un sourire délicieux qui sait s'épanouir en rire d'enfant dans l'intimité.

C'est Léon Le Berre, au physique.

— Je ne puis qu'être flatté de compter au nombre de vos *Bretons d'Aujourd'hui*, me dit-il, bien que j'hésite à consentir à cette sorte d'apologie. Il est vrai que j'appartiens en réalité au Passé et que le meilleur travail, je l'ai réalisé, en grande partie, dans un monde qui n'est plus. D'ailleurs, l'histoire est un perpétuel recommencement, les mêmes traverses et les mêmes péri-

péties peuvent se représenter avec des circonstances quelque peu différentes, dans l'existence d'autres propagandistes de l'esprit breton. Il n'y a jamais rien de tout-à-fait nouveau sous le soleil. J'espère que vous trouverez en moi, l'exemple d'une bonne volonté inlassable au service du Pays breton, et c'est pour cela que, sans fausse modestie, je défère à votre demande si honorable pour moi.

Né à Ergué-Armel, aux portes de Quimper, en 1874, je vécus ma jeunesse dans une atmosphère familiale très bretonne. Comme je l'ai dit dans la préface de *Bretagne d'hier* que publia *L'Ouest-Eclair*, je suis d'une vieille famille terrienne, profondément attachée à la Tradition.

Mon père, négociant à Quimper, et d'une lignée rurale, fut mon maître dans le culte du sol natal, de ses coutumes et de ses légendes. Puis j'eus l'honneur d'être élevé dans le vieux monastère de Saint Couwoïon où les échos répétaient parfois son nom, uni à celui de Nomenoë. Bachelier, le *Barzaz Breiz* me révéla une culture incomplète, un contre-sens et c'est, étudiant à Rennes, que je pris conscience nette de ma qualité de Breton. Je fis avec Jaffrennou mes premières armes dans *L'Ouest-Eclair* et, en 1901, j'y publiai mon premier conte de langue bretonne : *Bolante Doue* — Aujourd'hui j'écrirais *Ioul Doue!*. L'été de 1902, ayant reçu le bardisme à Merthyr-Tyfill, des mains d'Hwla-Morn, archidruide de Galle, je fus député en ma qualité de président de la Fédération des Etudiants bretons et par l'*Union Régionaliste Bretonne* en décembre, à Dublin, près de l'Association Pancellique, pour y porter la protestation de la Bretagne contre la Circulaire

Combes. On m'y retint deux ans, pour un professorat de langue française et j'y fus des familiers de Douglas Hyde, du Dr. Sigerson, de M. Coffec, alors directeur du Muséum et aujourd'hui, chef suprême de l'Université Nationale, sans compter Fournier d'Albe... Je poursuivais ma culture celtique quand ma santé m'obligea de rentrer en Bretagne.

Successivement, je collaborai à *Ar Bobl* et résidai deux ans à Carhaix avec Taldir, puis je fus quelques années, directeur à Vannes de l'*Arvor* et du *Courrier du Morbihan*. J'étais intimement mêlé à la propagande dominicale de Loeiz Herriou et Mellac dans le Vannetais. En 1914, je voulus être chez moi, dans un journal, où je pourrai vivre complètement ma pensée. J'achetai à Quimperlé la feuille fondée en 1904, par James de Kerjégu, et de cet organe opportuniste, je fis un journal d'idées et de doctrines bretonnes que j'ai mené durant quatorze ans.

C'est la période d'une vie bretonne intense. Je débutai par un coup d'état: l'élection de M. Corentin Guyho, un ancien 363, sur lequel en six mois, je réunis toutes les sympathies bonnêtes de l'arrondissement et qui accepta d'inscrire sur son programme l'intention où, il était d'en passer, pour l'enseignement du breton à l'École primaire, et facultativement pour le baccalauréat par le programme que s'étaient tracé à ce sujet, M. M. Dottin et Anatole Le Braz. M. Corentin Guyho assurait également la sauvegarde des intérêts bretons de toute nature et le respect du fait religieux. Il s'engageait à demander le rétablissement de l'ambassade du Vatican.

La guerre éclata. N'ayant pas été touché par la mobilisation du fait d'anciennes fractures, je fis la guerre à ma façon. Contre vents et marée, je fîns le coup, au prix de gros sacrifices d'argent, par quelques rares amis, dont Anatole Le Braz et Théodore Botrel, qui considérèrent l'envoi sur le front de l'*Union Agricole* comme le meilleur réconfort du Poilu Breton. Un monceau de lettres et de cartes que je garde comme des reliques attestent le succès, sur le front, de ma petite feuille qu'attendaient, même de non Bretons. De plus, nos hôtes belges de Quimperlé, et leur chef, M. Constant Bal, d'Anvers, trouvèrent, chez moi, large hospitalité et que de numéros trilingues, on peut trouver dans la collection de l'*Union* !...

La Paix faite, ce « canard » qui eut la réputation d'être d'un plumage au puissant coloris, demeura encore dix années sur la brèche, pour les intérêts bretons, pour l'Histoire civile et religieuse pour la Poésie bretonne... J'ai compté d'éminents collaborateurs. Je n'en citerai qu'un: le vieil abbé Horéllou (*Bleiz Névet*) qui me donna des primeurs de haut style, tel que *Kanaouennou an eostig* et *Diaoul an Teuch*.

En 1923, à l'époque de la circulaire de de Monzie contre la langue bretonne, j'eus l'honneur d'une polémique avec le ministre lui-même, polémique qui resta d'ailleurs courtoise. Cette campagne à laquelle tous les écrivains bretons marquant de Bretagne prirent part, dans des organes divers, attira l'attention de toutes les masses sur le problème de l'enseignement breton. Elle est pour beaucoup dans le succès de l'heure présente. J'évoquerai seulement pour mémoire, ma lutte

en faveur des Ecoles libres, qui a à son actif, d'humoristiques épisodes.

Je puis, je le crois me rendre cette justice d'avoir, dans de nombreuses polémiques, défendu de tout cœur et de quelque manière qu'elle se présentât, la cause du Droit breton. Des circonstances engendrées par les événements, notamment par les Décrets-loi et les réformes judiciaires tarissant pour les journaux, dans les villes privées de leurs tribunaux, les ressources apportées par les annonces, m'ont obligé, non sans un amer regret de passer la main, en 1928, à la *Presse Libérale* du Finistère. Cette dernière, si elle maintient dans la région, le journal sur le pied de la *Défense Religieuse*, où je l'ai placé, n'a malheureusement pas conservé à l'*Union Agricole*, son caractère spécifiquement breton.

Je suis revenu vers l'*Ouest-Eclair* qui vit mes débuts, un peu comme ces vieilles caravelles désarmées, dans l'arrière-port...

Depuis la fondation du Gorsedd, à Guimgamp, en septembre 1900, je pris le nom d'*Abalor*, *id est*: fils de Saint Alor, troisième évêque du catalogue de Cornouailles et patron d'Ergué-Armel. Mais je fais toujours précéder mon pseudonyme du nom de mon père, nom qui m'est le plus cher. C'est ainsi que j'ai signé à diverses époques mes ouvrages et écrits...

Léon Le Berre a produit de nombreux ouvrages et publié dans la presse divers articles excellents en faveur de la langue bretonne. Citons dans l'ordre de leur parution : *Fleurs de Basse-Bretagne*, contes, 1901; les *Epousailles de Brebriot*, pas-

torale en vieux français, 1902; *Ar gwir treac'h d'ar gaou*, pièce bretonne en trois actes, couronnée et jouée à Saint-Pol-de-Léon en 1905; *Istor-Breiz hag ar Gelted*, en collaboration avec le druide Berthou et l'ovate Diverrès, en 1910; *Français de Quimper*, trois actes en collaboration avec Dauiel Bernard, 1913; *Sinatur an eil testament*, un acte, couronné par l'U.R.B., en 1910; Autour de *Plaz-ar-C'horn*, troménie de guerre, 1917; *Les Epousailles de Brebiot* remis en vers modernes; la *Circulaire de Monzie contre l'enseignement du Breton*, 1926; *Après Carentoir*, 1926, *Souhaits politiques bretons*, 1928; *Guide Annuaire illustré de Quimperlé et de la Région des Collerettes*, 1928; *La Parure du Vieux Rennes*, illustrations de Georges Bourges, 1933; Collaboration à *En dro d'an Pardonniou*, de Raphaël Binet, artiste photographe et Taldir; *Un grand Evêque Gallo-Romain: Saint Melaine*, 1935; *Le cent quarantième anniversaire du Traité de la Mabilais*, 1935.

Il publia de nombreux articles dans *l'Ouest-Eclair*, *le Nouvelliste de Bretagne*, *l'Irish Times*, *le Progrès du Finistère*, *Ar Bobl*, *l'Arvor*, *le Courrier du Morbihan*, *la Dépêche de Brest*, *l'Indépendance bretonne*, *la Croix de Paris*, *le Terroir Breton*. Le *Clocher Breton* publia avant la guerre, sous sa signature: *Un Essai sur l'Histoire de Bretagne* et en 1917 parut *l'Union Agricole*, le *Calvaire de l'Irlande*. De nombreuses critiques biographiques et d'art complètent son œuvre littéraire.

Mentionnons également son Rapport sur la Langue bretonne qui réunit tous les efforts tentés en faveur du breton dans le courant d'une année.

— Quelle est votre opinion sur le Mouvement breton actuel ?

— Vous me demandez ce que je pense de l'œuvre nationale bretonne d'aujourd'hui. Pour moi, le mouvement ne peut vraiment progresser, que si l'École bretonne est donnée aux enfants, et si des lectures sont mises à la disposition des grands... Pour cela il nous faut de l'argent par milliers, comme il s'est fait pour la Ligue Gaëlique d'Irlande. Sans argent, de nationalité point. Ou sont les mécènes qui financeront le Mouvement ?...

Pour sa part, Léon Le Berre est un des mainteneurs de la vie bretonne, de l'idéal breton. Il n'a jamais cherché à « paraître », mais il a travaillé dans l'enthousiasme intérieur.

Dans l'histoire de la renaissance bretonne, il aura sa place parmi les plus grands.

Rennes, Juin 1936

Jean Marie Perrot



W. H. H. H.

Le salut de la langue bre-
tonne est entre les mains du cler-
gé.

En septembre 1889, un vieillard et un enfant traversaient la place du Valy, à Guingamp; le vieillard conduisait l'enfant, élevé jusque là dans un milieu essentiellement breton, dans une maison religieuse de la ville et avant d'y entrer lui faisait ces dernières recommandations:

— Et ici, tu ne parleras plus breton!

— Plus breton? répliqua l'enfant aussi surpris qu'indigné.

— Non c'est absolument défendu sous peine de punitions graves.

Ce bout de dialogue échangé entre le petit J. M. Perrot et un bon vieil oncle, le frère Agathange, directeur de la grande école des Frères de Lannion, fut le point de départ de sa vocation bretonne.

Cette phrase tombée de la bouche d'un vieillard qui n'y voyait aucun mal, résonna longtemps

aux oreilles de l'enfant et l'incita à lutter toute sa vie à contre l'injustice criante faite à la noble et belle langue parlée par les êtres qu'il aimait le plus au monde.

Quelques années plus tard, le jeune écolier que nous venons de voir traverser les rues de Guingamp devait devenir l'un des membres les plus influents du mouvement breton.

Né à Plouarzel, le 3 décembre 1877, nommé vicaire à Saint-Vougay, en 1904, Jean Marie Perrot fonda en 1905, l'association des *Bleun-Brug* avec la précieuse collaboration du Comte Charles de Coatgoureden propriétaire du château de Kerjean, du Comte Albert de Mun et du Comte Gaston de Kermenguy.

Mais à quel besoin répondait la nécessité d'un tel groupement ?

Quelles étaient les aspirations de son précurseur ? Les sociétés bretonnes qui existaient alors étaient toutes ou neutres au point de vue religion ou françaises au point de vue langue : il en voulut une franchement catholique et bretonne.

Et voilà pourquoi le *Bleun-Brug*, association bretonne catholique, fut créée à Kerjean le 12 septembre 1905 pour être le porte-étendard des droits imprescriptibles de la Bretagne.

Cette année vit également les débuts à Saint Vougay du théâtre du *Bleun-Brug*, par la pièce *Alanig al Louarn*, dont la première représentation eut lieu à l'occasion des Gras, le 7 mars 1905 dans la cour d'honneur du château de Kerjean.

La renaissance du théâtre breton était en

marche. Peu après le théâtre de Kerjean devait naître le théâtre de Keranna.

Voyons ce qu'est et ce que veut le *Bleun-Brug*.

Les membres du *Bleun-Brug* s'engagent à défendre nos plus essentielles traditions bretonnes, à maintenir l'usage et à soutenir, de toute leur influence, le renouveau littéraire de la langue bretonne, l'élément le plus vivace de notre nationalité et à revendiquer pour la Bretagne, le plein exercice de ses droits, en matière culturelle et linguistique, notamment en matière d'enseignement.

Ils veulent faire une œuvre constructive dans la concorde et la clarté.

Catholiques sans éphithète, ils ont dessein de servir l'Eglise comme elle désire être servie.

Bretons, ils veulent sauver l'âme de la Bretagne, l'œuvre millénaire des Saints, la douce Patrie Celtique.

Depuis 25 ans — pendant les années de guerre l'œuvre fut interrompue — le *Bleun-Brug* organise sous le haut patronage de N. N. S. S. les Evêques de Bretagne, chaque année, de resplendissantes journées bretonnes qui font date dans le mouvement breton.

On y assiste à des séances théâtrales, à des défilés historiques, à des tournois de lutttes, à des démonstrations de danses bretonnes, à des concours de chorales, de lecture, de déclamation, à des conférences, à des expositions d'art breton, etc...

Ces congrès rassemblent une foule considérable venant des quatre coins de la Bretagne.

Le *Feiz ha Breiz*, périodique rédigé en breton par l'abbé Perrot, est devenu l'organe officiel des *Bleun-Brug*. Grâce à l'activité incessante de son directeur et à ses talents d'écrivain breton, cette revue, qui est la doyenne des revues bretonnes, n'a cessé de prospérer.

Elle a donné le jour à une revue enfantine *Feiz ha Breiz ar Vugale*, dont le secrétaire des *Bleun-Brug*, Herri Caouissin, assume la tâche délicate de Rédacteur en chef.

Cette revue organise durant l'année scolaire des cours de breton. Les élèves qui ont concouru et rempli d'une façon satisfaisante les devoirs — que l'on évalue à plus de 100 — reçoivent en fin d'année des prix en récompense. Des concours de lectures et de déclamation ont lieu au *Bleun-Brug*, toujours sous les auspices de *Feiz ha Breiz ar Vugale*.

Maintenant que l'on connaît l'œuvre, que l'on me permette de présenter le fondateur.

Simple, volontaire, faisant preuve d'une rare énergie, renforcée même d'une juste sévérité que contrastent une douceur franche et une bonté d'âme exquise ; et vous avez l'abbé Perrot.

Son éloquence est brève, ferme.

Sa plume vigoureuse dénoncée sans crainte les agissements lâches et méprisables des ennemis de la Cause.

Pendant 25 ans, écrivain de valeur, il a produit de nombreuses œuvres comme *Buhez ar Zent*, etc... et des pièces de théâtres.

Son breton a toujours été le breton simple,

d'un style franc, le breton du peuple a qui est destinée sa revue *Feiz ha Breiz*.

Modeste il l'est. Il a en horreur les éloges si minimes qu'ils soient.

Il ne paradera jamais, pas même à ses congrès.

Je me souviens, qu'à un récent congrès des *Bleun-Brug* alors qu'au banquet, je m'inquiétais de l'absence de l'abbé Perrot à la table d'honneur, j'entrevis par la porte ouverte donnant sur le parc de l'Hotel, quelques ecclésiastiques prenant leur repas au pied d'un chêne, parmi lesquels, surpris, j'aperçus le fondateur des *Bleun-Brug*...

Souventes fois il assiste aux séances, aux représentations artistiques, tapi dans l'obscurité, au fond de la salle, jamais aux places d'honneur.

Trente ans d'action bretonne ont fait de cet homme un apôtre désintéressé, dépourvu de tous biens, faisant preuve d'une activité incessante et admirable.

Il a toujours été et reste l'homme des humbles, et le serviteur dévoué de la Bretagne.

Avant que prenne fin notre entrevue, je tins à obtenir de l'abbé Perrot, d'une manière générale, son opinion sur l'évolution des idées bretonnes.

— Le salut de la langue bretonne est entre les mains du clergé, me dit-il; dans les siècles passés, il n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire pour en conserver les textes les plus remarquables, et aujourd'hui encore, il ne voit pas toujours la valeur du trésor incomparable dont il

est le gardien naturel; dans beaucoup de paroisses, il se fait même, consciemment ou inconsciemment, le principal ouvrier du recul de la langue.

Il ne sait pas adapter les œuvres nouvelles qu'il juge nécessaire à la population qu'il a mission d'évangéliser. On ne lui demande pas de faire de la politique régionaliste ou autonomiste, ce n'est pas son affaire, il a beaucoup mieux à faire que celà; qu'il prêche d'exemple par la parole, par les écrits, par les actes; qu'il fonde des cercles d'études, des choraies, des troupes théâtrales, et qu'il propage les publications bretonnes de telle sorte qu'un organe breton arrive à pénétrer dans tout foyer breton !

Il me serait trop pénible et trop facile d'insister sur la misère imméritée de la presse bretonne: passons et souhaitons que le jeune clergé qui sortira de « Ty Guen Kerfeunteun » soit aussi breton que le clergé qui sortait autrefois de « Ty Guen ar Day ».

Scrignac le 9 mars 1936.

Paul Ladmirault



Paul Lacombe

J'ai toujours été partisan du régionalisme et même du fédéralisme, désirant pour notre « gwir Vro », les libertés et l'expansion auxquelles a droit la Bretagne.

A Nantes, où il est allé se retirer pour s'y consacrer à l'Enseignement, au Conservatoire, Paul Ladmirault, le compositeur breton de haute classe produit des œuvres musicales avec un talent remarquable dénotant d'un génie exceptionnel.

A l'exception de tant d'autres, ce grand musicien n'a pas été entraîné dans le remous parisien; il n'a pas suivi cette mode de folie qui engloutit avec tous les arts, la vie musicale dans une centralisation froide et fade.

Paul Ladmirault est resté un musicien à l'âme vibrante, en contact avec la nature, la vie profonde, douce, sentimentale... Il a l'âme pénétrée d'un sentiment, d'un idéal, d'une originalité racique, que rien — pas même la vie excentrique et désabusée de la capitale française — ne peut al-

térer.

Il n'a pas oublié qu'il est Breton et un Breton n'est pas quelconque.

C'est cette fierté justifiée de lui-même, la conscience nette qu'il a d'un génie dont il est digne, ce désir de vivre dans le cadre enchanteur de son pays où il puise son inspiration qui le déterminèrent à résider en Bretagne.

Ce étant, le nom de Paul Ladmirault devait être rayé des annales de la musique française.

— La plus grande part de mes œuvres, me dit l'élève de Fauré, ont été inspirées par la Bretagne, par exemple *Merlin*, qui est un opéra inédit d'où est extraite la *Suite bretonne*, jouée à Paris et *Brocéliande*; c'est par cette pièce symphonique que j'ai débuté au Concert Colonne, en Novembre 1909.

De 1926 à 1927, j'ai joué à l'Opéra où je donnai le ballet : *La Prêtresse de Koridwen*. En 1925, au Ciné-Madeleine, je donnai *La Brière*, pièce cinégraphique d'après le roman de Chateaubriant et plus tard en 1929, *Tristan*, musique de scène pour le drame de Bédier et Artus, donnée à Paris et à Nice et depuis reprise par la radio à Genève, Limoges, etc...

J'ai produit également quelques petites œuvres inspirées du folklore. Je cite au hasard : *Variations* sur des airs de biniou, *Musiques*, chansons bretonnes...

J'ai aussi beaucoup été séduit par l'art populaire d'Ecosse et d'Irlande dans la *Rapsodie Gae-lique* et les *Chansons Ecossaises*.

Par ailleurs, j'ai écrit d'autres pages de

1932 à 1933, *Sonate*, *Guinguette*, *En Forêt*, poème symphonique. Ces pages ne sont pas conçues sans cette impression encore que le souvenir de certains rythmes populaires s'y fasse jour.

Puis, j'ai écrit *Les Mémoires d'un Ane*, d'après la Comtesse de Ségur et nombreuses mélodies dont les *Chansonnettes de Baif*. J'ai produit aussi des auditions de fragments de *Myrdhin*, de *Tristan*, des *Chansons populaires* de Bretagne et de Vendée et d'un ballet *La Princesse de Koridwen*, dont je vous parlais plus haut.

« Le cas de Paul Ladmirault est extrêmement significatif — écrivait Emile Vuillermoz dans *Candide* du 9 mars 1935, — il dénonce toutes les tares de notre vie musicale féroce et centralisée et soumise à la dictature du snobisme et de la publicité foraine. Il met cruellement en lumière le manque de clairvoyance et de goût du public parisien incapable de consacrer spontanément les vraies valeurs ».

— Vous vous intéressez au Mouvement breton ?

— J'ai toujours, depuis ma jeunesse, été partisan du régionalisme et même du fédéralisme, désireux pour notre « gwir Vro » les libertés et l'expansion auxquelles a droit la Bretagne et en premier lieu le maintien et le développement de sa langue.

J'ai appris cette langue tant bien que mal à une époque où elle n'avait pas la fixité que lui ont acquise les écrivains qui depuis l'ont illustrée: les Jaffrennou, les Berthou, les Calloc'h...

J'ai un peu oublié, faute de pratique, mes notions d'alors. Je le regrette, car j'aurais pu vous

parler en breton, ce qui aurait mieux exprimé mes sentiments.

Que l'on me permette ici de témoigner de l'hommage des Bretons reconnaissants à Paul Ladamirault d'avoir conservé son caractère national et de produire des œuvres spécifiquement bretonnes, contrairement à d'autres artistes qui ont sacrifié leur style original et riche de conséquences au « goût du jour », dans le but de rechercher une popularité inexistante et de se griser de ce que l'on appelle la « gloire ».

Camoël, Juillet 1935.

Jean Choleau



James H. Foley

Le Mouvement breton doit faire une très grande place aux questions économiques et sociales et réaliser son but: « l'Aménagement intellectuel et matériel de la Bretagne par et pour les Bretons ».

Jean Choleau est né à Vitré le 10 novembre 1879.

Il appartient au Mouvement breton depuis 1899, année qui vit les premières collaborations au *Clocher Breton* de René Degoul et Madeleine Desroseaux.

Elu secrétaire adjoint de la section économique de l'*Union Régionaliste Bretonne*, en 1903, secrétaire titulaire en 1905, il imprima à cette section avec Morvan Goblet, une forte impulsion. Il renonça à ses fonctions lors de la scission de Saint-Renan et participa à la fondation de la *Fédération Régionaliste de Bretagne* (*Unanvez Arvor*) en 1911.

Puis, il se voit élu vice-président de sa section économique et vice-président général en même temps que F. Vallée sous la présidence du peintre et poète Jos Parker.

En 1905, il fut admis comme disciple au Gorsedd et en 1907, il se vit décerner le titre d'ovate.

Membre correspondant de l'*Union de la Paix sociale pour la Bretagne*, Jean Choleau est également membre de la *Société internationale d'Économie sociale*, adhérent à la *Société des Gens de Lettres*, membre de la *Commission de recherches et statistiques de la Société nationale de la Protection de la Main-d'Œuvre Agricole*. Il a été chargé d'enquête par la *Société populaire d'Économie Sociale*. Il contribua à la création de la *Chambre des Métiers de Bretagne* dont il fut vice-président. Enfin, il est membre du Comité régional de Bretagne pour l'Exposition de 1937 (décret ministériel du 12 juillet 1935).

Dans sa ville natale, Jean Choleau s'occupe activement des questions économiques.

Fondateur de l'Union des Industriels, Commerçants et Artisans Vitréens en 1911, il en fut le président depuis 1929.

Il est créateur et président d'une société de secours mutuels, le *Pain familial* qui groupe de nombreuses familles ouvrières chargées d'enfants.

En sa qualité de membre au Conseil d'Administration de l'*Association française pomologique*, il organisa les concours pomologiques de 1927 et 1932 qui attirèrent l'attention sur les crus et les variétés du pays de Vitré.

On lui doit les resplendissantes fêtes du centenaire d'Artur de la Borderie à Vitré, en 1928.

— Cédant aux instances des dirigeants de

la *Fédération Régionaliste de Bretagne*, me dit Jean Choleau, j'acceptai la présidence en remplacement de François Vallée en 1920 et fus réélu en 1923. Je m'en retirai volontairement en 1926. L'an dernier, sollicité à nouveau j'en repris la direction et organisai mon premier congrès de Saint-Méen-le-Grand où fut célébré la mémoire de Théodore Botrel.

L'*Unvaniez Arvor* qui a servi un congrès d'études à Lorient en 1935, est actuellement en période de réorganisation. Elle réunira à nouveau ses membres à Rennes en mai prochain et en Finistère du 18 au 23 août.

— Comment concevez-vous un développement sérieux des diverses branches du mouvement breton ?

— J'estime nécessaire en Bretagne un groupement (ouvert à tous), accordant à chaque branche de l'activité la place qu'elle doit réellement occuper.

Depuis quelques années, on a par trop laissé de côté les questions sérieuses, qu'il s'agisse d'histoire, d'art appliqué, d'économie politique et sociale, pour se cantonner dans les questions de beaucoup plus agréables à traiter, de la danse ou du costume. Bien qu'il convienne de reconnaître l'œuvre qu'accomplissent ces diverses sociétés créées pour le maintien et le respect de nos traditions, ces questions ne doivent pas dans notre mouvement absorber toute l'attention, ni détourner des œuvres autrement importantes que sont l'étude de la réforme administrative, les recherches historiques et l'enseignement de l'histoire, l'unification de la langue et son enseignement, l'organisation de la production, de l'exportation,

le développement des industries agricoles et de la marine marchande, des voies de transport.etc.

D'après mon point de vue, le mouvement breton actuel retombera inévitablement dans les mêmes erreurs qu'avant 1910, erreurs que signalèrent à ce moment, avec tous les bardes, les journaux *Ar Bobl* et le *Pays breton*.

Le résultat des méthodes de l'heure présente sera le même si on n'y prend garde.

On a tendance à oublier le côté sérieux du Mouvement breton et avec trop de fêtes, on s'expose à de graves conséquences tel que l'envahissement des groupes par les non-Bretons.

Cet envahissement est maintenant chose faite dans quelques branches de l'activité bretonne. Et l'on peut dire que les groupements commerciaux, agricoles, les syndicats d'initiative, les associations d'art, reçoivent leurs directives de Paris, qu'ils subissent l'impulsion de Paris, que les nons Bretons, ou les Bretons dits d'adoption, étant donné leur incompréhension presque totale de la Bretagne et de l'âme bretonne, en majorité parmi les dirigeants, y ont une influence regrettable et dangereuse.

Pendant que les uns ne voient en la Bretagne qu'un « pays enchanteur » pendant que d'autres considèrent la vie bretonne comme un « perpétuel pardon », de nouveaux venus s'emparent de tous les leviers de commande, avec la complicité parfois de compatriotes abusés.

Ces remarques on peut les appliquer aux études historiques, à l'enseignement, dans certaines écoles et collèges, n'essaie-t-on pas de créer chez les jeunes gens et chez les jeunes filles, une mentalité dite « de l'Ouest » ?

On peut les appliquer aussi à la Politique des conseils municipaux, au Sénat en passant par la Chambre. Il y a en Bretagne, envahissement par des arrivistes venus on ne sait d'où. Et l'on s'étonne que la Bretagne soit toujours l'éternelle sacrifiée.

Il est temps de remédier à cela. Ce pourra être la tâche de la *Fédération Régionaliste* qui accordera dans son sein la place qui convient à chaque branche de l'intellectualité.

Jean Choleau fit lui-même des études sur le mouvement breton, dont la première parut en 1903, dans le *Terroir breton* de Nantes.

— Vous avez collaboré à divers journaux ou revues ?

— A la *Réforme sociale*, à la *Revue populaire d'Economie Sociale*, à *Arts et Industries*...

Je donnai également des articles aux *Annales de Bretagne*, à la *Revue de Bretagne*, au *Bulletin de la Main-d'œuvre agricole*, à l'*Express de Mulhouse*, à la *Revue économique de l'Ouest*, au *Réveil Breton*, à *Ar Bobl*, au *Clocher breton*, au *Terroir breton*, à *An Oaled* etc...

Vers 1906, je m'attachai aux questions sociales et collaborai à la *Revue populaire d'Economie sociale*, dirigée par Artaud, membre du Conseil supérieur du Travail, sous le patronage de Frédéric Passy. Je m'y rencontrai avec des économistes connus et réputés: Charles Rist, Albert Métin, Georges Blondel, Maurice Bourguin, Raoul Jay, Martin Saint Léon, Yves Guyot.

Emule et disciple de Léon de Seilhac, du

Musée social, Jean Choleau, chargé d'une enquête sur le grave lok-out de Fougères qui ferma durant plusieurs mois trente deux usines et laissa sans travail des milliers d'ouvriers, s'y rendit avec Léon de Seilhac et en rapporta sa « Grève des chaussonniers de Fougères », la meilleure enquête sur le sujet avec celle de Delaisi dans les *Pages libres*. Il donna à la même revue des études sur les questions sociales, sur le projet de loi de huit heures. Sa thèse de la surproduction fut discutée par Frédéric Passy.

— J'ai toujours soutenu, reprend Jean Choleau, et j'insiste là-dessus, que le mouvement breton ne doit pas être uniquement littéraire et linguistique, qu'il doit éviter l'écueil « touristique », car il ne faut pas oublier que le touriste chasse la langue et chasse le costume. Il doit faire une très grande place aux questions économiques et sociales et réaliser son but : « l'Aménagement intellectuel et matériel de la Bretagne par et pour les Bretons ».

Je me suis toujours élevé, — comme cela a déjà été écrit dans le *Réveil breton* — contre la conception d'une Bretagne moderne ayant les limites actuelles dans une nouvelle division territoriale administrative, c'est à dire les limites imposées par une France victorieuse à une Bretagne vaincue. Tous les facteurs géologiques, économiques, historiques, géographiques, militent en faveur d'une Bretagne englobant des territoires voisins, à population décroissante, que les lois naturelles assignent aux peuples prolifiques et travailleurs.

Partisan d'une plus grande Bretagne, je pré-

tends que seule ma conception de la réforme administrative permettra de réaliser la « Bretagne intégrale » évitera le scindement entre Nantes et Rennes, permettra au peuple breton de vivre, de prospérer et d'accroître son influence, car alors la Bretagne « dominera les peuples voisins décadents de sa force procréatrice et économique, de tout le rayonnement de sa poésie et de ses traditions. »

Vivement et tendancieusement combattu par certains — écrit le *Réveil Breton* — qui s'arrogent le monopole du patriotisme et de l'esprit breton, Jean Choleau eut l'honneur de voir sa thèse singulièrement déformée et attaquée par des publications étrangères comme le *Welsh Outlook* de Galles.

— J'ai aussi combattu, reprend-il, le mouvement officiel d'émigration des cultivateurs bretons vers la Dordogne, le Lot, le Gers, préconisé et organisé par certaines associations agricoles avec l'appui du Ministère. J'ai toujours lutté contre les déportations et préconisé le repeuplement des terres de la France de l'Ouest qui conviennent mieux par leur climat, leurs cultures, aux cultivateurs bretons.

Jean Choleau a publié les ouvrages ci-après que nous donnons dans l'ordre de leur parution :

Des remèdes pratiques à l'abandon du costume breton et de la langue par les enfants des Bretons émigrés dans les grandes villes - Vannes 1904.

Le Maître de l'atelier - Vitré 1905.

Le Journal agricole du Pays de Vitré, - mo-

nographie de famille: Vannes 1905 .

Autour du Rachat de l'Ouest et de Brest transatlantique: Brest 1908 .

La Grève des Chaussonniers de Fougères 1907-1908. Paris 1908 .

Essai sur la situation économique de Plougastel Daoulas,- Brest 1909.

Pour les Industries bretonnes : Redon 1910 .

Voies ferrées et fluviales,- Lorient 1912.

La navigation en Bretagne,- Lorient 1912.

Le Régionalisme et les intérêts commerciaux et industriels. Un label breton: Lorient 1912.

Condition des serviteurs ruraux bretons, journaliers agricoles et domestiques à gages,- Champion, Paris: 1907.

Lexique breton-français des termes de l'industrie textile,- Rennes 1918.

L'expansion bretonne au vingtième siècle,- Paris Champion 1922.

De l'extension au tricot à la main de la proposition de loi relative à la protection de la dentelle à la main,- Quimperlé 1924.

L'Industrie de la bonneterie en Bretagne,- Rouen 1928.

La Bretagne économique et sociale,- Rouen 1930 .

L'outillage économique de l'arrondissement de Vitré,- Rennes 1931.

De Roscanvel à Landavran,- Rennes 1935.

Jean Choleau dirige la revue « *Le Réveil breton* » organe trimestriel d'Unvaniez Arvor qui est

largement ouverte aux collaborations en langues bretonne ou française.

Il y poursuit en ce moment la publication de son étude « *les Bretons devant l'impôt* », (conférence de propagande) et de « *Chansons populaires de Haute Bretagne* » qui recueillies par lui au début du vingtième siècle seront réunies sous le titre de « *Quarante chansons populaires d'entre Fougères et Redon* » .

L'an prochain paraîtront de lui:

1^o — une étude historique:

« Documents et notes pour servir à l'histoire économique et financière de la Révolution dans les districts de Vitré et de Fougères » .

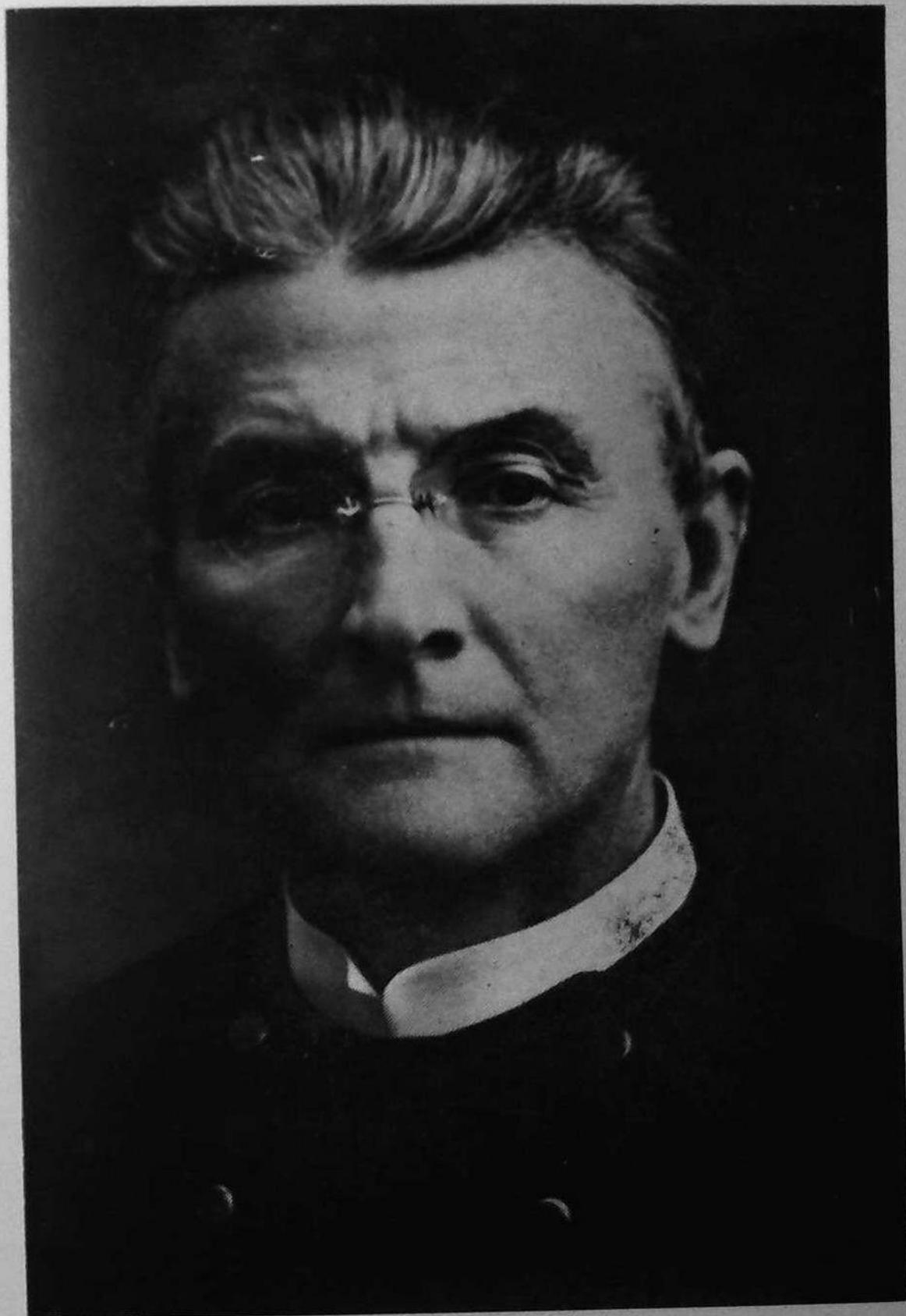
2^o — une relation de voyage :

« De Vitré à la baie du Mont Saint-Michel, avec les écrivains du dix-sept au vingtième siècle »

Jean Choleau, que son industrie met en relations constantes avec les populations agricoles et maritime de Haute et de Basse-Bretagne, est un des Bretons qui ont le plus fait pour le développement économique de leur Pays.

Vitré le 4 Aout 1935.

Taldir-Jaffrennou



Jalder Hoffman

... « Nous avons humaine-
ment parlant, toutes les chances
contre nous. Si, en ces occuren-
ces, l'Esprit triomphe de la Ma-
tière, le Mouvement Breton doit
saisir les élites. Si Moloch règne
avant que nous n'ayions eu le
temps de nous organiser sur des
positions éducatives nous sommes
perdus. J'entends perdus dans la
Masse. Nous resterons une Rhé-
thorique »

— Monsieur Taldir Jaffrennou s'il vous plait ?

Je suis aussitôt introduit dans le bureau du Barde qui ne tarde pas à m'y rejoindre.

Grand, maigre, le visage énergique, les yeux perçants, le menton volontaire, en un mot une physionomie reflétant de la volonté et de l'énergie, tel m'apparaît Taldir, le Barde au front d'acier.

— A quelle époque avez-vous débuté dans le Mouvement breton ?

— D'origine bien bretonne, mes parents ne m'ayant jamais parlé d'autre langue que le breton, je me suis tout naturellement intéressé à mon pays à son histoire et sa langue dès mon enfance...

Natif de Carnoët, j'ai fait mes études classiques à Guigamp, à Saint-Brieuc, où j'ai fait la connaissance du professeur Vallée. Mon professeur et moi, nous nous décidâmes à apprendre le Gallois, et entrâmes en relations avec un prêtre irlandais de Cardiff, le Révérend Père Hayde, lequel connaissait toutes les langues celtiques et nous initia au Mouvement Gallois.

— C'est le début de la Renaissance bretonne?

— Parfaitement. En 1898, les Bretons conscients de la grandeur de leur nationalité, créèrent une grande association sous les formes de la Gaelic League. Notre but principal était l'enseignement du breton dans les écoles. *L'Union Régionaliste* de Morlaix venait d'être fondée. Elle comprenait toutes les célébrités de la Bretagne d'alors. Beaucoup sont morts aujourd'hui, quelques uns vivent encore. Il y avait Anatole Le Bras Le Goffic, Botrel, Kerviler, Durocher, le marquis de l'Estourbillon, Vallée...

En 1899, je fus nommé secrétaire de la *Section de Littérature bretonne de la Nouvelle Union*.

Je publiai mon premier livre de poésies: «*An Hirvoudou*». A ce titre, entre autres, une lettre d'approbation me parvint d'un jeune peintre gallois qui était en ce moment à Paris, à l'École des Beaux Arts. Nous décidâmes d'être présents, à l'Eistedfodd de Cardiff qui devait avoir lieu en Juillet, 1899. Sous l'initiative du R. P. Hayde, Cardiff invita toutes les petites nations celtiques du monde à une manifestation qui s'annonçait monstre. Les Bretons arrivèrent au nombre de vingt-deux, parmi lesquels des écrivains, des journa-

listes, des hommes politiques et aussi des sonneurs de biniou. Les leaders celtiques se rencontrèrent à Cardiff. D'Irlande vinrent Lord Casteltown Edmond Fournier d'Albe, Count Plunhett, Patrick Pearse qui fut le président éphémère de la Révolution de Pâques de 1916; d'Ecosse, les vieux chefs de clans, les Mac' Kinstosh, Mac'hay, Carmichael, etc... et même de Cornwall, de l'île du Mans, de l'Amérique...

Ce fut un congrès formidable, dont le retentissement étonna le monde. Edward Thomas, qui était alors «*Alderman*» (futur-maire) fut le principal organisateur de cette manifestation. Il prépara en sa qualité de Porte-Glaive, un Gorsedd spécial pour les délégations des Celtes du monde.

A ce congrès, François Vallée et moi, recevions le titre bardique, lui de *Ab-Hervé* et moi de *Taldir*.

La fête finie et remis au fourreau les deux moitiés du glaive divisé que gardèrent, en Galles, Cochvaro, et en Bretagne Yann ar Fustec, revenu en Bretagne, avec le concours de Vallée et de quelques jeunes étudiants, nous formons à Guigamp le *Gorsedd* de Petite-Bretagne, sous la présidence de Yann ar Fustec, devenu le druide Lemenik-Ab-Guillerm. Le *Gorsedd* Breton adopta les règlements du *Gorsedd* Gallois.

— Vous continuez la tradition tous les ans?

— Sauf pendant la guerre, le *Gorsedd* de Petite Bretagne présidé par Ar Fustec (*Ab-Guillerm*) puis par Erwan Berthou (*Kaledvoulc'h*) mort pauvre et infirme que je remplace actuellement.

— Et depuis, quelles sont vos œuvres?

— Peu avant la guerre établi à Carhaix, je

commençai la publication d'un journal breton, *Ar Bobl*, et d'une revue littéraire, *Ar Vro*, qui disparurent à la déclaration de la guerre.

Entre 1899 et 1914, j'ai publié divers volumes de poèmes ainsi que des pièces de théâtre populaire et d'autres ouvrages comme *Buhez Prosper Proux* qui fut ma thèse de doctorat-es-lettres.

— Et pendant la Grande-Guerre ?

— La guerre fut pour notre Mouvement un long et rude entr'acte. Je partis. Mais après les hostilités, la campagne en Bretagne pour le relèvement de notre nationalité reprit de plus belle. Chaque année, a lieu le *Gorsedd* des Bardes que j'ai l'honneur de présider et de diriger avec la collaboration des plus connus des écrivains bretonnants : le vieux Vallée, Lociz Herriou, Francis Even-Karevro, Dr. Pol-Diverres, qui enseigne le français au Collège Universitaire de Swansea, le Porte Glaive Telen-Aour, comte de La Guichardière, Léon Le Berre-Abalor, fameux journaliste, le vicomte Marcheg Arvor, la druidesse Gwenfrewi le vieux lutteur marquis de L'Estourbeillon. Erwan ar Moal, Dr Edward Gueguen etc...

Au cours de ces congrès qui durent plusieurs jours, tous les aspects de la vie bretonne sont étudiés et mis en lumière devant les populations. Les chants, la musique, les concours littéraires, les concours scolaires, les concours d'enseignes commerciales, sont l'objet de nombreux prix. Le congrès se termine par la cérémonie druidique habituelle comme les *Eistedfods* galloises.

Vous n'ignorez pas que le *Bro Goz Ma Zadou* est adopté par les *Eistedfodd* et les *Gorsedd* comme hymne national.

En 1846, vivait à Pont-y-Pridd, bourg situé dans le sud du Pays de Galles, un clergyman nommé Evan James, membre du Collège des Bardes, sous le pseudonyme de Ieuan Aa Iago.

Né à Caerphilly en 1809, il mourut à Pont-y-pridd en 1878.

Voici comment naquit le *Bro Goz*...

Un dimanche de Janvier 1846, le Révérend, en veine de poésie, écrivit un couplet et le refrain d'un hymne patriotique qu'il intitula *Hen Wlad y Nhada*, Vieux Pays de mes Pères. Puis il demanda à son fils qui savait jouer de la harpe de composer un air pour la poésie qu'il venait d'écrire.

Evans James fit suivre le premier couplet de deux autres qu'il écrivit aussitôt.

Mais qu'advint-il de la chanson entre 1846 et 1860 ?

Nul ne le sut.

Toujours est-il, qu'à cette date, un grand compositeur nommé John Owen, de son nom bardique Owen Alaw, la publia dans son *The Gens of Welsh Melodies*.

L'hymne national devait dès lors remplacer l'air de *Morva Ruddan*.

Le *Gorsedd* a entretenu des relations inter-celtiques. Ainsi, en 1927, en compagnie du vicomte Jean de Saisy, directeur du *Consortium*

Breton et de Léon Le Berre, j'ai entrepris un voyage dans les Iles Britanniques. Nous avons visité l'Irlande et la délégation fut reçue à Dublin où elle a été l'hôte de l'Université Nationale et du Gouvernement de l'Etat Libre. Ensuite elle revint par le Pays de Galles, Londres et visita quelques clubs celtiques.

Le but de ce voyage était de préparer en Bretagne une assemblée monstre autour du *Consortium Breton* d'où devait sortir une idée commune de collaboration plus étroite, économique, scientifique et littéraire. La formidable journée eut lieu à Riec sur Belon, le 12 août 1927.

Jamais tant de délégués celtes n'avaient traversé le Channel. D'Irlande vinrent des ministres des députés, des industriels, des professeurs de l'Université. De Cornwall vint le grammairien Norton Nance et tant d'autres. Ces centaines de délégués unis, amalgamés aux Bretons innombrables—plus de trente mille—firent du Festival de Riec, un événement mondial qui défraya la presse de Paris et de l'Etranger. Ce jour-là, en cette ville, on entendit parler huit langues différentes. Tous les frais des délégués Pan-Celtes furent payés par le *Consortium Breton*. Le coût de ce grand congrès fut de un million deux cent mille francs payés par la Société du Consortium qui en espérait un regain de prospérité pour ses affaires de kaolin, de chaux, de céramique et d'électricité car le vicomte de Saisy avait proposé à l'Etat libre d'Irlande de faire participer la Bretagne à la construction du barrage sur le Shannon et à l'électrification de l'île, à la place d'une entreprise anglo-allemande. L'affaire était en bonne voie de pourparlers, quand survint en 1929, la débâcle financière et la panique des actionnai-

res qui emportèrent le « *Consortium Breton* »

— An Oaled ?...

— En 1927, je lançais cette revue trimestrielle appelée *An Oaled*, qui est devenu un organe littéraire très apprécié, grâce au nombre des collaborateurs de tous ordres en breton et en français.

— Vos écrits historiques...

— J'ai d'abord écrit l'Histoire de la *Tour d'Auvergne* et l'Histoire de *Carhaix*, ainsi que l'Histoire de l'*Amiral Emériau*. J'estime qu'en développant la connaissance de leur histoire chez les Bretons, on suscite en eux le désir de servir leur Patrie bretonne.

— Que pensez-vous du Mouvement breton actuel ?

— Je ne puis être impartial, m'y trouvant intimement mêlé depuis mon adolescence. Homme, je suis comme tous les hommes influencé par des passions bonnes et mauvaises, et je ne puis porter un jugement sans risquer qu'il ne soit téméraire.

— Quelle est votre idée sur son expansion en Bretagne .

— Cette question est vaine. En pleine action, comme nous le sommes, il est impossible à un soldat d'embrasser le champ de bataille, ni de préjuger de l'avenir, qui appartient à Dieu seul.

Nous avons, humainement parlant toutes les chances contre nous. Mais nous avons spirituellement parlant toutes les chances pour nous. Si en ces occurrences, l'Esprit triomphe de la Matière, le Mouvement breton doit saisir les élites.

Si Moloch règne avant que nous n'ayions eu le temps de nous organiser sur des positions éducatives, nous sommes perdus. J'entends perdus dans la Masse. Nous resterons une Rhétorique.

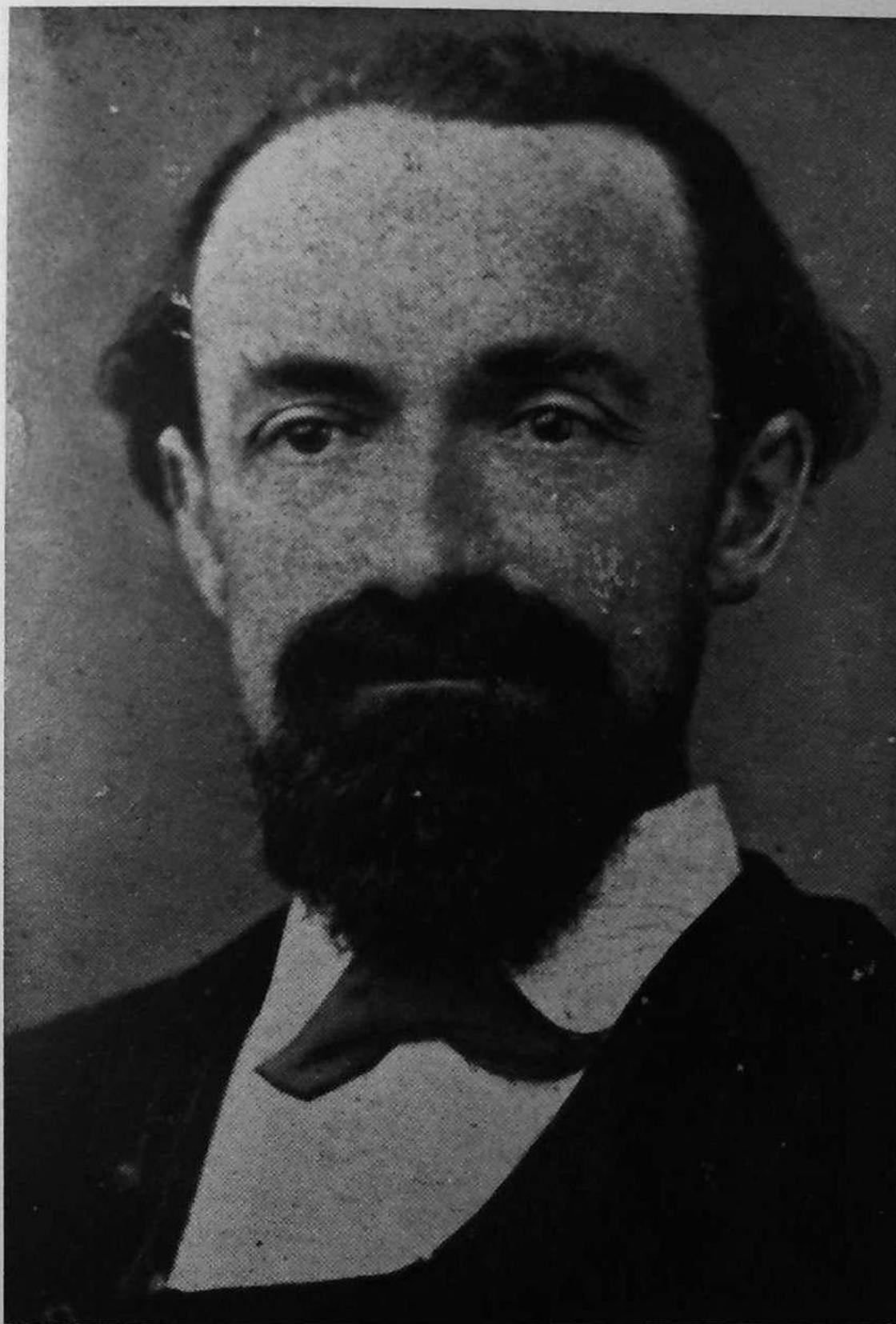
Taldir est universellement connu en Bretagne sans occuper aucune fonction électorale. Il n'a jamais voulu se mêler de politique.

Il exerce à Carhaix un commerce de gros, mais par intermittence il prend le bâton de pèlerin et se met en route. Il va chanter encore, parler, faire de la propagande, organiser des congrès, visiter les amis bardes.

Il porte dans les circonstances importantes le costume national de son pays, sous lequel la carte postale l'a popularisé, en même temps que son regretté confrère, qui employait le français, tandis que Taldir se sert du breton, Théodore Botrel, mort en 1925 et dont un monument perpétue les traits à Pont-Aven où il a voulu reposer pour l'éternité.

Carhaix, Octobre 1935.

Loeiz Herrieu



Toey Merrick

Il faudrait que les militants s'imposent à l'opinion publique par leur valeur personnelle, une vie digne, une moralité financière indiscutable, un apostolat désintéressé...

Je suis allé voir le *Barh-Labouerer*, ce grand Breton qui, comme tant d'autres dépense ses quelques heures de loisir en un dévouement et une activité infatigables au service de la Bretagne.

C'est aux champs que nous le trouvons, c'est aux champs qu'il nous reçoit. C'est aux champs pendant son travail qu'il rédige ses écrits et ses productions.

Le matin c'est le laboureur et le soir l'écrivain.

Herrieu, (à l'état - civil Henriot), se prononce Herriaou, le *eu* de son nom étant une diphtongue; on ne doit pas prononcer *eu* comme en français, mais *aoù*, pluriel breton ancien ayant donné *ou* chez nous.

Né au Cosquer-Penhoret, en Caudan, en 1879, Loeiz Herrieu descendant d'une honnête et pieuse famille de laboureur, braves gens qui pei-

naient durement pour gagner à la maisonnée le pain quotidien.

— Agriculteur moi-même comme mes ancêtres, c'est vers 1900 que je vins au Mouvement breton. Je fis mes débuts littéraires dans la contrée de Scorff où je glanais des sônes et des gwerz.

— *Dihunamb*, devait bientôt paraître ?

— En 1905, *Dihunamb* vit le jour. Cette revue poursuivait comme elle le fait encore aujourd'hui, les buts d'une renaissance linguistique et patriotique bretonnes. On y lisait des études, des pages d'histoire, des récits littéraires, des chansons, des poésies, des chroniques d'agriculture.

Ce bulletin me demande énormément de travail. Mais c'est pour moi tant de bonheur, tant de joie, de me consacrer le plus possible à notre chère Patrie, que ce labeur me semble si léger.

Il faut assurer régulièrement sa publication, la rendre variée, captivante, intéressante et éducative.

Lors de la parution de cette revue, il parvint à Loeiz Herrieu de nombreuses lettres de félicitations et aussi... de moqueries. Mais sa conviction était trop profonde et sa foi trop ardente pour reculer devant l'apathie de quelques jaloux.

— En 1906, reprend-il, je fondais, avec la collaboration d'André Mellac (*Barde Guen Edour*) le *Réveil Breton*.

Cet hebdomadaire devint ensuite le *Pavs Breton* qui, disparu en 1914, ne reparut pas ensuite.

De 1905 à 1906, je fus nommé secrétaire de l'*Union Régionaliste Bretonne*.

Membre du Collège bardique, je reçus le nom de *Bar'h labourer* et dirigeais aux côtés de Taldir, et de plusieurs autres le Gorsedd des Bardes.

En 1907, une délégation bretonne forma l'initiative de se rendre à l'Eistedfodd galloise de Swansea. Je fus du nombre des Bretons qui firent le voyage. Je me rendis également au Congrès d'Edimbourg.

En littérature, j'eus des collaborateurs très considérés depuis les abbés Le Bayon, Le Maréchal, Buléon, Héno, Coliero, pour n'en citer que quelques uns jusqu'à Le Nestour, Mocaër et J. P. Calloc'h.

Ce dernier devait devenir l'un des plus célèbres et des plus qualifiés de nos poètes bretons.

Je rencontrai alors Guillevic, Le Goff et quelques autres comme Le Diberder, Léon Le Berre.

La guerre porta un choc violent au mouvement breton. Mais il ne fut pas mortel comme on aurait pu le craindre et le réveil se produisit.

La revue *Dihunamb* revit le jour plus vivante que jamais et encouragé par N. N. S. S. Gouraud et Dupare, je continuai mon œuvre.

— Vos écrits?...

— Je publiai tour-à-tour, *Kestan Fesken*, *Sonneneu el Labourer douar*, *Evit farsal*, poésies satiriques, *Kerhet de Bariz*, pièce de théâtre pour enfants; *En Eriuen hag er Rozen*, un recueil de mélodies bretonnes avec la collaboration de l'abbé Guillerm; *Istêor Breih*, en collaboration avec l'ab-

bé Héno; *Guerzénneu ha Sonnéneu Bro Gwened*; *Le Breton usuel*, abrégé grammatical et manuel pratique du Vannetais, *Inram Maël Duin*, poème irlandais, en collaboration avec Le Diberder...

Sous la direction de l'abbé Le Goff, j'étais un supplément aux dictionnaires du dialecte vannetais, puis je faisais paraître un recueil de chansons pour les soldats de la grande guerre : *Sonnéneu Bretoned*.

Je vais bientôt faire paraître : *Tud Bruded hur Bro-nt*, (biographies, études historiques et littérature, *Kamdro An Ankeu...*

Loeiz Herrieu est secondé dans ses travaux littéraires par Madame Herrieu, connue sous le nom de *Vedig-an-Evel*. Elle a notamment enrichi les publications de *Dihunamb* par ses contes. Nous aurons le plaisir de les goûter à nouveau dans un recueil qu'elle se promet de publier prochainement.

— Vous donnez des cours de breton ?

— J'institue un concours annuel de breton entre les maîtres et les enfants des écoles libres. Chaque année j'y distribue des milliers de francs en livres et en espèces.

Malgré le faible budget dont dispose la caisse créée à cette intention, alimentée par souscriptions je ne ménage pas les dons afin d'encourager toujours davantage les élèves et les maîtres de bonne volonté.

Avant guerre, je créais un des premiers cours de breton. Mon école groupait douze élèves. Je donnais en outre des leçons particulières.

Hélas, les circonstances ne m'ont pas permis de continuer. Néanmoins, je tâche d'y pourvoir par des cours par correspondance.

Je formai même le projet de créer une Université bretonne à l'instar de Skol Sant Enda, en Irlande. On y aurait enseigné la langue nationale, on y aurait étudié l'histoire du pays, la littérature etc ...

J'ai fondé l'association ou plutôt le groupement des *Brédiah er Bréhonég biu*, les (3 « b »). Cette association groupe deux douzaines de familles et personnalités qui emploient journellement le breton.

— Puis-je vous demander une idée personnelle sur le Mouvement breton, sur la question bretonne actuelle ?

— Ce que je pense du Mouvement ? C'est bien délicat : Il me faudrait juger le travail de ceux qui peinent comme moi pour la cause. Ce serait peu charitable. Je puis néanmoins vous donner quelques critiques générales et indications.

La question langue doit tout primer — religion mise à part bien entendu — non pas une langue artificielle à l'usage de cent intellectuels, sans contact avec le peuple et qui ne s'en servent qu'une fois par hasard, à titre de distraction, mais la vivante. C'est celle-là qu'il faut empêcher de mourir. Car si elle venait à disparaître, ce serait une autre affaire de la ressusciter. Voyez les difficultés de l'Irlande où pourtant le Gaélique est obligatoire. Il ne faut pas songer surtout qu'une langue artificielle, dite littéraire, soit susceptible de remplacer la langue véritable du peuple breton. La langue littéraire ne doit

être que la langue du peuple, purifiée graduellement sans heurt. Il faut éviter de creuser entre le peuple et les intellectuels un fossé qu'il serait difficile de combler plus tard. Notre pays est trop petit pour qu'on puisse songer à y avoir deux « bretons » l'un pour les livres et l'autre pour le peuple.

Et d'ailleurs une langue ne devient littéraire que si elle produit des œuvres réellement littéraires.

Pour la langue écrite, une chose pourrait être réalisée aussitôt : adopter une orthographe unique pour les quatre dialectes et aussi une écriture unique pour une foule de mots. Cela permettrait d'éditionner des livres lisibles dans toute la Bretagne. Avant la Révolution les livres religieux de Quimper étaient utilisés à Vannes et ceux de Vannes en Cornouaille, dans de nombreuses familles. Mais l'orthographe était la même.

L'effort de certains, s'écarte de cette voie en ce qu'il repose seulement sur deux dialectes, Léon, Tréguier, et qu'il essaye d'imposer une conception personnelle, plutôt que de provoquer une entente entre les quatre dialectes, qui tous ont des richesses et dont aucun ne doit être sacrifié.

Au point de vue littéraire, la publication d'œuvres de valeur s'imposant au monde entier comme *Ar en Deulin* et même le théâtre de Le Bayon, fera plus que tous les modestes essais de jeunes écrivains qui oublient trop souvent que la bonne volonté ne supplée pas à la formation et à l'étude. La plupart de ce qui s'écrit en breton

n'est que la pâle imitation d'œuvres françaises ou étrangères. Nous n'avons que trop peu choses originales et peu d'écrivains connaissant les ressources de leur langue, toutes les études se faisant en français. D'où formation insuffisante des jeunes au point de vue culturel.

Au point de vue politique, tendance blâmable à vouloir employer des méthodes de fascisme. Trop d'exagérations regrettables verbales et écrites nous aliénant de précieux concours.

En art, manque de diversité provenant de l'art populaire et des richesses de l'art irlandais, peu étudié jusqu'ici en Bretagne. Trop de fêtes ayant pour but d'attirer des touristes et d'avoir de l'argent dont ne bénéficie nullement notre pauvre langue. Trop de « rigolades » à l'usage d'émigrés en vacances et de déguisés et que notre peuple juge sévèrement; et presque rien comme travail sérieux en profondeur, de propagande active et continue.

Sur tous les terrains, il faudrait aux militants plus de tenue. C'est ce qui manque, avec la moralité. Beaucoup de jeunes tendent vers le « parasitisme » : on voudrait faire argent de la Bretagne.

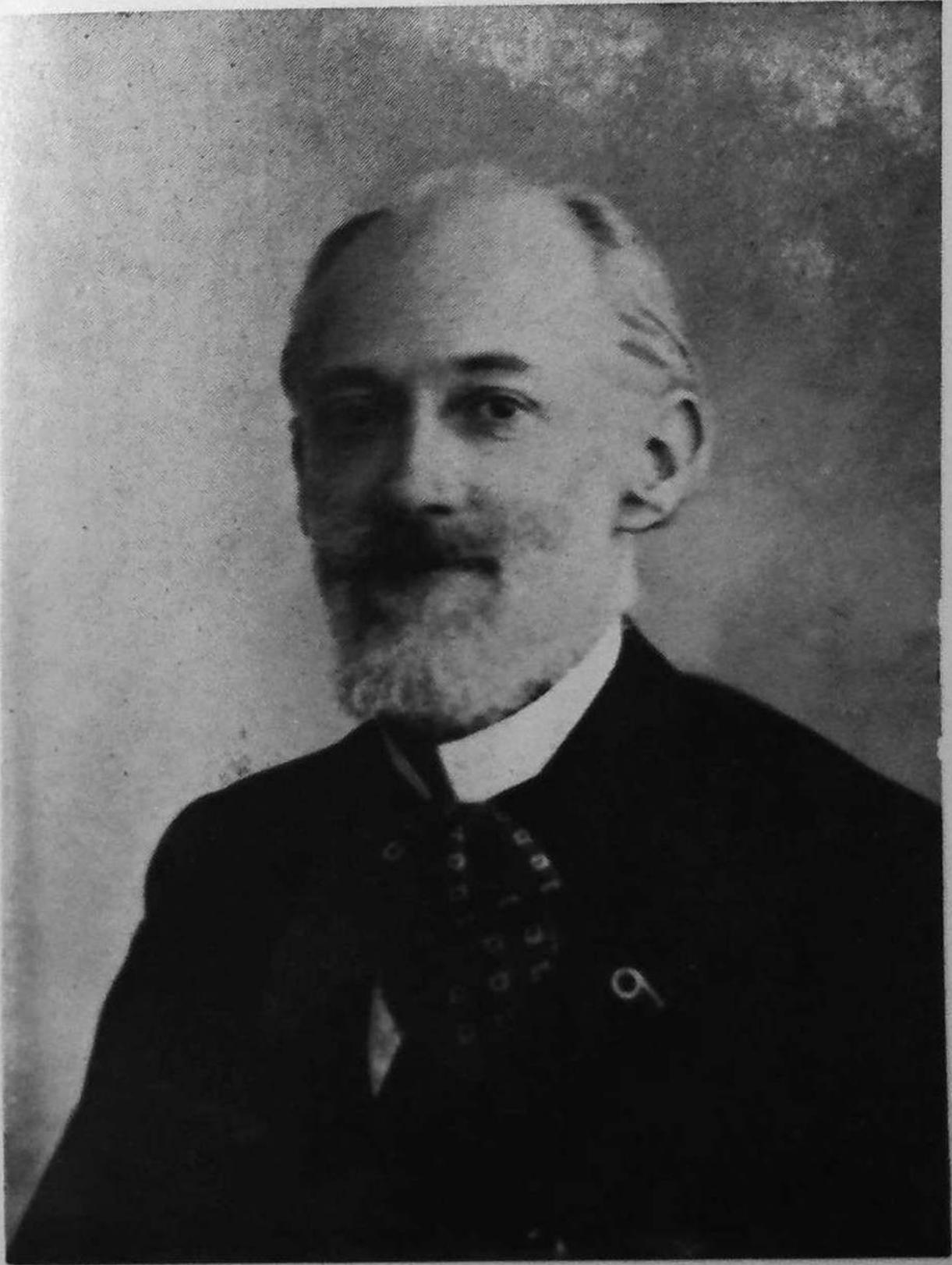
Il faudrait que les militants s'imposent à l'opinion publique par leur valeur personnelle, une vie digne, une moralité financière indiscutable, un apostolat désintéressé.

J'espère que de l'ensemble se dégagera un jour une élite restreinte mais de valeur réelle au point de vue personnel et breton, qui s'imposera à l'opinion et refoulera au second plan toute la foule des arrivistes, métèques et semi-métèques qui cherchent à se servir de la Bretagne au lieu

de la servir.

Saint-Caradec. Septembre 1935.

Eugène Rénier



E. Regnier

Quand certaines querelles
auront disparu, le mouvement bre-
ton pourra se développer libre-
ment.

Eugène Règnier, aimable, un sourire se dissimulant sous sa barbe blanche, accueille avec sympathie tous ceux qui lui rendent visite, sollicitant les uns, un renseignement sur la question bretonne, les autres, un conseil précieux...

Le fondateur des Cercles Celtiques met largement sa science et son expérience à la disposition des jeunes qui, avides de se grouper et de s'unir dans le commun but de servir la Cause bretonne, consultent et se réfèrent à la *Fédération des Cercles Celtiques*.

Sans se faire prier, Eugène Règnier répond aux questions que je lui pose.

— Natif de Rennes et descendant d'une famille très bretonnante, me dit-il, j'ai fait mes études au lycée de cette ville et ai obtenu mon diplôme de bachelier ès-lettres à 17 ans.

Faisant une année de droit à Rennes, j'y formai un petit groupe d'étudiants bretons, où l'on faisait des efforts pour apprendre la langue bretonne, essai infructueux, n'ayant que des vocabulaires et des grammaires squelettiques. C'est à cette époque que furent éditées les premières chansons de Botrel que nous chantions en fumant dans des pipes en terre, buvant du cidre et échangeant des interjections en mots bretons, glanés dans nos vocabulaires...

Ma plus grande joie était d'aller chaque année pendant les vacances, passer un mois en Basse-Bretagne, principalement à Locmariaquer — où l'on ne parlait que breton — en écoutant chanter ces *soniou*, que déjà je trouvais bien plus beaux que les chants de Botrel. Mon autre mois de vacances, en septembre, se passait à la Boussardière, sur les bords de la Geiche, à douze kilomètres de Rennes, chez un de mes oncles, chasseur endurci, et je me souviens y avoir entendu, en rentrant de la chasse, au crépuscule, les patours, — les *bignes* comme on les appelait dans le pays — s'interpellant au loin avec cette mélodie *O lo lé o !*, que j'ai retrouvée, depuis, chantée en breton par Mademoiselle Lucia, la délicieuse cantatrice du Cercle Celtique de Saint Nicolas-du-Pélem.

Ayant abandonné mes études de droit, je partis en Grande-Bretagne, en 1899, et c'est l'année suivante que Jaffrennou et Léon Le Berre, fondèrent à Rennes la Fédération des Etudiants Bretons, dont l'un des premiers adhérents fut Savouré, qui, avec moi avait pris l'initiative de grouper les étudiants rennais...

Mais je partis en Grande-Bretagne...

— Un mot sur votre séjour là-bas...

— Arrivé en Grande-Bretagne, dans la banlieue de Londres, je pris pension dans une famille irlandaise et je me trouvai immédiatement en pleine Celtie, ce qui élargit mon horizon.

Ayant trouvé une situation dans une banque, j'y fis la connaissance d'autres Irlandais, d'Écossais et aussi de Bretons. Le dimanche, j'allais souvent prendre le thé, chez des amis bretons, et le soir je dinais au « Restaurant Français », au centre de Londres, et fréquenté par de nombreux Bretons, dont plusieurs bretonnants. Après quelques années passées chez mes Irlandais, je les quittai très amicalement pour pour me rapprocher de mon bureau et allai prendre pension dans une maison de famille tenue par une dame originaire de la Cornouaille insulaire, femme très lettrée qui s'intéressait vivement aux vieilles légendes celtiques dont je lui procurai de nombreux ouvrages, de Paul Féval, Emile Souvestre, des *Mabinogion*, et du *Barzaz Breiz*. Dans cette maison, je fis la connaissance de nombreux étrangers: Allemands, Suédois, Hongrois, Belges, Canadiens et Australiens, lesquels, sachant que j'étais Breton, m'édifièrent complètement sur la façon dont les Étrangers apprécient la France...

— Vous quittâtes la Grande-Bretagne pour Paris ?

— C'est-à-dire qu'en 1906, je dus rentrer chez mes parents en Bretagne, mais la difficulté que j'éprouvai pour y trouver un emploi assez bien rétribué me contraignit à m'exiler à Paris. Je m'y installai en 1907 et c'est à cette époque que

je me tournai pendant mes loisirs, à l'étude des questions celtiques.

— C'est à partir de cette époque que va commencer votre vie d'activité bretonne à Paris ?

— Je découvris un jour, un journal hebdomadaire, le *Breton de Paris*, auquel, collaborait le marquis de l'Estourbeillon, alors député du Morbihan, et l'un de ses articles m'incita à assister à une réunion bretonne annoncée pour le lendemain par un communiqué anonyme inséré en première page.

Grande fut ma déception, car si le marquis de l'Estourbeillon prononça un magnifique discours très breton — que l'élégante société ne semblait même pas écouter —, les orateurs qui parlèrent de tout, sauf de la Bretagne, furent frénétiquement applaudis. Quant au concert annoncé, il était aussi peu breton que les discours des derniers orateurs.

Cette première expérience me fit croire qu'il n'y avait à Paris que des Bretons assimilés et je m'abstins donc de fréquenter d'autres groupements qui me furent signalés et me liai avec quelques jeunes Bretons qui partageaient mes idées.

Survint la guerre et je fus mobilisé dans l'armée auxiliaire où j'étais maintenu pendant la durée des hostilités. Pendant les deux dernières années, je fus attaché en qualité de secrétaire à l'infirmerie vétérinaire du 40^e Régiment d'Artillerie de Saint Michel dont le dépôt avait été transféré à Rennes. J'y fis la connaissance d'un vétérinaire auxiliaire de l'Est, qui s'intéressait

à la littérature celtique; il possédait l'*Histoire de la Littérature celtique* de d'Arbois de Jubainville et le *Barzaz Breiz*. Inutile de vous dire que nous fûmes vite une paire d'amis et je me souviendrai toujours de nos intéressantes discussions sur le mouvement breton et la renaissance celtique.

— Et après la guerre ?

— Dès ma libération, je rentrai de nouveau à Paris. Quelques mois après, une très discrète notice insérée dans « *Le Journal* » annonçait que la prochaine réunion du Cercle celtique aurait lieu, le dimanche suivant dans la salle du Hanovre. Je m'y rendis et m'y trouvais dans un local privé ou cinq personnes environ attendaient le président. Celui-ci entra bientôt très affairé et s'assit sur le fauteuil qui lui était réservé. Salutations, présentations ...

Mon épouse et moi devions répondre à un interrogatoire, puis le président sollicita notre adhésion. Je lui répondis que je la lui donnerai après l'avoir entendu exposer les buts du Cercle Celtique. L'orateur fit alors un très longue causerie sur l'œuvre idéaliste et pratique qu'il allait réaliser. Une discussion, à laquelle je pris part, suivit cet exposé quelque peu nébuleux et le président, déclarant qu'il avait un rendez-vous très urgent, disparut en lançant un cordial « Kenavo ».

— Vous retournâtes au Cercle ?

— Je retournai donc au Cercle Celtique dont je devins membre actif et où je trouvais d'excellents Bretons. Je ne puis m'attarder à relater toutes les réunions, conférences, fêtes, concerts... En 1920 nous organisons des cours de breton. Les premiers furent faits par Jules Marcel Gros,

diplômé des Etudes supérieures de langues celtiques de l'Université de Rennes et de druide du *Gorsedd*, et Saik Le Goff, à ce moment étudiant en droit. A ces cours, je fis la connaissance des jeunes gens de l'Union de la Jeunesse régionaliste bretonne, devenue ensuite Groupe nationaliste breton, puis Parti autonomiste breton, et enfin Parti nationaliste breton dont l'organe a toujours été *Breiz Atao*, fondé en 1919 à Rennes par Mordrel, Marchal et Caroff.

Ces cours de breton n'ont jamais été interrompus et fonctionnent toujours, nous avons même eu des cours de gallois et gaélique.

— Vous avez donné de nombreuses fêtes ?

— La première grande manifestation, organisée par le Cercle Celtique de Paris eut lieu dans la salle des Fêtes des Etudiants catholiques bretons, au profit des fêtes celtiques projetées par Camille Le Mercier d'Erm, pour commémorer l'anniversaire du débarquement de Jean IV, le Conquérant, à Dinard le 3 août 1921. Fêtes, qui d'ailleurs furent interdites par le Gouvernement quelques semaines avant la date fixée.

Notre manifestation de Paris avait eu lieu fort heureusement quelques jours avant cette interdiction, sous la présidence du Marquis de L'Estourbeillon, directeur de l'*Union Régionaliste Bretonne*, qui avait donné son adhésion au Cercle Celtique depuis deux ans. Cette fête obtint un énorme succès, et révéla l'existence de notre Cercle à de très nombreux Bretons.

Le Cercle Celtique donnait toute l'année des fêtes par exemple à l'occasion de la Saint-Yves...

1932 fut l'année où j'abandonnais la direction

du cercle pour me rendre enfin dans notre chère Bretagne.

— Je fréquentai le Cercle à cette époque. C'était du temps où je résidais à Paris ; votre départ fut vivement ressenti parmi les compatriotes.

— Ce n'est certes pas sans regret que je dus quitter mes amis, voulant cependant rester sur la brèche jusqu'au dernier instant. J'organisai un festival Rhené Baton en l'honneur de ce célèbre compositeur breton. Cette manifestation se déroula le 20 Mars dans un très beau et vaste local. Un programme richement choisi et des plus variés fut offert à un public nombreux et intéressé.

Puis le 19 Mai, fête de la Saint Yves, fut une journée d'adieux. A cette occasion, je tiens à signaler que les *Korollerien* du Cercle Celtique ont obtenu, en mars 1932, le prix d'Excellence, au Championnat international de Danses qui eut lieu au Colisée de Paris. Un dîner fut ensuite servi dans le jardin à l'issue duquel, une délégation de charmantes jeunes filles offrit à l'ex-directeur du Cercle Celtique de Paris, un superbe buste de *bigouden*, œuvre du sculpteur Louis Nicot, en remerciement de l'essor qu'il a su donner au groupe qu'il avait fondé. Le barde Evnig-Penn-ar-C'hoad prononça, en breton, une allocution en l'honneur de son confrère bardique, le druide *Bleiz Gouez*, titre que je reçus lors de ma nomination de Druides, au *Gorsedd* de Saint Nicolas du Pélem, en 1930. Je ne sus comment remercier tous les compatriotes des témoignages de sympathie qu'ils m'avaient prodigués.

Trois semaines après, j'arrivai à Rennes.

Mon exposé serait incomplet si je ne mentionnais pas que c'est le Cercle Celtique de Paris qui fait entretenir, à ses frais, la tombe du barde Jean Le Fustec, au cimetière de Montparnasse et que chaque année, au mois de Mars, le dimanche le plus proche de l'anniversaire de sa mort, il se rend sur sa tombe pour y déposer une gerbe de bruyères. Les bardes de la région bretonne y prononcent des allocutions en langue bretonne.

— Les Cercles Celtiques prêtent leur concours à de nombreuses fêtes bretonnes, en Bretagne, dans la région parisienne et même à l'étranger?

— Chaque année, l'un des Cercles Celtiques possédant une chorale ou un groupe de danseurs prend part aux fêtes du *Gorsedd*.

Le Cercle Celtique de Paris est toujours invité à prêter le concours de ses *Kanerien* et *Korrollerien* aux Pardons de Villeneuve-Le-Roy et de Montfort-l'Amaury, pour les messes en musique du matin et au cabaret breton de l'après midi.

Le Cercle Celtique de Paris, fut invité à participer, avec plusieurs provinces de France aux grandes fêtes qui furent données du 12 au 15 juillet 1931, dans le Grand Duché du Luxembourg.

Pour l'action vécue de tous les Cercles Celtiques, depuis 1933, je vous conseille de lire attentivement les numéros de l'*Anneau Celtique* de cette année, bulletin de la *Fédération des Cercles Celtiques*, que je rédige trimestriellement et dont je suis le fondateur.

— Et maintenant, permettez-moi de vous de-

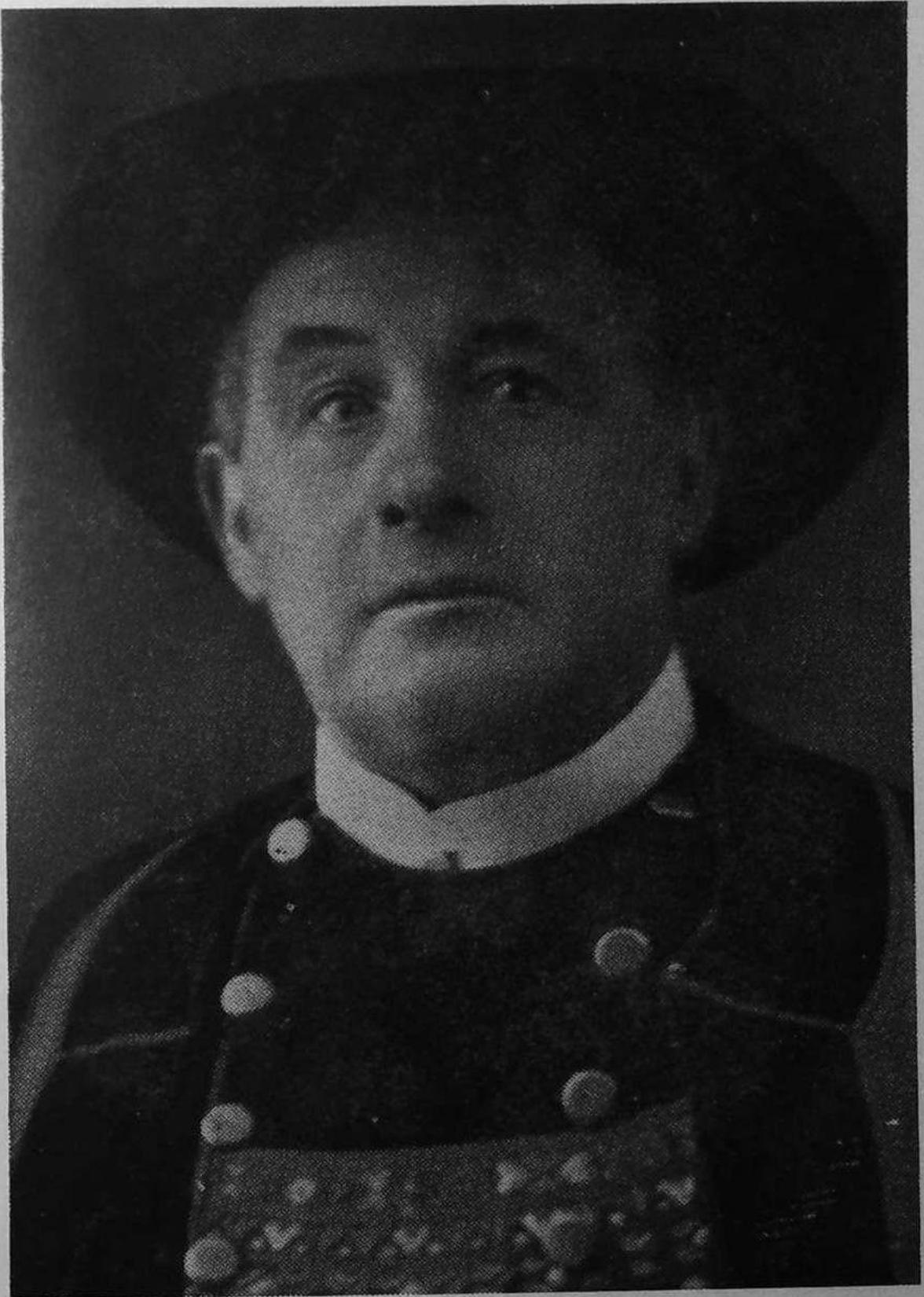
mander ce que vous pensez en général, du Mouvement breton actuel.

— Le Mouvement breton, actuellement est en grand progrès, surtout pour la question linguistique.

Exemple: Sohier et ses successeurs approuvés par les catholiques. Une meilleure entente existe maintenant entre les diverses sociétés bretonnes. Quand certaines querelles auront disparu le Mouvement breton pourra se développer librement.

Rennes, mai 1935

Loeiz ar Floc'h



Loeiz ar FLOC'H

...Ne sait-on pas que la Bretagne a toujours été le souffre-douleur de la France et qu'elle a toujours été réduite à la portion congrue...?

En cette matinée de Juillet, les rues de Quimperlé connaissent l'animation des grands jours.

Des jeunes filles, gracieuses, riantes, belles et sveltes dans leurs atours de velours et de dentelles vont et viennent, accompagnées de jeunes gens ayant également revêtu le costume national.

Nous reconnaissons, rassemblés sur la grande place, les bardes et les druides : Taldir, de L'Estourbeillon, Jacob, Léon Le Berre...

Qui donc là-bas, à quelques pas de moi, portant le costume breton, semble se détacher d'un groupe et venir dans ma direction.

L'« inconnu » semble chercher quelqu'un dans la foule quand soudain, ma vue attirant son attention, lui laisse échapper une exclamation d'enthousiasme.

C'est Loeiz ar Floc'h, le barde populaire.

Cette rencontre inopinée, tombée fort à propos, me permet de recueillir sur place, au milieu de cette atmosphère bretonne que crée en ce jour le *Gorsedd* des Bardes, une « interview » avec l'un des plus humbles écrivains populaires de Basse-Bretagne.

Loeiz ar Floc'h a depuis sa jeunesse, travaillé pour la cause bretonne.

Natif de Bodilis, il réside actuellement à Lesneven.

Il débuta dans la littérature bretonne par son premier roman-feuilleton publié par *Le Courrier du Finistère*. Il a apporté depuis, à cet hebdomadaire une collaboration suivie, ainsi qu'à d'autres revues et journaux bretons comme *Ar Bobl*, *An Oaled*, *Feiz ha Breiz*, *Buhez Breiz*.

Il a produit un grand nombre de pièces de théâtre populaire et écrit des contes et des nouvelles.

Aux questions que je lui pose, il déclare :

— Vous voulez que je vous parle du Mouvement breton ? Je ne crois vous apprendre rien de nouveau. Néanmoins, je puis vous donner tant soit peu une opinion personnelle, une critique générale sur l'évolution, de ce mouvement qui tend à prendre une place prépondérante en Bretagne.

Retraçons ensemble un bref tableau du Mouvement breton d'aujourd'hui.

Le 14 août 1898, à Ploujean, près Morlaix,

fut joué par une troupe d'élite du pays, le *Mistère de Saint-Guénolé*. On peut dire que ce fut là le berceau du Mouvement breton. Dû à l'initiative d'une poignée de Bretons aussi dévoués que désintéressés, ce Mouvement est aujourd'hui, à l'âge de 37 ans, en pleine vigueur.

A Morlaix, le 15 août 1898, naquit comme vous le savez l'*Union Régionaliste bretonne*, avec un but bien défini, la sauvegarde de la langue bretonne, des costumes nationaux bretons, et des vieilles traditions ancestrales. Aujourd'hui, en 1936, nous voyons cette *U. R. B.* élargissant encore et toujours son domaine par la fondation à Paris d'une maison d'Exposition et de vente d'objets bretons. (Industrie, Arts, Commerce.)

Peu de temps après, en 1900, grâce à l'initiative de quelques Bretons lettrés, fut créé le collège des Bardes de la Petite-Bretagne. Les membres de ce Collège sont tous des écrivains bretons de talent. Tous les ans, dans une ville ou une simple bourgade, aujourd'hui à Quimperlé, ils tiennent leurs assises sur un dolmen ou naturel ou improvisé, et jurent sur le glaive d'Arthur d'être fidèles à la Bretagne, à sa langue, à ses costumes et à ses traditions.

Quelques années après, en 1905, le Clergé breton se mit dans le Mouvement, *Feiz ha Breiz* se joignit au travail de l'*U. R. B.* avec un programme moral et patriotique : Dieu et le Pays. Il serait impossible de dire le bien que fait cette revue mensuelle, non seulement dans la Bretagne bretonnante, mais encore dans toutes les contrées où il se trouve un groupe de Bretons. Cette œuvre bretonne se fait seconder dans les ma-

nifestations par l'Atelier Breton d'Art Chrétien, qui produit des œuvres d'art originales pour nos églises bretonnes.

Dans le Trégor, le journal hebdomadaire *Breiz*, sème de son mieux l'amour pour la Bretagne, l'attachement à la Foi de nos Pères et aux traditions ancestrales.

Le pays Vannetais avec *Dihunamb*, depuis plus de vingt ans, n'a cessé de crier la nécessité d'aimer la langue des ancêtres, d'être fier de porter les magnifiques costumes des aïeux etc...

La revue *Gwalarn* a été créée pour les Bretons à venir. Elle s'occupe de la littérature bretonne, elle s'efforce d'élaguer de la langue tous les mots étrangers et de former des mots nouveaux, avec des racines celtiques, et adaptés aux besoins actuels dans tous les domaines du savoir humain. Il y a vingt ans, la langue bretonne suffisait aux besoins d'alors, mais avec les immenses et rapides progrès faits depuis, elle était devenue pauvre, et c'est cette lacune que *Gwalarn* a pris à tâche de combler. C'est une œuvre de grand mérite, et c'est grâce à elle et aux grammairiens émérites que notre chère langue, enrichie, peut paraître sans honte devant la langue française. Je dirai même que la langue celtique va devenir beaucoup plus pure que la langue française, car celle-ci semble prendre plaisir à se salir de plus en plus du Grec et de la langue de Shakespeare.

Breiz Atao, qui est l'organe du parti National breton défend avec acharnement les droits de la Bretagne à l'assiette au beurre. Mais hélas! le mot «autonomie» ne plaît guère à la Masse bretonne, et cela parce que ce mot sonne «révolution» contre la France, avant d'acquies-

rir l'autonomie et surtout après cette acquisition. On n'envie plus en Bretagne les ... Jacques d'antan, où les Jacques étaient toujours les dupes.

Et maintenant, de toute cette milice sans armes qui s'est levée pour défendre l'intérêt moral et matériel de la Bretagne, qu'advient-il? Quels sont les fruits obtenus après un labeur de trente ans de travaux et de luttes incessants? Lit-on davantage aujourd'hui le breton qu'en 1890? — Assurément, non —. Pourquoi? Parce que la langue française a pris le dessus. Les parents envoient leurs enfants à l'école, où il est interdit de parler breton. Sans entrer dans des détails sur cette question, il n'est pas prématuré de dire qu'aujourd'hui les enfants de douze ans ont honte de parler le breton, surtout en ville et dans les bourgs. En pleine campagne et loin des grandes villes le breton est parlé partout, mais c'est grâce à l'habitude journalière, et non parce qu'une revue incite à parler cette langue. Pour les Bretons d'aujourd'hui, la langue française est devenue une nécessité, et lorsque l'enfant va à l'école, il n'y va pas dans l'intention de passer son temps à apprendre la langue bretonne. Les parents eux-mêmes sont complètement opposés à cette idée et disent à qui veut l'entendre, que leurs enfants savent suffisamment cette langue et qu'ils n'ont pas de temps à perdre à l'école pour apprendre le français. On en est là.

Tout au français, rien au breton, voilà l'idée générale répandue dans toute la Bretagne.

A qui la faute? Evidemment aux parents et ensuite au clergé. Oui, parfaitement, au clergé,

et aux religieuses de tout acabi. C'est triste à dire, mais c'est ainsi !...

Quels beaux moyens pour apprendre à lire et à se perfectionner dans la langue bretonne, que de forcer les enfants à lire tous les soirs la Vie des Saints, ou l'Évangile, ou l'Ancien et le Nouveau Testaments, ou *Liziri Breuriez ar Feiz* etc... Hélas! aujourd'hui, dans les meilleures paroisses, y a-t-il dix familles sur sept ou huit cents feux, qui lisent ces livres, le soir à la veillée? J'en doute fort. Par contre, il se vend tous les samedis ou tous les dimanches, dans les moindres communes du Léon, des dizaines de *Pelersin*, des *Bernadette*, des *Echo du Noël* ou *Bayard*, *Cœurs Vaillants*, quand ce ne sont pas des *Pierrot* ou des *Lisette*. Pauvre Bretagne! où es-tu tombée! Ce ne sont certes pas des revues immorales, mais elles ne sont pas bretonnes par conséquent néfastes. Et le clergé prône toutes ces revues, propres à débrettoniser l'enfant. Quant aux costumes bretons, le clergé s'en désintéresse complètement, et les Sœurs, même sécularisées, n'aiment pas les jolies coiffes blanches à la bretonne, et préfèrent le chapeau à plumes à la parisienne histoire de donner à gagner à des ouvrières étrangères au pays breton! Et cependant je ne dis que la vérité. Je conviens que le clergé n'est pas le seul fautif de cet état de choses, mais sa responsabilité est bien lourde. Il eut été facile, il y a cinquante ans, d'opposer des digues à ces flots impétueux de débrettonisation, flots venus de Paris, pour franciser la Bretagne!

Voilà le fléau qui, en peu de temps a submergé notre pays, autrefois une région unique par sa langue, ses coutumes pittoresques, ses beaux sites et son esprit racique...

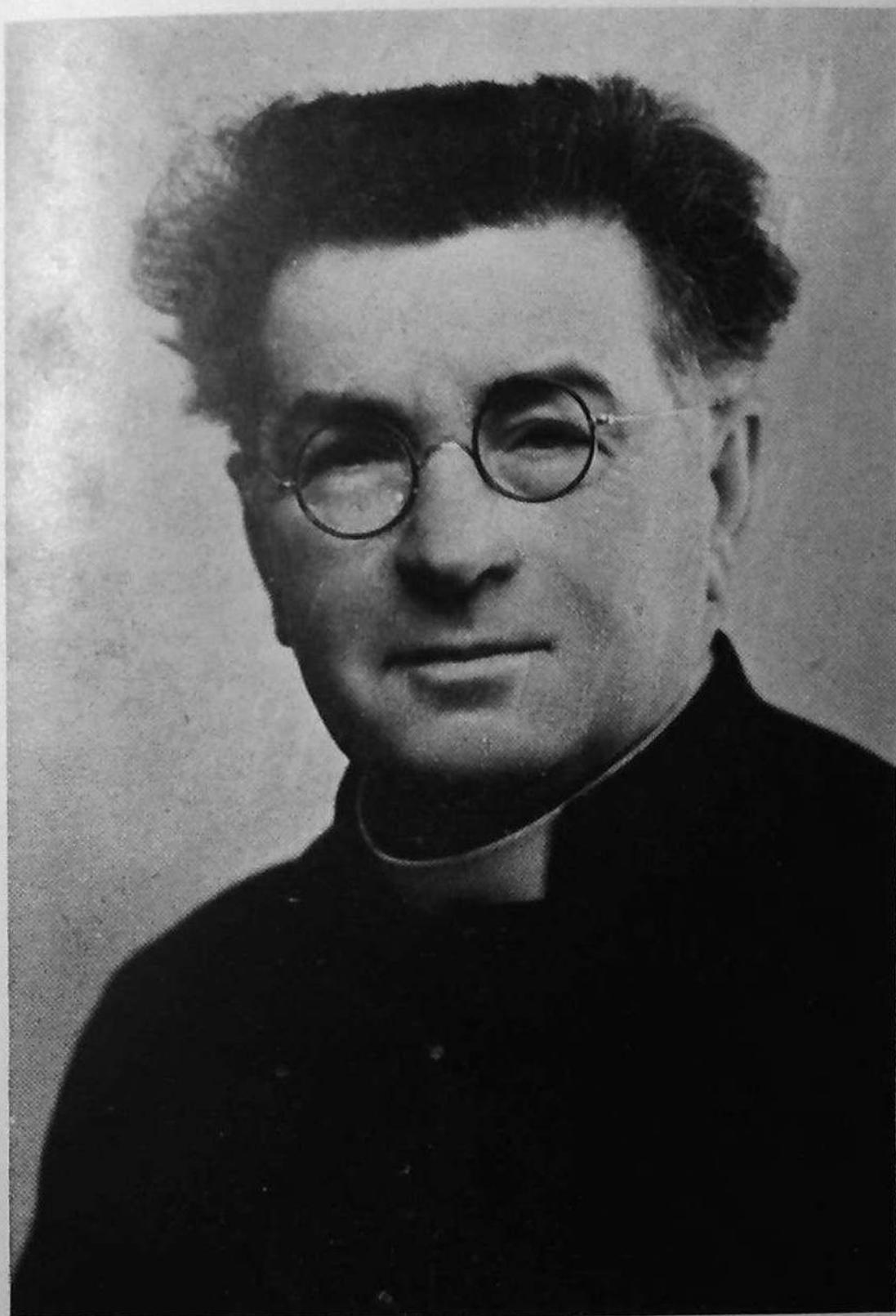
Aujourd'hui tout est ravagé, même la foi des anciens jours! Avec la langue, les costumes, la foi s'en va à tire-d'ailes; la Bretagne évolue, mais du mauvais côté et, j'ose dire que toute tentative de relèvement est vaine, absolument vaine! Le corps entier est gangréné, sinon encore sphacélé par la faute et l'incurie de ceux qui avaient charge d'âmes!

Je ne dirai pas grand' chose du point de vue économique, je dirai simplement que presque tous les vœux faits par les différentes associations bretonnes, sont restés sans suite, auprès des Pouvoirs publics. Eh! ne sait-on pas que la Bretagne a sans cesse été le souffre douleur de la France, et qu'elle a toujours été réduite à la portion congrue, sinon au pain sec? Les temps difficiles qu'elle traverse en ce moment, ne sont-ils pas une preuve suffisante que la Bretagne est le fleuron qu'on laisse volontiers se fâncer sur place défaut d'eau d'arrosage.

Et c'est le cœur plein d'amertume que ce Breton, dont les âges et la dureté des temps ont sillonné le front de plus d'une ride, termine son plaidoyer en faveur de la Patrie abandonnée..

Juillet 1935.

Julien Clisson



George F. Johnson
1922

Nous devons être fiers de notre Bretagne, de sa foi, de son passé, de sa langue qui est notre héritage national; ceux qui la méprisent sont indignes de leurs aïeux.

Menez Laouenan, 1 ar viz Gouere 1935

da Ronan Caouissin

*Disteroc'h 'get fubuenn
Ez eo Paotr Juluen,
E-kichen ar Vretoned taer
O ano keit 'zo brudet kaer,
Ma komzit outo en ho lizer
Ya bez ez oun gwall zister.*

Met karantez Breiz

Birvidik eo e-leiz

*Ha ma c'hall ma ano kreski dre-holl er Vro
Karantez Breiz-Izel grit 'ta gantan ho tro.
Gras breman d'eoc'h, mignon, da gas ho erv
da benn*

*Hag e rankfec'h warni poeza oustenn eun
denn. (1)*

Paotr Juluen

1- LETTRE A L'AUTEUR --- Guère plus important qu'une mouche - Est Paotr Juluen - Auprès des ardents Bretons - Leur nom depuis longtemps est célèbre - Que si vous parlez d'eux dans vos écrits - Oui, je me trouve bien peu de chose - Mais l'amour de la Bretagne en moi - Bouillonne ardemment - Et si mon nom peu faire grandir par tout le Pays - L'amour de la Bretagne, faites avec lui votre chemin - Grâce à vous maintenant, ami, pour mener à bien votre oeuvre - Et il vous faudra fournir plus d'un effort.

— Vous me demandez les faits ou plutôt les circonstances qui m'ont guidé vers le breton, me répond Paotr Juluen de sa voix tonnante à la question que je viens de lui poser.

Il y a à la source de ma carrière littéraire, deux faits caractéristiques: une petite histoire simple, naïve, et mon application ardente à l'étude du breton, un goût fervent pour la poésie bretonne qui déterminèrent ma « vocation » de poète breton.

Alors que j'étais tout gosse, une vieille revendeuse de « pacotille » venait nous rendre visite, (chez mes parents), plus souvent que nous le désirions. A force de venir et de revenir elle agaçait ma mère qui inoportunée par sa visite me dit :

— Ecris-donc une chanson sur cette bonne femme. Tu la chanteras quand elle viendra. Si elle se fâche elle s'en ira, et, ma foi tant mieux.

Ce qui fut dit fut fait... Mais au lieu de prendre mauvais parti de la chose, la vieille s'en amusa fort et je dirai même que ses visites devinrent plus fréquentes. Ce qui n'avait pas fait le bonheur de ma mère avait par contre fait naître en moi le goût de la poésie bretonne. Et d'une chanson, j'en fis plusieurs.

— Et de cette histoire pas méchante naquit un poète...

— Si l'on veut... Au Grand-Séminaire, à un cours de breton, notre professeur nous donna à retraduire en breton la version française d'une poésie bretonne. Le professeur trouva mon devoir tellement appliqué, tellement correct et si fidèle à l'original, qu'il m'accusa d'avoir copié la véritable version. Monsieur Calver — ainsi s'appelait mon professeur — vit en moi des dispositions pour la littérature bretonne et m'encouragea dans cette voie.

Je suis resté en dehors de tout mouvement politique; je me suis borné à la littérature.

— Parlez-moi de vos premières œuvres.

— J'écrivais dans *Croaz ar Vretoned* et dans *Arvorig*. Pendant la guerre, dans mes moments perdus, au front, je rédigeais des histoires amusantes: *Al laou* (Le poux); *Ar razed*, (Les rats) etc. Entre parenthèses, nous vivions beaucoup parmi ces habitants conclut Paotr Juluen avec humour.

— Ces contes et poésies que vous composèrent sur le front furent-ils publiés?

— Dans *Arvorig*, après la guerre. Ensuite je collaborais à la revue des Capucins, *Blcuniou Sant-Franzez*, en 1927.

En 1909, je faisais paraître *An Ankele'her*, et *Evel ma pardonomp*.

J'ai écrit tout dernièrement un chapitre liturgique sur l'installation d'un recteur du diocèse avec imprimatur de l'Évêché, mais non encore paru.

— Votre dernière œuvre, *An Tornaod* ?...

— J'ai commencé à écrire cette histoire en 1929. En voici brièvement l'origine: Il s'agissait de répondre à un collègue qui avait prétendu que Botrel avait faussé la vérité dans la chanson la *Paimpolaise* et qu'il n'y avait pas de falaise à Paimpol. J'ai été sollicité de répondre à cette critique dans un journal breton. Sur ces entretentes, je tombe malade. Encore alité, je reçois une lettre de Dirnadour me demandant de rédiger un roman pour son journal «*Breiz*». J'avais mon sujet; la fameuse falaise (*An Tornaod*). J'entrepris d'écrire son histoire, mais non plus en feuilletons, comme je le présumais; j'en fis un volume.

— Pouvez-vous me donner votre opinion sur la culture de la langue bretonne et sur le développement du mouvement breton actuel?

— La langue, c'est ce qui tient le plus à cœur aux Bretons. Nous devons la conserver, par conséquent, la parler, la lire, l'écrire et l'enseigner. Dans les écoles, je parle des écoles chrétiennes, j'entends que le breton entre par la porte et non par les fenêtres.

Il n'y a que la langue qui puisse faire vivre

la Bretagne. La langue est le paladium d'une race. Prenez comme exemple la Pologne, effacée de la carte de l'Europe pendant cent cinquante ans; les Polonais avaient tout perdu sauf leur idiome. Comme je l'ai écrit, si le drapeau est l'emblème de la Patrie, la langue est le signe le plus représentatif de la personnalité d'un peuple. Certains osent prétendre que nous n'avons pas d'académie officielle. Nous avons une académie reconnue par le Gouvernement comme Académie provinciale.

— A votre point de vue, le mouvement breton fait-il du progrès?

--- C'est incontestable. Aujourd'hui plus que jamais on s'occupe, depuis l'homme du peuple jusqu'à l'intellectuel, de la langue bretonne. La question bretonne est à l'ordre du jour. Nous ne devons pas faire du breton une question personnelle, mais y travailler avec désintéressement, et suivre ceux qui nous montrent le chemin, s'ils en sont, comme nous avons tout lieu de croire qualifiés. Il y a des Bretons d'adoption -- je pourrais citer des noms -- qui font plus de bien pour notre pays, que certains Bretons d'origine. A ceux-là, nous devons prodiguer une grande admiration. Je ne puis admettre que dans le mouvement breton, l'un passe son temps à critiquer l'œuvre de l'autre. Nous sommes tous Bretons et nous travaillons tous pour un but commun qui nous est cher.

Nous devons être fiers de notre Bretagne, de sa foi, de son passé, de sa langue qui est notre héritage national; ceux qui la méprisent sont indignes de leurs aïeux.

Et c'est sur un « *Breiz da virviken* » énergi-

que que je quitte l'abbé Clisson, dit Paotr Julu-
en, le grand poète du Trégor.

Plounérin, aout 1936.

Pierre Mocaër



J. J. Cair

J'estime qu'il est bon d'essayer d'obtenir du Gouvernement des satisfactions légitimes ; c'est à nous d'abord qu'il incombe de faire quelque chose...

Brest... Cité d'Antin... n^o 4...

Me voici au domicile particulier de Pierre Mocaër.

J'ai rendez-vous. Je suis aussitôt introduit dans son appartement. Les quelques minutes d'attente dans son bureau, me permettent de faire un rapide examen de ce qui m'entoure : un secrétaire disparaissant sous des liasses de papier et sur lesquelles posés sans symétrie quelques livres dont un ou deux ouverts... La bibliothèque, qui renferme surtout des livres bretons et gallois, quasi-pleine, ne semble pas disposée à recevoir un ouvrage de plus...

En entrant dans la pièce, on remarque, suspendu, un drapeau gallois — souvenir, me dira plus tard Pierre Mocaër, de la magnifique réception chez nous, des gallois en 1934.—

Je suis surpris dans mes réflexions par l'irruption dans le bureau, de Pierre Mocaër.

Lui ayant exposé les buts de ma visite qu'il acquiesce d'un sourire aimable et engageant, je le prie de bien vouloir me parler tout d'abord de son origine.

Pierre Mocaër est né à Paris en 1887. Descendant d'une famille très bretonne, originaire de Quimper où il a toujours consacré d'étroites relations, marié à une bretonne, il a un fils de treize ans, à qui il a appris le breton. Il le parle, le lit et l'écrit; ce qui ne l'empêche pas de connaître très bien le français. — « Ce que je prêche aux autres me dit-il, je le fais moi-même. J'estime qu'il faut avant tout être logique : mettre sa vie d'accord avec ses théories ».

— J'ai passé quatre ans en Bretagne, continue-t-il, étant plus jeune, dont deux ans au lycée de Quimper et ai fini mes études à l'École des Hautes Études Commerciales de Paris, d'où je suis sorti diplômé.

Puis, j'ai voyagé à l'étranger et en fin de compte, suis revenu définitivement en Bretagne à 24 ans, pour me fixer à Lorient où j'appris le breton du Morbihan. C'est à cette époque que je fis la connaissance de Calloc'h et je collaborais avec Loeiz Herrieu et Mellac.

Plus tard, à Lorient, je devais rencontrer d'autres personnalités du Mouvement breton de l'époque et faire partie de la *Fédération Régionaliste bretonne*. C'est avec passion que je me livrai à l'étude des langues celtiques : le Gallois, l'Irlandais et le Cornique ...

— Vous savez, reprend-il, que j'appartiens au Parti Démocrate Populaire et si le 11 août Auray, les fédérations départementales du Parti Démocrate de Bretagne ont formé un groupe breton, c'est un peu grâce à moi. Du reste, fermement décidé à sauvegarder les intérêts bretons, j'ai fait de mon mieux pour accentuer la mode bretonne du Parti dans le Finistère.

Personnellement, j'entretiens des relations très correctes avec les personnalités de tous autres partis. Mon grand souci est de rechercher ce qui unit et repousser ce qui divise.

Je déplore les dissidences qui se sont produites dans le mouvement breton. Les Bretons doivent prêcher entre eux la paix, l'oubli des rancunes.

J'estime qu'il est bon d'essayer d'obtenir du Gouvernement des satisfactions légitimes. C'est à nous d'abord qu'il incombe de faire quelque chose, ce quelque chose est la culture bretonne, la langue, l'art et le côté économique des revendications bretonnes.

— Devons-nous croire à un progrès constant du Mouvement breton ?

— On a piétiné pendant longtemps. Mais le Mouvement breton gagne du terrain dans les milieux qui lui étaient réfractaires. Je déplore les zizanies entre les anciens et les jeunes. Les uns et les autres ont fait ce qu'ils ont pu, chacun à son époque. Il convient, donc de les respecter et de leur rendre la considération et l'estime qui leur sont dues. Nous avons tout intérêt à suivre ce qui s'est passé et ce qui se passe dans tous les autres pays celtiques.

— Il fut un temps où vous dirigiez une revue d'action bretonne...

— *Buhez Breiz*, c'est la revue bilingue que je dirigeai pendant quatre ans, à Morlaix et à Landerneau. J'eus comme collaborateur un ami très dévoué, très érudit et très breton, Olivier. Par ailleurs j'ai publié un certain nombre d'articles en diverses langues celtiques ou autres, des brochures sur la question bretonne, l'enseignement bilingue au Pays de Galles, des brochures en gallois sur les tendances de la littérature bretonne, sur l'influence du Pays de Galles et de l'Irlande sur la Bretagne.

Après la mort de J. P. Calloc'h, j'ai publié son livre qu'il m'avait laissé en dépôt.

Contrairement à une erreur des éditeurs contre laquelle j'ai protesté, la traduction française est de J. P. Calloc'h lui-même et non de moi, à part quelques poésies et le Journal de Guerre. J'y ai ajouté une biographie en français.

Pierre Mocaër s'occupe également beaucoup de la question économique. A l'heure actuelle, il est Conseiller du Commerce Extérieur, Secrétaire de la Chambre de Commerce et Conseiller général du Finistère et du Canton de l'île d'Ouessant depuis 1919.

Il s'est occupé de la standardisation des produits agricoles. Il a l'honneur d'occuper le siège de Président du Comité de la marque « Bretagne ». Il est également vice-président du Comité régional de Rennes des Conseillers du Commerce Extérieur.

Pierre Mocaër, dans le Mouvement a toujours laissé de côté le point de vue politique de la question. Dans son activité, aussi bien au Conseil général qu'ailleurs, il a toujours défendu les droits de la Bretagne et de sa langue et a fait l'intervention très énergique au Conseil général contre la circulaire de de Monzie.

Avec la collaboration de M. de l'Estourbeillon et de M. Henriot, il a organisé il y a quelques années, à Quimper un Congrès Celtique qui grâce au dévouement de tous remporta le plus grand succès.

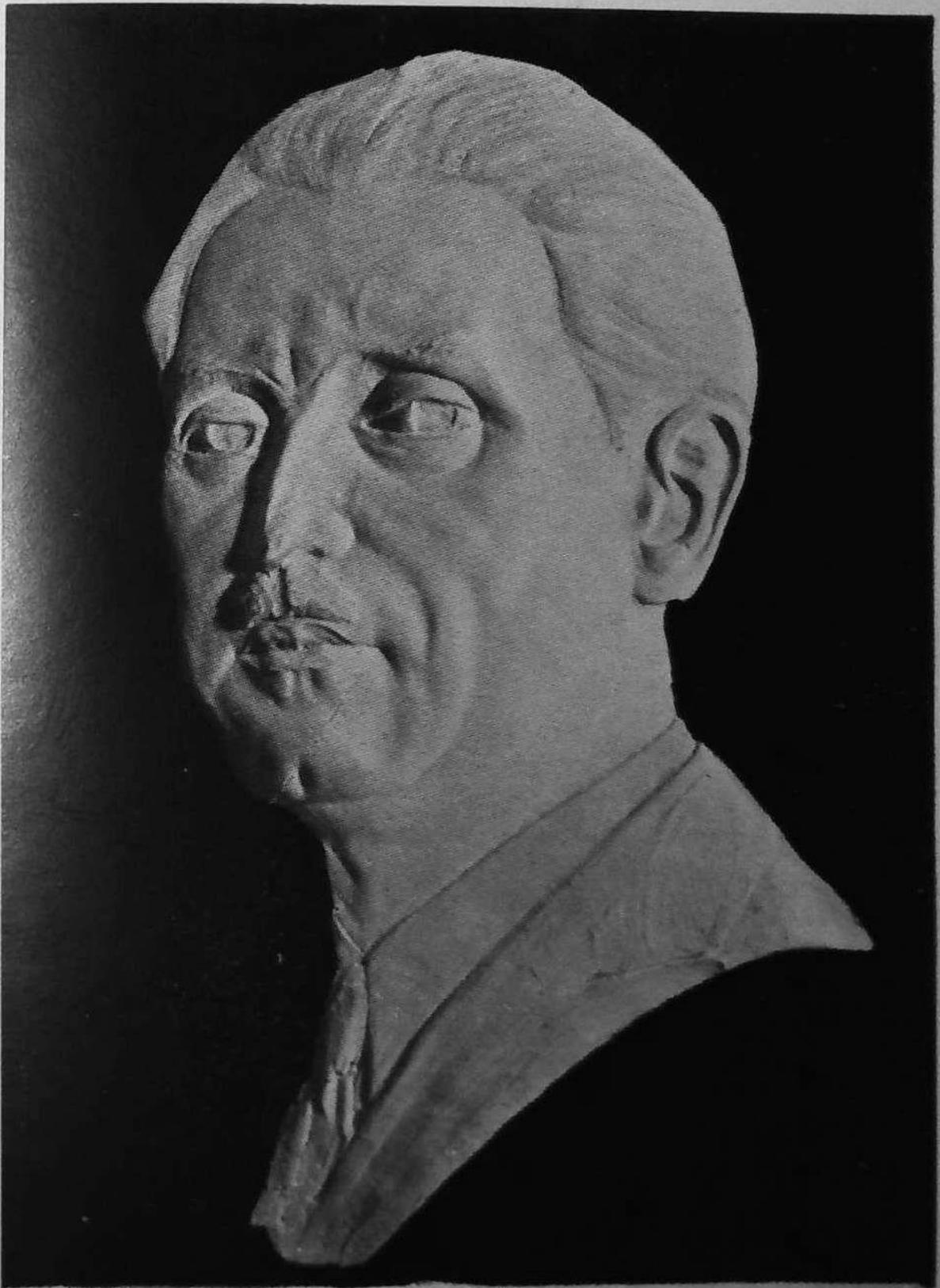
Pierre Mocaër fait partie du *Gorsedd*, de l'*Union Régionaliste*, de l'*Adsao* et du Comité d'*Ar Brezoneg er Skol*, de la *Fédération Régionaliste Bretonne* etc...

Ecrivain érudit, il a publié entre autres une brochure d'un vif intérêt sur la question bretonne: *Régionalisme et Nationalisme*, qu'il convient de signaler.

Notons que Mocaër a pris après guerre, la charge de Courtier maritime et d'interprète à Brest. Polyglotte, il parle l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, les langues scandinaves. Toujours très occupé et très absorbé par son travail, il ne mesure pas son activité au service de la cause bretonne.

Brest août 1935.

Camille
Le Mercier d'Erm



CAMILLE MERCIER DIERNI
POETE ECRIVAIN BRETON

Camille Mercier

... Les progrès constants, accomplis en moins de vingt ans, attestent assez — et aujourd'hui plus que jamais — la force spirituelle du Mouvement breton, son dynamisme atavique et profond, en même temps que ses facultés encore insoupçonnées d'extension et d'évolution.

Né à Rennes, à la fin de 1888, Camille Le Mercier d'Erm est encore un jeune parmi les « aînés ». Arrière-petit-fils d'un chef de Chouvans, Jean-François Le Mercier, qui prit part, en 1795, à l'expédition de « l'Armée Rouge », sous les ordres de Tinténiac et de Cadudal, il compte, d'autre part, parmi ses ascendants, deux écrivains de langue bretonne, le morlaisien Hyacinthe d'Erm, traducteur de *Télémaque*, et Jean-François d'Erm, barde et pamphlétaire de l'époque révolutionnaire, Commissaire du Directoire à Landivisiau, auteur de curieuses gwerziou inspirées par les événements du temps et qui traduisit en breton l'Acte Constitutionnel de l'An III et divers décrets et lois de la Convention.

Accédant à ma demande, M. Le Mercier d'Erm — que je suis allé surprendre en ses bu-

reaux de Dinard, où il dirige depuis douze ans un hebdomadaire régional fort apprécié, *La Côte d'Emeraude*, — veut bien, jetant un regard en arrière, me relater au pied levé les principales phases de son activité littéraire et bretonne.

— Le breton fut-il votre langue maternelle ? lui demandé-je tout d'abord pour amorcer l'entretien.

Mon interlocuteur esquisse un geste de regret :

— Plusieurs des générations qui m'ont précédé ont parlé breton. Mes parents ne l'ont jamais su et n'ont pu me l'apprendre. Déraciné par surcroît, de bonne heure, par les hasards de la carrière paternelle, je n'eus pas le privilège de pratiquer dans mon enfance la vieille langue ancestrale. Mais j'en avais la nostalgie dès le collège, au point de noter sur un carnet, pour en composer une sorte de lexique élémentaire à mon usage, tous les termes bretons qu'il m'arrivait de découvrir chez mes auteurs favoris : les Souvestre, les Paul Féval, les Raoul de Navery et autres romanciers de chez nous.

Après mes études classiques, je vins, en 1907, me fixer pour un temps à Paris, avec l'intention de me lancer dans l'âpre mêlée littéraire. C'est là que j'entrai d'abord en contact avec les milieux bretons et que je me rencontrai et me liai d'amitié avec nombre d'éminents compatriotes : tel, Charles Le Goffic, qui, en 1909, présentait au public, dans une généreuse préface, mon premier recueil de poèmes, *Les Exils*; tels encore, le Mar-

quis de l'Estourbeillon, qui m'accueillait à l'*Union Régionaliste Bretonne*; le Dr. Le Fur et le Baron Joseph Surcouf, les dévoués animateurs du *Breton de Paris*; Charles Géniaux, le fécond romancier, et Botrel, le barde au grand cœur que certains ont trop méconnu.

Vers la même époque, encore tout féru de préjugés intellectuels, je fréquentais assez assidûment les cénacles littéraires « d'avant-garde », dispersant mon activité, publiant, un peu au hasard, dans les revues ou en librairie, des poèmes (dont : *La Muse-aux-Violettes*), des essais, des études critiques, fondant moi-même une jeune revue *Les Argonautes*, qui parut pendant deux ans et fut l'organe d'un groupe du même nom. Mais ces vaines agitations ne me satisfaisaient guère. Je cherchais ma voie, mon « chemin de Damas ». L'appel du pays devait m'y conduire.

— Reveniez-vous quelquefois en Bretagne ?...

— J'y revenais fidèlement, chaque été, et toujours avec la même ferveur. Je retrouvais Le Goffic à « Run-Rouz », Botrel à Pont-Aven, Le Braz au Port-Blanc. Souvent encore, j'allais visiter Tiercelin à Paramé, Le Guyader à Quimper, Jos Parker à Fouesnant et Taldir à Carhaix.

Entre temps, j'avais un peu voyagé : en Belgique, en Italie, en Espagne, au Maroc... Mais, bien loin que de me faire oublier notre Bretagne — cette chère et émouvante Bretagne dont j'avais été sevré presque en naissant, — ces divers « exils », et plus encore sans doute l'exil parisien, avaient eu pour effet d'exalter en moi l'esprit de la race et de m'amener insensiblement à dévouer à l'idée bretonne une part toujours plus grande

de mon activité. C'est ainsi que j'en arrivai à consacrer la majeure partie de mon temps à l'étude de l'histoire, de la littérature et de la langue de mon pays.

En 1910, je collaborais, de Paris, à l'hebdomadaire de Taldir-Jaffrennou, *Ar Bobl*. J'y rédigeais une petite chronique régulière, « Carnet d'un Exilé », m'appliquant dès lors à propager les idées qui m'étaient chères et préconisant, pour la première fois, le groupement sur le plan national des éléments bretons les plus avancés.

L'année suivante, j'avais mis sur pied le Comité d'action du « Parti Nationaliste Breton » et je lançais, au nom de ce groupe, un manifeste bilingue qui posait le principe de nos revendications et qui eut un large retentissement dans la presse européenne. Je commençais également vers la même époque, avec le concours de mon ami Ronan de Kerméné (alias Joseph Du Chau-chix, alors Maire-Adjoint de Laurenan, aujourd'hui Bénédictin), la publication du premier organe d'action nationale, *Breiz Dishual*, qui parut mensuellement jusqu'à la guerre. Dans le même ordre d'idées, je publiais, en brochures de propagande, quelques études doctrinales, et notamment : *Les Origines du Nationalisme Breton*, *Le Nationalisme Breton et l'Action Française*, *le Barde Mathaliz*, etc. Enfin, le 29 Octobre 1911, lors de l'inauguration, à Rennes, du trop fameux bronze de M. Jean Boucher, — qu'on a pu qualifier de « monument de la honte nationale » et au sujet duquel tous les groupes bretons avaient d'ailleurs formulé des protestations ou des réserves, — j'avais l'honneur d'être arrêté pour avoir, avec mes amis, sifflé l'allégorie outrageante, qui depuis... Cette affaire

eut son dénouement devant le Tribunal de simple Police de Rennes, où M^c. Joseph Surcouf tint à présenter ma défense ou, plus exactement, à faire l'apologie de mon geste...

— Et qu'êtes-vous devenu pendant et depuis la guerre?...

— Le tocsin de 1914 avait marqué, pour un temps, l'arrêt brutal de toute activité bretonne. Mobilisé — comme tant d'autres — puis rejeté dans la vie civile après une grave maladie, désarmé dans la tourmente avec une santé compromise et une situation ruinée, j'arrivai péniblement, à force de courage et après plusieurs années de lutte opiniâtre, à rétablir tant bien que mal l'une et l'autre.

Vers la fin de la guerre, sur l'intervention de mon éminent ami M. Georges Dottin, Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes et celtologue de haute valeur, et d'Emile Masson, professeur au Lycée de Pontivy, ancien collaborateur de *Breiz Dishual* et fondateur lui-même d'une revue d'action sociale et bretonne, *Brug*, j'étais délégué, pour l'enseignement de la Philosophie et des Lettres, au Collège Universitaire de Lannion. Mais cette délégation n'avait pour moi qu'un caractère provisoire et sans garantie d'avenir. Ce qui me décida à renoncer bientôt à l'enseignement et à quitter encore une fois la Bretagne, non sans espoir de retour, pour réorganiser une importante imprimerie, autrefois dirigée par mon père et où j'avais conservé des intérêts.

— Aviez-vous alors renoncé à poursuivre votre carrière d'écrivain et de militant breton?..

— Non certes, bien que les nécessités ma-

térielles de la lutte pour la vie m'eussent contraint de mettre en veilleuse mes projets et mes aspirations. Poète impénitent, je n'en publiais pas moins, dès 1917, une ode vengeresse — *Irlande à Jamais!* — à la mémoire des héros de l'indépendance irlandaise, tombés, l'année précédente, sur les barricades de Dublin... Puis, un âpre poème, --- la « guerre »?... — où je clamaï toute mon horreur des aveugles tueries qui venaient d'ensanglanter la vieille Europe barbare. Entre temps, d'autres œuvres, --- celles-là purement lyriques et d'ailleurs écrites bien avant la guerre. — voyaient successivement le jour : *Léda*, *Le Poète et la Femme*, *Le Poème de Paris Nocturne*... Je donnais aussi, vers le même temps, une véhémence préface à *La Voix des Landiers*, de Ronan de Kerméné, et une autre à mon florilège de *La Bretagne Libertaire*...

— N'est-ce pas aussi à ce moment que parut la célèbre anthologie des *Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne*?

— En effet!... Presque entièrement imprimée à la veille de la guerre inexpiable, elle ne devait voir le jour qu'au lendemain de l'Armistice de 1918, avec une splendide préface d'Anatole Le Braz, inspirée par la leçon des événements. Cette œuvre refentissante, qui m'a valu, vous le savez, d'étonnants témoignages d'hommes d'Etat et d'intellectuels de tous ordres et de tous pays, et d'abord des élites bretonne et celto-britannique, eut aussi de nombreux et profonds échos dans la presse mondiale. Le premier exemplaire de ce recueil fut solennement remis, à Paris, par une délégation des Cercles Celtiques, au Président Woodrow Wilson, « grand Celte de sang irlandais et écossais », en témoignage

d'admiration et de gratitude pour l'homme, qui, le premier, au lendemain de l'immense hétécombe, avait posé le principe du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes...

— Depuis quand êtes-vous revenu en Bretagne?...

— Depuis la fin de 1919. J'en cherchais l'occasion depuis longtemps, mais il fallait vivre et faire vivre les miens. Après un nouveau séjour à Paris et un stage de quelques mois dans les services administratifs d'un grand trust de Librairie et de Messageries, j'ai pu enfin m'installer à Dinard et m'y créer une nouvelle vie. Réenraciné désormais au pays de mes ancêtres, j'achevai de rétablir ma santé et ma situation, tout en donnant de nouveau libre carrière à mon activité littéraire et bretonne, dans la mesure où me le permettait l'absorbant souci de mes occupations professionnelles.

Je repris dès lors une collaboration assez suivie aux journaux et revues d'action bretonne : *L'Hermine de Bretagne*, *La Revue de l'Ouest*, *La Bretagne Touristique*, *Bretagne*, *Le Consortium Breton*, *An Oaled*, *Les Annales de Bretagne*, *Le Breton de Paris*, *La Bretagne à Paris*, *Stur*, *La Nation de Bretagne*, *La Vie Rennaise*, etc. J'écrivais également de temps à autre dans les principaux quotidiens régionaux : *L'Ouest-Eclair*, *L'Ouest-Journal*, *La Dépêche de Brest*...

J'ai moi-même fondé à Dinard, en 1924, un organe d'intérêt régional, à double édition hebdomadaire, *La Côte d'Emeraude* et *Dinard-Côte d'Emeraude*, que je dirige depuis cette époque et auquel j'ai pu assurer un assez large développement et une place enviable dans la presse touris-

ique et parmi les périodiques bretons ...

— Cette activité débordante vous a-t-elle permis de suivre les manifestations de la vie bretonne?...

— Je l'ai toujours fait autant que je l'ai pu. J'ai participé à l'imposant Congrès de l'Herminette, organisé à Rennes, en 1921, et où fut proclamé, dans la grande salle de notre ancien Parlement, le principe de la « Bretagne Intégrale ». J'ai pris, l'année suivante, avec Edouard Beauvilliers, l'initiative d'une pétition pour faire attribuer le nom de Louis Tiercelin, l'animateur de la « Renaissance Bretonne » de 1890, à une rue de Rennes, où il est né, et à une rue de Paramé, où il est mort. J'ai suivi assez régulièrement les Congrès annuels de l'*Union Régionaliste Bretonne*, dont je fais partie depuis 1908, et du *Gorsedd des Druides et Bardes Armoricains*, dont j'ai été nommé membre d'honneur, ces années dernières.

— Existe-t-il une vie bretonne à Dinard?...

— Je me suis efforcé, du moins, d'en créer une. J'ai été le promoteur, en 1932, du *Pardon de la Mer*, célébré sous la haute présidence de l'Archevêque de Rennes, Primat de Bretagne, et avec le concours des groupements bas-bretons, qui nous envoient, chaque année, d'importantes délégations. Cette manifestation attire dans notre ville des foules considérables. J'ai été aussi l'artisan, en 1933, avec le concours de mes amis Yann Fouéré et Christian Riou, du *Congrès Inter-Celtique de Dinard*, au cours duquel d'éminents représentants de l'Irlande, de l'Ecosse, de Galles et de Cornwall ont eu l'occasion de fraterniser avec ceux de la vieille Armorique. Je songe enfin

à commémorer, par un monument dont le sculpteur Armel Beauvilliers vient d'ébaucher la maquette, le souvenir du débarquement triomphal du Duc Jean IV à Dinard, le 3 Août 1379.

— Toutes ces heureuses initiatives ne vous ont point empêché de publier, au cours de ces dernières années, plusieurs ouvrages connus et aimés de notre public.

— Voyez-vous ! je n'ai jamais su chômer. J'ai fait paraître successivement, depuis que je suis à Dinard : *Les Hymnes Nationaux des Peuples Celtiques*, un petit recueil où s'affirme l'esprit de la race ; *La Chanson des Siècles Bretons*, où j'ai réuni des poèmes et des chansons populaires inspirées par la tradition historique du peuple breton ; puis, sous le patronage de notre bonne fée de Koat-an-Noz, Lady Mond, née Le Manac'h, une édition critique de *Buhezar Pevar Mab Emon*, la « tragédie » bretonne des Quatre Fils Aymon ; puis encore une édition « touristique », si j'ose dire, de la vie historique et légendaire de nos vieux thaumaturges locaux, *Les Saints Bretons de la Côte d'Emeraude*, qui vient de connaître un nouveau tirage... Egalement, dans les collections Vald Rasmussen, à Paris, un important recueil anthologique : *La Bretagne vue par les Ecrivains et les Artistes...* On m'a aussi demandé des préfaces pour divers ouvrages, notamment pour *Le Rire de Bouddha*, d'Erwan Marec et Maurice Lélou, et pour un album d'eaux-fortes, *Paysages Bretons*, publié à Anvers par un artiste flamand, Juliaan Severin...

— Pouvez-vous me donner quelques détails sur l'important travail historique que vous préparez depuis longtemps déjà et qui est si impatientement

attendu, *L'Étrange Aventure de l'Armée de Bretagne* (1) ?

— Eh bien ! je puis vous dire que je serai aussi satisfait que mes souscripteurs de le voir paraître, ce qui ne tardera guère désormais. Vous n'imaginez pas ce que cet ouvrage m'a pris de temps et m'a imposé de recherches. Aussi je ne vous étonnerai pas en vous avouant qu'il me tient fort à cœur. Je suis d'ailleurs très heureux de constater qu'il suscite chez nous — et même hors de chez nous — un très vif et très sympathique intérêt. C'est qu'il intéresse effectivement, *toute la Bretagne*. Car toute la Bretagne a été engagée, en 1870, dans cette tragique aventure de Conlie, si oubliée aujourd'hui et qui même, je puis l'affirmer, n'a jamais été bien connue. Toute la Bretagne, comme je l'ai écrit dans mon avant-propos, a participé à la création de cette armée bretonne de l'Année Terrible et a souffert, dans sa chair et dans son âme, de l'immolation de ses fils. Toute la Bretagne, enfin, a vibré de la même indignation devant le « sacrifice inutile et criminel » et s'est dressée, avec le Maire de Rennes, pour flétrir véhémentement « l'incurie » et la « trahison ». J'ai voulu faire la lumière sur cette triste histoire. Je crois y avoir réussi.

— La Bretagne vous en saura gré.

Avant que prenne fin notre entrevue, je tiens à demander à Camille Le Mercier d'ERM son opinion sur le mouvement breton actuel.

— Laissez-moi, — me répondit-il après un temps d'arrêt, — me borner à quelques constata-

(1) Actuellement en souscription aux EDITIONS DE L'HERMINE, 36, rue du Casino, Dinard. Un fort volume illustré à 20 Frs.

tions d'ordre général.

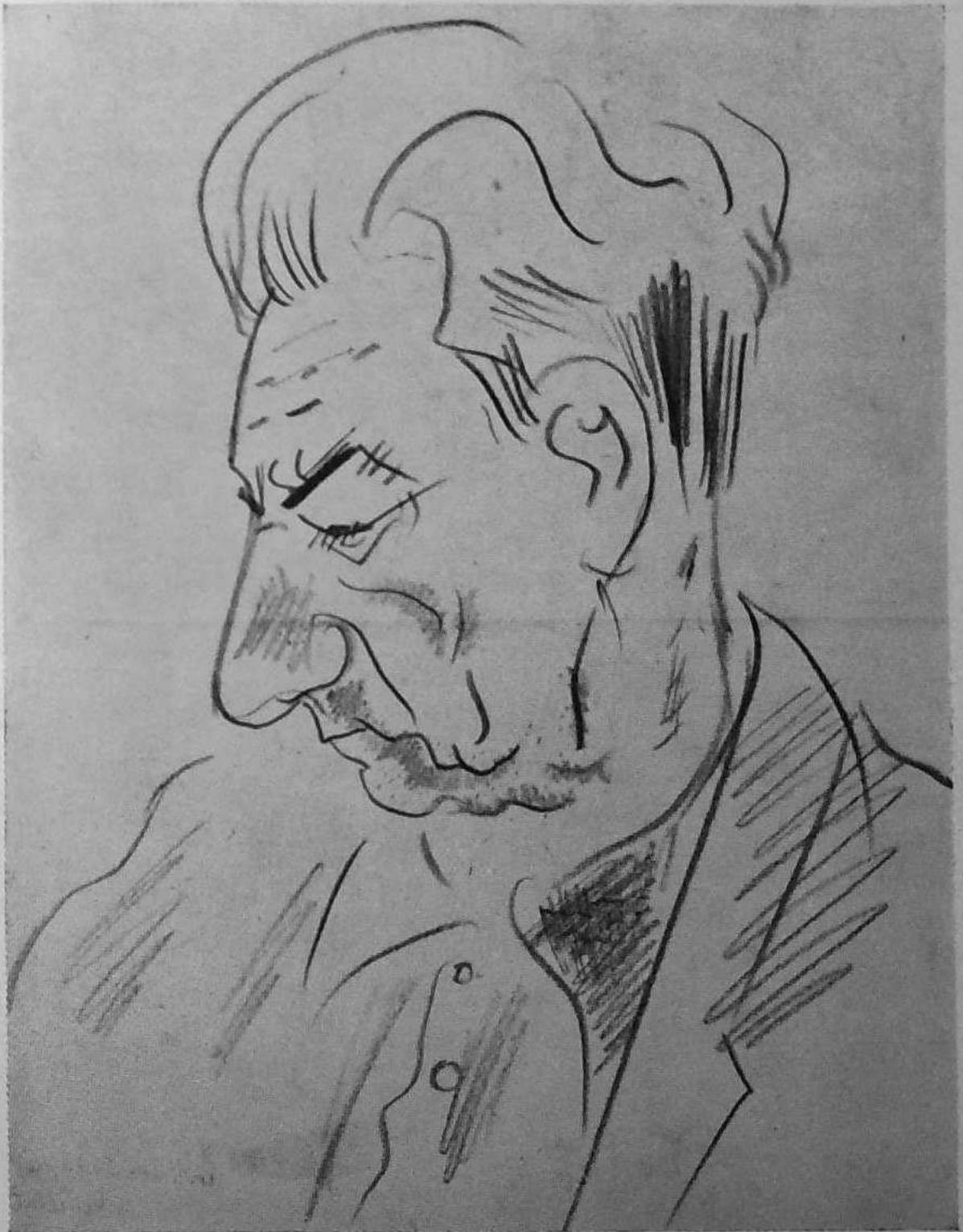
Surtout littéraire et sentimental avant la guerre, cet état d'âme, qu'on a appelé le « mouvement breton », s'est, pendant tout un siècle, — de 1815 à 1914, des guerres de l'Empire à celles de la République, — appliqué à prendre conscience et confiance. Le conflit mondial, qui, dans l'esprit de certains, devait sonner le glas du particularisme breton, semble, au contraire, avoir été le point de départ de réalisations inespérées. Aux derniers jours de l'horrible hétécombe, un livre qu'on avait longtemps attendu en Bretagne — et que, sans doute, on n'attendait plus — voyait enfin le jour. Grâce à ce livre, où se résumaient les aspirations de l'élite bretonne, lentement mûries pendant tout un siècle, le flambeau allait passer victorieusement des mains des survivants décimés et meurtris en celles des générations nouvelles, avides de vivre et d'agir à leur tour, et qui n'espéraient qu'un signal pour reprendre à pied d'œuvre et pousser plus avant le sillon ouvert par les aînés.

Vous connaissez l'œuvre à laquelle je fais allusion ; vous l'avez nommée tout à l'heure ; c'est le recueil des *Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne*, malheureusement épuisé depuis longtemps et pratiquement introuvable à l'heure actuelle. Bible bretonne de l'après-guerre, comme le *Barzaz-Breiz* avait été celle de nos devanciers, l'influence de ce livre devait être immense sur l'esprit des jeunes. Le Mouvement breton allait, du coup, renaître de ses cendres sous une forme nouvelle. Après s'être cherché pendant un siècle, il allait enfin se manifester hardiment sur le plan concret de l'action politique.

Vous savez la suite. Les progrès constants accomplis en moins de vingt ans, dans l'esprit public, par cette « psychose » contagieuse, qu'on prétendait pourtant ne pas devoir survivre à la grande épreuve, les étapes de son développement, jalonné par les démonstrations retentissantes de ces dernières années, attestent assez nettement — et aujourd'hui plus que jamais — la force spirituelle de ce mouvement, son dynamisme atavique et profond, en même temps que ses facultés encore insoupçonnées d'extension et d'évolution.

(Dinard, Septembre 1935)

Fanch Gourvil



Frank Gourvil.

... Il n'existe pas en Europe de nationalité moins instruite de son histoire, moins attachée à sa langue, moins consciente de sa personnalité, plus disposée à admettre la supèriorité en tout de la nation qui la domine que la Bretagne actuelle.

On sait que Fanch Gourvil, après avoir tenu à Morlaix, sa ville natale, commerce de librairie, pendant une douzaine d'années après la guerre, est devenu, ou plutôt redevenu journaliste. Je dis «redevenu», car, il ne faut pas oublier que Gourvil fonda et dirigea pendant la durée de la publication, l'hebdomadaire bilingue *Mouez ar Vro*, qui fut, en 1919-1920 un lien entre les Bretons militants échappés à la grande tourmente, et la génération de la guerre — celle qui montait en un temps où toute action bretonne était en quelque sorte suspendue...

Il assure présentement la rédaction locale d'un grand quotidien régional, et en profite pour introduire dans la rubrique, dont il a la charge, des notes d'histoire morlaisienne, de suggestives études sur les noms de famille et de lieu de Breta-

gne.

L'auteur des *Pevar Mab Emon* nous fait entrer dans le mi-studio dont il vient de terminer l'aménagement et la décoration avec la précieuse collaboration de son ami l'artiste-peintre Kerga.

Nulle « bretonnerie » dans cette salle claire où tout concourt cependant à vous mettre dans un atmosphère bretonne et celtique : *Bezit deut mad ouz taol ar Barz!* lit-on au dessus de la cheminée. Et si nos regards quittent la Rose des Vents traitée à la manière des anciens portulans et qui, avec ses inscriptions bretonnes et ses lignes rouges, noires, occupe le panneau principal de la salle, ils sont sollicités par le plafond où s'épanouit un zodiaque composé par Gourvil lui-même, et dont chaque signe, correspondant à un mois de l'année, est accompagné de sa légende : *An Trifenn, ar Skoued, ar Vorc'hast, an Honc'h-gouez, ar Vran, etc...*

Tout autour de la pièce, sont accrochées, des cartes anciennes des pays celtiques : Bretagne Galles, Irlande, Ecosse, Cornwall, au dessus desquelles se voient les écus chargés respectivement des hermines, du dragon rouge, de la harpe d'or, du lion de gueules et des besans d'or sur fond de sable, le tout traité avec un souci de « modernisme » voulu, qui indique suffisamment l'horreur professée par notre interviewé à l'égard de toute binouiserie conventionnelle, dans les domaines de la décoration, de l'ameublement et de la bibeloterie.

— Comment et en quelle circonstance se révèle en vous la passion pour les études bretonnes ?

— Sorti de l'école à 14 ans, j'exerçais le métier de tailleur, lorsque, jeune ouvrier, mon pays d'origine que je n'avais jamais quitté et que, cependant j'ignorais complètement, me fut révélé par la lecture d'un ouvrage d'Anatole Le Braz.

Resté depuis fidèle à ce pays, je garde une reconnaissance émue envers la mémoire de celui qui, le premier me le fit connaître.

J'entends bien que la Bretagne où m'introduisit Le Braz était avant tout une « Bretagne de Lettres », mais il n'y avait nulle incompatibilité entre elle et celle que je devais découvrir quelques mois plus tard, au sein des sociétés régionalistes et dans les colonnes d'*Ar Bobl* et du *Pays Breton*.

— Je vous suis...

— Je fus passionnément régionaliste par la suite, et, m'étant adonné sans difficultés au breton, ne tardai pas à éprouver le désir de pousser plus avant son étude. Celle-ci, que j'entrepris d'abord par mes propres moyens, et que j'eus plus tard la bonne fortune de pouvoir pousser selon des méthodes scientifiques, à la Faculté des Lettres de Rennes, constitue encore à vrai dire le but de mon existence. Les circonstances ont pu me déterminer à écrire sur quantité de sujets n'ayant avec elle rien de commun; mais c'est vers elle que ramènent inmanquablement mes loisirs.

Son caractère spécial ne m'a d'ailleurs pas fait perdre de vue les autres aspects du problème breton. J'ai peut-être dépouillé quelques illusions entre 1908 et 1936, et la Bretagne dont je rêve aujourd'hui n'est pas tout-à-fait celle pour la-

quelle j'entraï dans le lice, dans le bel enthousiasme de mes 19 ans. Elle n'est pas non plus tout-à-fait son opposée.

— Doit-on considérer la disparition de certaines coutumes traditionnelles, — par exemple le costume, — comme une perte conséquente pour la Bretagne ?

— Je ne crois plus à la pérennité des costumes; et tout en regrettant l'élément de beauté dont la disparition de certains de ceux-ci privera quelque jour la Bretagne, je ne crois pas qu'il soit logique de lier, comme l'ont fait longtemps les mieux intentionnés de la vieille école, l'avenir notre pays au maintien d'une tradition vestimentaire hélas ! de plus en plus menacée...

— La Bretagne actuelle, qui a tendance à reprendre conscience de son esprit de nationalité est-elle apte, aujourd'hui, à occuper une place prépondérante dans le monde ?

— Je ne crois plus que le peuple breton soit le plus parfait de tous les peuples qui grouillent « *a zindiz an nen* », ni même, qu'il soit supérieur en fait de qualités ou d'absence de défauts, au peuple français pris dans son ensemble.

Pour avoir pas mal voyagé, beaucoup étudié, et observé, je dois convenir que, c'est sur un plan d'infériorité que j'ai dû malgré moi situer mon pays, chaque fois, ou presque, qu'au retour d'un voyage, qu'au bout d'une étude, il m'était donné de comparer ses réalisations passées et présentes dans les domaines de la littérature, des arts, de l'industrie, de la politique, depuis des siècles, et son dynamisme — je ne

dis pas son « potentiel » —, avec les réalisations et le dynamisme que j'ai admirés ou constatés ailleurs.

Que de cette infériorité, le peuple breton ne soit pas entièrement responsable, je le sais parfaitement. C'est là la conséquence d'une « trahison » de son aristocratie, qui remonte à près de mille ans... d'une trahison qui a privé au XII^e siècle la Bretagne encore en adolescence, des guides spirituels qui eussent été indispensables pour lui permettre d'atteindre sa pleine maturité politique, sociale, artistique et littéraire. Si l'on se place à un certain point de vue, il eut peut-être été préférable que les pays de Rennes et de Nantes n'aient jamais été conquis par les Ducs. Ceux-ci n'ont pu bretonniser ces pays, mais en revanche, ils se sont laissés franciser par eux après y avoir installé leur capitale... En conséquence, la Bretagne intellectuelle, privée de foyers d'étude nationaux, fut tributaire, pendant tout le Moyen Age, des Universités de Tours et de Paris... Et le latin, puis le français, furent, à l'exclusion complète du breton, les seules langues diplomatiques de toute la Bretagne, la bretonnante aussi bien que la galloise...

C'est pourquoi je considère le peuple dont je suis issu, auquel je suis lié par une hérédité aussi pure qu'il se peut de tout apport « étranger », comme un déraciné sur son propre sol — déraciné intellectuel et politique s'entend —. Je ne crois d'ailleurs pas que ce soit plus vrai aujourd'hui qu'il y a cinq ou six siècles; mais ce que je sais, c'est qu'il n'existe pas en Europe de nationalité moins instruite de son histoire, moins attachée à sa langue, moins consciente de sa personnalité, moins portée à l'antarchisme, plus disposée à ad-

mettre la supériorité en tout de la nation qui la domine, que la Bretagne actuelle.

L'indice de tout cela, vous le trouverez dans l'importance ridicule, par rapport à l'ensemble de la population bretonne, des effectifs des différentes sociétés d'action nationale (qu'on y fasse du régionalisme à la mode d'avant-guerre, ou de l'autonomisme plus ou moins avoué); vous le trouverez également dans la chétivité des ressources de toutes les publications vouées à cette action; dans le fait que les trois-cinquièmes de la grosse industrie et du gros commerce de la Bretagne se trouvent entre les mains d'étrangers, alors que tant de Bretons sont contraints de s'expatrier, ou se ruent avec frénésie vers les fonctions d'État; dans l'enthousiasme avec lequel nos compatriotes adhèrent à des mouvements ayant pour principal objet la sauvegarde et le renforcement de l'unité française: *Croix de Feu*, *Front Paysan*, etc ... et dans la prodigieuse incapacité dont ils témoignent par contre à s'intéresser aux problèmes vitaux d'ordre linguistique, économique, politique, dès qu'ils touchent à leur propre pays: à la Bretagne...

Il y aurait long à en dire, là-dessus; et si j'y insistais davantage, vous pourriez me demander pourquoi je reste si passionnément attaché, malgré tout à un pays dont le « complexe » est si défavorable à toute action de masse.

Je pourrais, dans ce cas, vous répondre que c'est peut-être parce que, si j'admire l'action, je ne me sens guère taillé pour elle, et, en conséquence, je suis plus difficile à désabuser qu'un « Va de l'avant » par nature. Mais, c'est surtout que je me refuse à accepter cet état de choses comme

définitif, à déclarer forfait dans une partie qui n'est pas définitivement perdue.

Le peuple breton est actuellement déraciné depuis des siècles, ai-je dit. C'est miracle que sa langue ait pu survivre à la starvation qui s'en est suivie pour lui dans le domaine de l'esprit. Ce miracle, c'est à nous de savoir en prolonger les effets jusqu'à ce que les circonstances prévisibles ou imprévisibles, fortuites ou patiemment préparées, nous permettent de donner enfin au peuple dont nous sommes issus, l'éducation bretonne, laquelle à mes yeux, est parfaitement compatible avec le besoin d'universalité que doit aujourd'hui nourrir tout « homme » digne de ce nom... l'éducation bretonne, faute de laquelle les Bretons ne se réaliseront jamais pleinement et ne seront, jusqu'à la consommation des siècles français, qu'une fraction bâtarde de la collectivité dans laquelle ils sont politiquement, économiquement, et hélas !... militairement intégrés depuis quatre siècles.

Morlaix, mars 1936.

Yves Le Diberder



H. Diberda

Il faudrait que le Mouvement breton se détourne de ce qui l'a discrédité jusqu'à présent, qu'il constitue une atmosphère respirable, qu'il provoque ou prépare l'apparition d'œuvres qui représentent vraiment la Bretagne, qu'il acquière des idées qui tiennent et suscite des hommes qui travaillent.

Yves Le Diberder, que j'ai consulté à son tour, m'exprime son opinion personnelle sur le Mouvement breton.

Cette opinion, si sévère soit-elle, mérite une certaine attention.

Laissons la parole à notre interviewé.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour votre enquête sur le Mouvement breton, et surtout de m'avoir demandé mon avis sincère quel qu'il soit. Comptant bien que vous n'allez pas avoir peur de la vérité, je vous donne cependant auparavant les quelques renseignements que vous désirez sur moi-même.

D'abord vous voulez ma photo. Mais je ne collectionne que les effigies des autres ! C'est

donc tout juste si je trouve le document que voici. Je présume qu'il est ressemblant...

S'il vous intéresse de connaître mes origines je vous dirai que je suis né à Lorient, en 1887, mais que je remonte par mon père au pays du Scorff, et par ma mère au Golfe du Morbihan, où je me sens particulièrement chez moi.

Comme bretonnant, le breton a bien été ma première langue, en nourrice, au pays d'Arzanno où j'ai passé mes premiers ans pour des raisons de santé; mais revenu à Lorient j'ai vite oublié cette langue et si j'en avais tout de même les sonorités dans l'oreille pour l'avoir si souvent entendue autour de moi, il m'a fallu l'apprendre plus tard comme une langue totalement étrangère. Vers vingt ans, en effet, la curiosité, l'influence vague de la Faculté des Lettres de Rennes — je ne suivais pas alors les cours de M. Loth — l'influence plus directe d'un groupe d'Etudiants bretons présidés par Cuillandre, me firent désirer acquérir quelque connaissance de cette langue bretonne que moi, Breton, déjà très breton de goûts littéraires, breton par vague tradition de famille et par tendance héréditaire, (mon grand-père maternel avait fait un manuel breton-français), je regrettais de ne pas connaître, mais que je n'avais pas encore étudiée parce qu'aucune gloire littéraire, aucune ambiance intellectuelle suffisante, aucun mouvement breton sérieux, ne m'y avaient encore attiré. Retenons si vous voulez bien ces points, car je ne sais pas si depuis trente ans il y a quelque chose de changé.

Je ne suis donc venu au breton que par suite de circonstances diverses, peut-être de fortunes adverses, telles que deuils, etc... Auparavant je m'étais surtout intéressé à la littérature fran-

çaise, où heureusement j'avais trouvé le cycle breton du moyen-âge et quelques auteurs modernes; par exemple, Leconte de Lisle dans quelques poèmes, plus que Brizeux; Loti, plus que le Braz; André Suarès, plus que Le Goffic, (et comment!); j'allais oublier Flaubert plus que La Villemarqué.

Si j'ai comme un vague souvenir d'avoir parcouru le *Barzaz Breiz* vers dix-huit ans, c'est plutôt le seul souvenir d'avoir ouvert, parce qu'il était breton, un bouquin qui ne m'apparut qu'un fatras. Si j'ai jamais lu en entier les *Bretons* de Brizeux, c'est ce dont je ne voudrais pas jurer. Brizeux, mon compatriote par Lorient et Arzannò, ne m'était montré par le Mouvement breton que comme un fabricant de bonshommes de Quimper en vers français. Je fus bien surpris, plus tard, d'y trouver autre chose qu'on n'a pas souvent dit. Le Braz? J'étais son élève, mais je n'étais pas son disciple. Il l'a toujours su, d'ailleurs. Vous vous tromperiez au surplus, si vous pensiez que Le Braz avait une compétence spéciale en matière bretonne. Sa vraie partie, c'était les siècles classiques français, du moins selon les apparences; car si nous lui remarquions dans ce domaine une érudition qui nous en imposait, nous ne nous souvenons pas de jugements magistranx. Laissons Le Goffic, que je n'ai pas connu personnellement. Ses livres ont rarement intéressé quelqu'un.

Mais posons un fait: si, Breton de race, je suis devenu breton de volonté, alors que tant d'autres de mes camarades, aussi Bretons que moi de naissance, le sont moins devenus de tendances, je le dois à Tristan — et non au *Barzaz-*

Breiz — à Marie de France et à la Dame Rouge de Bretagne — et nor. à Pitre Chevalier... — à toutes les œuvres anciennes ou modernes qui m'ont prouvé que ma race et mon pays tenaient dans la littérature humaine une place plus grande que je n'aurais pensé.

C'est donc par ressac, les circonstances aidant que je suis revenu, moi Breton, à la Bretagne et à la langue bretonne, alors qu'après le provençal j'abordais l'espagnol.

Au moment où se formaient ma personnalité et ma pensée, (et c'est ce que je veux vous souligner à titre d'exemple), il n'y avait rien d'intellectuel en Bretagne qui eût assez de puissance attractive pour ramener à la Bretagne un de ses fils qui avait déjà ouvert tous les livres et toutes les revues qu'il pouvait dans toutes les langues qu'il savait. Et depuis 1910, cela a-t-il changé?

Depuis vingt-cinq ans, pour ne pas dire trente, le Mouvement breton offre-t-il aux jeunes Bretons qui ne veulent pas être des niais, quelque chose, quoi que ce soit, qui les aide à former leur personnalité dans un sens breton, qui ressemble à une culture celtique, qui leur propose un idéal digne d'eux et soit un but avouable à leur activité?

Je pense que ce n'est pas la peine de répondre moi-même.

Qui plus est, alors que la langue bretonne est *une* dans son fonds, que ses diversités pourraient n'être que très peu apparentes dans le domaine écrit, qu'elle pourrait avoir au moins un alphabet unique, clair et rationnel, depuis vingt

cinq ans a-t-on fait un effort sincère et sérieux pour donner aux dialectes bretons un aspect typographique *un* et différent de celui du canaque?

Allons donc ! Sournoisement on élude les occasions d'accord que nous proposons; on parle menteusement d'une langue bretonne unifiée, (*brezoneg unvan*), alors qu'il ne s'agit que d'un jargon artificiel, cultivé en chambre par trois vieux garçons timorés, — et à l'unification du breton écrit, qui permettrait la fusion du vocabulaire, l'établissement d'un seul dictionnaire général, la diffusion facile des livres par toute la Bretagne, l'essor d'une littérature, on préfère la marotte d'écrire le breton « *en eun doare reiz ha skiantek* », à la mode de Waikiki et de Noukahiwa.

Après avoir appris le Breton du Morbihan pendant l'hiver 1908-09, (grâce à *Dihunamb* et au dictionnaire vannetais d'Ernault), j'étudiai beaucoup moins facilement le breton des autres dialectes, puisque je n'avais que le vieux dictionnaire de Le Gonidec, que j'avais trouvé parmi les livres de mon grand-père, — et bien heureux encore de l'avoir trouvé. Et depuis, il n'y a toujours rien de mieux. Après quarante ans de mouvement breton organisé, il n'y a toujours pas de dictionnaire général de la langue bretonne.

En 1910, je retournai à Rennes, cette fois pour suivre les cours de M. Loth, qui me fit étudier le vieux-breton, le cornique et le gallois. Je ne parlerais pas de tout cela si je ne me trouvais amené ainsi à une réflexion qui ne me semble pas inutile à formuler.

Ayant appris le breton d'un bout à l'autre, ayant étudié le britannique, si vous préférez,

dans toutes ses branches, suis-je qualifié pour donner mon avis sur le point de savoir si le breton est une langue difficile ou pas ?

Je puis le dire, il me semble: le breton n'est pas difficile. Il peut dérouter au premier abord parce que la partie celtique de son vocabulaire ne ressemble à rien de ce qu'on a étudié. En breton — mis à part ces mots français que l'on estime tout de suite être de trop —, on trouve des mots d'aspect inconnu, maniés au surplus avec des règles aussi imprévues que les mutations. Comme difficulté, c'est tout, autant qu'il m'en souviennne. La grammaire n'a rien de si terrible, et on l'apprend facilement par l'usage. Ils sont bien francisés, ceux qui geignent que le breton est difficile. Le breton n'a pourtant ni déclinaisons, ni kyrielles de verbes irréguliers. Alors que d'autres peuples d'Europe trouvent ordinaire d'être polyglottes et manient sans broncher, d'une minute à l'autre, des langues aussi disparates que le grec, le slave, le roumain et le turc, (sans parler des élites qui connaissent aussi le français, l'anglais et l'allemand), en France, en Bretagne, avoir appris le breton semble une merveille.

Il ne devrait rien y avoir en Bretagne de plus ordinaire, et ce serait très facile avec un meilleur matériel d'étude, d'abord un alphabet moins sot, des dictionnaires meilleurs, une presse plus vivante et des livres qui valent la peine qu'on les lise.

Même maintenant (ou à part deux ou trois auteurs d'ailleurs produisant peu), la jeune génération se croit remarquable en nous offrant des bouts de traductions, choisis sans méthodes et lointainement faits; on risque de ne pas aller loin avec le breton dit « *brezoneg unvan* ». Encore plus

était-ce vrai en 1910. On n'avait pour se délecter qu'*Ar Bobl*, *Ar Vro* et *Kroaz ar Vretoned*. Heureusement qu'il y avait le gallois, mais pour celui-là non plus on n'avait rien fait et on ne fait rien encore en Bretagne pour en faciliter l'accès. En 1910, le dictionnaire de Spurrell n'existait même plus dans le commerce (il a été retait et augmenté six fois depuis 1914). La Manuel du Moyen Gallois de Strachan venait tout juste de paraître.

M. Georges Dottin, qui m'offrit ce livre, eut l'heureuse idée de me demander de faire du folklore pour les *Annales de Bretagne*, dont il assumait la direction, M. Loth venant d'être nommé à Paris, au Collège de France.

M. Dottin m'a ainsi lancé dans une voie pleine d'intérêt que j'aime à reprendre de temps à autre.

C'est le folklore qui m'a fait apprendre la langue bretonne à fond: ce n'est pas le bardisme, ni le régionalisme, encore moins le séparatisme, qui en étaient lamentablement incapables.

— Qu'avez-vous produit en littérature ?

— Puisque vous voulez savoir ce que j'ai écrit, et que vous me faites fouiller dans mes souvenirs et mes cartons, voici ce que vous me donnez l'occasion de reclasser :

Je trouve un certain nombre de documents de folklore, tous recueillis, jusqu'à présent, dans le Morbihan, et pouvant être divisés en quatre groupes: la musique populaire, les chansons populaires, les contes populaires et la Légende de la Mort. Tout cela étant du folklore breton, bas-

breton, d'origine bretonnante, bien entendu.

Je laisse de côté quelques chansons françaises si charmantes soient-elles.

En musique, je me souviens avoir compté un jour 400 mélodies, presque toutes inédites et comprenant notamment une collection remarquable d'air de binious en provenance de la région de Pontcallec.

En chansons, ma collection, appuyée par celle de mon ami Edouard Gilliouard (de Belz), qui me donna un sérieux coup de main dans son quartier, comprend environ sept cents numéros, tant refrains, gwerzes que sônes.

En prose, je trouve une forte liasse de contes populaires réunis sous le titre: *A Liou el Loer hag er stered*, ce qui est d'ailleurs emprunté au plus beau de ces contes. Ceux-ci se divisent en deux groupes dialectaux, ou plutôt sous-dialectaux: un en breton du Scorff, l'autre en breton de Gâvres; celui-ci clos, (car la conteuse, qui était d'une imagination exceptionnelle, est morte), l'autre encore ouvert, en ce sens qu'il peut être complété indéfiniment soit par des enquêtes personnelles, soit par celles de telle brillante disciple qui vient de me fournir des documents remarquables.

Dans ce recueil intitulé *A liou el loer hag er stered*, qui comprend environ trois cent pages serrées de « minutes », je trouve trois branches: le Livre des Sirènes et le Livre des Korrigans, d'us tous deux à Stéphanie Guillaume, de Gâvres, et les Contes Divers, d'us en général à Perrine Daniel, de Pont-Scorff.

Quant aux documents sur la Légende de la Mort, dont je n'ai publié qu'une minime partie

dans les *Annales de Bretagne* en 1912, c'est encore là une enquête qu'on peut reprendre et compléter indéfiniment. Mais il faudrait que je sois dans le Morbihan; car, sur le conseil de mes maîtres de Rennes, je me suis limité à ce champ d'études en général délaissé.

— Ces documents sont-ils utilisables littérairement ?

— De ma collection de chansons bretonnes je me suis amusé à tirer un recueil de sônes, méthodiquement classées sous le titre *Pe vé er galon en he bleu*. Il y a là deux cent trente cinq chansons de tailles diverses. C'est pour ainsi dire, le roman sentimental d'une génération, chanté tour à tour par une innombrable jeunesse. Six parties: la période insouciant, (*Hoarh ha hoari*); le sentiment qui s'éveille, (*Karanté getan*); les peines de cœur, (*Disparti ha distro*); la réalité, (*Caozêomp sirius, el ma lar en drouiz-veur*); enfin la vie telle qu'elle est, (*Na goudé ?*), prosaïque, dure ou plate.

En langue française, j'ai pris plaisir à tirer pour enfants, de ces contes en breton de Gâves, le *Livre des Sirènes*.

Egalement, j'ai repris dans *Bretagne de Jadis* plusieurs thèmes dramatiques du répertoire des gwerzes, tels que Saint Colomban, Les Trois Marie, le Chatiment de Rosmadec, Yves de Priziac, le Lépreux, la Mort de l'Invincible, etc... Mais j'avoue que j'ai trouvé dans cette branche du répertoire populaire trop peu de thèmes qui à mon goût valaient la peine. Aussi parfois je pense à distribuer les principales de ces ballades en vers blancs, (simili-traductions de poèmes tels que j'aurai aimé les entendre, mais que, hé-

las, j'ai dû remanier bien souvent), dans un recueil d'essais entièrement personnels dont le titre n'est pas fixé.

Ne trouvant pas grand'chose à étudier en effet, en Bretagne, dans la littérature bretonne, n'ayant pas du tout l'imagination romancière, et ayant un goût profond des choses de la nature, il m'est arrivé de tenter des descriptions de paysages, des analyses ou des extériorisations de l'effet que font certains pays sur nous, du retentissement que leur contemplation a en nous, ou au moins en moi. Sous cet angle, il est exact que non seulement les paysages, comme disait Amiel, mais les pays, sont des « états d'âme ». Félix Le Dantec exprimait le fait autrement. Il disait que pour que nous puissions apprécier quelque chose, il fallait d'abord que ça pénètre « dans notre sac de peau ». Mais là, cela remue souvent bien des émotions, j'ajoute. Et il faut que ça ressorte sous forme d'encre, du moins chez nous, qui sommes ainsi faits.

Dans ce recueil que j'appellerais volontiers soit *Images de Bretagne*, comme il paraît que je l'ai annoncé jadis, soit *Heures de Bretagne*, comme j'y pense maintenant, je retrouve à l'*Ame de Carnac*, écrit parfois avec émotion : et *Cette île qui n'est pas de la mer*, (et c'est l'île aux Moines). Puis, *Au pays de Ruis*, puis à *Quelven*, puis *Locmariaker*, puis *Sant Yann ar Biz*, (passons, passons); enfin *Terres lannionaises*, qui m'occupe un peu en ce moment, pages où il me semble qu'il y a de la méchanceté. Oh, pas pour le pays ni pour les habitants, qui m'enchantent; mais pour cette incroyable « littérature », cette bretonnerie de quatre sous qui voudrait encombrer le paysage et souvent le gâter.

Que vous citerai-je encore ? J'ai écrit des nouvelles en langue bretonne, telles que *Dario-rigum*, *El laer*, *Er grekir*, etc, et j'en écrirai peut-être d'autres comme *Ki de glzh*.

J'ai refait et augmenté à l'intention des miens le Manuel Breton-Français de mon grand-père maternel, A. Guyot-Jomard (de Vannes).

J'ai mis en breton quelques récits épiques de l'ancienne littérature irlandaise, sans parler des versions bretonnes que j'ai fait faire à l'abbé Héno ou à Loeiz Herrieu de *Derdriu*, *Gueladen Tondal* ou *Imram Muel Duin*.

Je me suis diverti un moment à étudier l'euphonie et le rythme de la langue bretonne, car je suis persuadé qu'il y a moyen de tirer de celles-ci autre chose que les banalités en vers métronomiques qui encombrant nos revues; mais je ne suis pas poète,

*Barz n'en don ket, siouaz,
N'en don ket tra !*

et seuls quelques morceaux de *É clasc Keris* me paraissent avouables.

Quoi encore ? Le Théâtre breton me paraissant avoir durement besoin d'être enrichi, je me suis efforcé de puiser pour lui des modèles chez nos cousins d'Outre-Mer, tantôt traduisant moi-même, tantôt préférant mâcher seulement le travail et faire mettre définitivement en breton par quelqu'un d'aussi près que possible du peuple bretonnant, par suite du *brezonég el m'é ma*. Je trouve ainsi dans un dossier *Moéz en hani ru* et *Roué er Béd Abéh*, deux pièces de Lady Greogory

parues dans *Dihunamb*; *Ené er Vro* et *G'ur Maen*, *Caill Guen*, *Brud vat zo ponner*, *Torrein Bogedaou*, *Er Roue Argiménès*, etc...

Est-ce tout — ? S'il y a autre chose, laissons.

Au fait, j'allais oublier qu'avant la guerre je publiais une revue d'action bretonne, *Brittia*, qui dut d'abord s'occuper, malheureusement, d'étriller vigoureusement les poulains mal dressés qui voulaient nous ruer dans les jambes; et pendant la guerre, du front de Monastir d'abord, puis de Florina (en Macédoine), une autre publication, la *Glorieuse Bretagne des Armées*, bien mieux que *Brittia* et beaucoup moins appréciée.

Tout cela est peu. J'aurais pu et voulu en faire beaucoup plus. Mais le Mouvement breton ne l'a pas toléré et parfois s'en vante. En tous cas si vous me demandez pourquoi rien de ce que je vous ai énuméré n'est publié, ou presque, ceci justement nous amène, sans que ça paraisse à parler de ce qu'il faut penser du Mouvement breton.

— Je vous écoute...

— Ce que j'ai pu écrire n'a que la valeur que ça a. Je ne suis pas assez naïf pour trouver si bien ce que je fais. J'admire ceux qui ont assez de confiance en eux, ou d'inconscience, pour offrir aux éditeurs, et par eux au public, des écrits que nous ne voudrions pas toujours signer. Si cela a pu les mener jusqu'au sein de l'Académie, ou seulement jusqu'à la porte, voilà qui est de nature à nous faire rêver sur les conditions du succès.

Vous savez, ce n'est pas assez de nous dire au sujet de telle œuvre que nous n'admirons pas,

bretonne ou autre, que « nous n'en ferions pas autant »; bien souvent c'est que nous ne voudrions pas. Nous ne saurions pas nous plier à à réussir un travail inférieur. Heureux l'académicien qui n'a pas de goût; s'il en avait, il ne serait pas académicien. Il n'aurait pas osé s'offrir, ni d'abord cru devoir perpétrer ce qui lui a procuré la gloire. Je dis cela pour les Bretons comme pour les autres.

Mais je m'écarte. Je voulais vous dire qu'il faudrait aux œuvres bretonnes, même pas trop bonnes, des éditeurs très consciencieux.

Trop peu d'ambition au travail digne en Bretagne, trop peu d'influence du mouvement régionaliste, trop de débraillé dans l'idéal qu'il offre.

Il est bien difficile, quand on parle du mouvement dit breton, d'être modéré en ses qualificatifs, d'être autre chose que vert en sa véhémence. Mais nous sommes bien d'accord: dans l'intérêt même de ses membres que nous estimons, et plus encore dans l'intérêt de ceux qui viennent après nous et qu'il est de notre devoir de guider dans la droite voie, dans le seul espoir que quelque chose de mieux peut surgir, il importe de formuler la vérité avec force, si cruelle que puisse paraître la formule.

Je le dis nettement: si nos meilleurs amis au sein du Mouvement breton, Herrien, Le Moal, Perrot, avec les quelques écrivains que nous apprécions, si tous ceux qui se lancent dans l'action par la plume ou la parole voulaient montrer moins de complaisance pour les brayantes nullités qui les assiègent, tendant à les encercler, les emprisonnent quand c'est possible, si tous fai-

saient preuve d'un peu de fermeté vis-à-vis de tout le fatras de sots et de sottises qui encombrant et discréditent le mouvement dit breton, la situation de celui-ci pourrait être meilleure.

Vous le savez aussi bien que moi ; s'avouer partisan du bretonnisme, s'est se dire ridicule.

Remarquons d'abord, si vous le voulez, l'indigence totale du mouvement dit breton, en valeurs. Qui voyez-vous chez lui qui ait un nom nulle part, dans la politique ou dans la guerre, dans les arts ou dans ou dans les sciences, dans les lettres ou dans l'action ? Ce n'est pourtant pas qu'il manque en Bretagne des gens qui aient un nom, j'entends un nom qui compte.

Tout en étant admis que la Bretagne, très démocratique par histoire et nature, tranquille et sans ambition, justifie à sa manière le mot de Clausewitz que j'ai souvent cité : « Les peuples frustes et peu civilisés produisent beaucoup de bons soldats et peu de capitaines » ; il y a tout de même des Bretons qui ont un nom. Il y en a eu jusqu'à l'Académie, ce qui est peu de chose, et jusqu'à l'Institut, ce qui est mieux dire. Citer tous les noms de Bretons en évidence n'est pas possible. On en oublierait d'autant plus facilement qu'il en est qui sont masqués sous des pseudonymes, comme celui du terrible caricaturiste parisien Pennes qui signe Sennepe ; ou celui de l'auteur dramatique Le Querrec, né à Lannion, célèbre sous le nom d'Yves Mirande.

— En voyez-vous aussi en musique ? Que faut-il penser de la musique bretonne ?

— Nous avons des musiciens bretons. Tout bien regardé, nous avons peut-être, ces années dernières, plus de musiciens bretons en évidence

que de littérateurs franco-bretons en vue. Mais à une époque où la musique bénéficie d'une diffusion insoupçonnée il y a peu de temps, cet art, qui a le privilège plus que jamais de passer par dessus les frontières de dialectes, de langues, de nations, de races, porte-t-il clairement le nom de la Bretagne quelque part ? Existe-t-il une musique supérieure que l'on identifie pour bretonne, comme on reconnaît l'espagnole et la russe ? Non. Existe-t-il seulement une école bretonne de musique de haut style, pouvant représenter en fait une branche du Mouvement breton ? Non plus. Quel que soit le rang qu'elle a, le Mouvement breton s'intéresse-t-il seulement à cette musique qui pourrait être plus bretonne, mais qui en tout cas lui ferait honneur dès à présent ? Encore moins. Et violà le plus triste.

Il ne prône en fait de musique bretonne que telle vague médiocrité qui n'a rien de breton, tandis que les œuvres, sinon les noms, de Guy Ropartz, Ladmirault, Le Flem, Cras et Nizan lui sont inconnues.

Ce fut un joyeux étonnement pour telles chorales quand je leur révélai que Paul Ladmirault avait publié *Quelques vieux cantiques bretons* harmonisés à quatre voix (sans parler de ses *Variations sur des airs de binious trecarrois*). Guy Ropartz a eu un mouvement de surprise quand j'ai envoyé une jeune fille l'interroger sur ses *Kanaouennou santel* : personne ne lui en parle jamais. Paul Le Flem (on vient de me l'apprendre) ayant cru un moment que derrière tels recueils, faits avec Loeiz Herrieu et Vallée, il y avait l'éveil d'une curiosité bretonne pour la musique nationale, vint faire une enquête en Cornouailles et y

nota douze cents mélodies. Il se mit à en utiliser quelques unes, écrivit même tel *Quintette sur un air breton*, mais quand il vit que personne en Bretagne ne s'intéressait à son effort, il lâcha tout.

Pendant ce temps, on se plaint de ne pas avoir de musique bretonne. Et sous prétexte de régionalisme on nous assassine à la radio de platitudes et d'horreurs.

— En somme, quel remède préconisez-vous à cet état de choses qui s'avère déplorable ?...

— D'abord s'organiser sur des bases saines.

Si les jeunes veulent faire quelque chose, il faut qu'ils prennent conscience de ce que les Bretons en papier peint ne savent ni voir ni dire : que la Bretagne est depuis longtemps indifférente à sa destinée propre en tant que nation originale.

Lui rendre un idéal national n'est peut-être pas impossible, mais il ne semble pas que cet idéal soit politique. Il faudrait d'abord au Mouvement breton des tribuns sachant trouver des idées vivaces et non des pérorateurs faisant semblant d'en avoir.

Il y a un dynamisme à chercher : mais il est vain de croire le puiser dans l'Histoire. C'est imposture que de prétendre que la Bretagne ait jamais été anti-française ou ait vraiment pâti de la réunion. Sauf quelques années, avec ses rois, la Bretagne a toujours appartenu à la France ; les conditions de la chute de la couronne royale le prouvent assez. Quelqu'aigreur qu'y mette le séparatisme, il ne trouvera pas dans l'Histoire de « prétexte à excitation », comme disait Bismark, qui soit de taille à passionner l'opinion.

Par contre, si la Bretagne est indifférente à son sort politique ; si elle est un peu humble et subalterne en face de la civilisation française dont elle reconnaît l'attrait et la supériorité ; si elle tend passionnément à se moderniser, (et cela depuis des siècles), elle a aussi le sentiment assez fort de sa personnalité.

Elle se sait bretonne et croit pouvoir le demeurer. Elle ne demande qu'à entendre parler d'elle, à condition que ce soit avec sérieux et de façon à l'intéresser. Mais avec le sentiment souvent péremptoire de sa personnalité (quand elle a dit que quelqu'un n'est pas Breton, elle ne le discute pas), elle ne sait pas que sa personnalité est en danger ; voilà ce qu'il faut lui dire.

Si la Bretagne tient à sa personnalité, qu'elle prenne les moyens de la garder. Le principal, (et ces jeunes écrivains qui nous offrent des bouts de traductions n'y pensent pas assez), est de faire de la langue bretonne *quelque chose*, — mais quelque chose de *national*.

Une langue, (et pas plus la bretonne qu'une autre) ne peut se réduire à être un jouet de désœuvrés. Si la vraie valeur d'une langue est d'exprimer une civilisation particulière, c'est peut-être parler d'une ambition énorme pour le breton moderne ; mais il pourrait tout-de-même exprimer quelque chose de particulier.

Et il serait temps qu'il s'y mette.

Pour arriver à son but général, il faudrait au mouvement breton un plan d'envergure, mais il faudrait aussi à sa branche linguistique deux buts particuliers : l'augmentation dans un sens national du rendement bretonnant ; la restauratoïn du sentiment de l'unité bretonne.

— Voulez-vous parler de l'union ?

— Je précise que je ne parle pas de l'union. On s'en fiche, de l'union. C'est une pleurnicherie stupide que de déplorer qu'il n'y ait pas d'union. S'il n'y a pas d'union possible, (je l'ai vérifié), entre les Bretons et les « Bretonnards », ou chez ceux-ci, c'est que les « Bretonnards » ne la méritent pas. Et ceci, c'est parce qu'il ne représentent que le deuxième ou dixième choix de la race, comme on dit en peausserie. Le moindre syndicat de paysans bretons est uni. Par conséquent, si le recrutement des « Bretonnards » n'était pas anormal ou inférieur, l'entente avec eux, ou entre eux serait plus facile. On l'oublie trop, et trop souvent on n'invoque l'union que pour obtenir hypocritement de nous le nivellement des volontés au plus bas étage, ou le renoncement aux réformes utiles. Défense de faire peine au plus vil, au plus crétin ou au plus sournois. Chut: vous allez déranger l'union.

Non, je parle du sentiment de l'unité bretonne. Et pour l'accuser, il faut d'abord rétablir le sentiment de cette unité dans sa langue, d'abord en réalisant cette unité dans l'alphabet breton, puis en l'accroissant progressivement dans l'orthographe, jusqu'à aboutir à l'établissement ou au choix d'une langue littéraire unique.

Sans qu'il y paraisse, voilà qui est plus pressé que d'enseigner le breton dans les écoles, et je mets en garde contre ce dernier mirage.

Nous présenter l'introduction du breton à l'école comme une panacée qui sauvera à la fois la langue et la littérature, puis la Bretagne, c'est tromper, ou se tromper. Avant d'enseigner une

langue dans les écoles, il faut d'abord qu'elle mérite de l'être. Il faudrait renoncer à cultiver ses divergences inutiles. Pourquoi attendre ? La langue bretonne ne mérite pas qu'on l'enseigne tant que, pour ménager tel ou tel maniaque, on refuse de lui rendre une unité évidente.

Le mouvement breton a gâché beaucoup de temps. Par son insuffisance il n'a pas tiré parti pour son essor des libertés démocratiques quand elles battaient leur plein. Il s'en apercevra peut-être quand elles auront achevé par leurs excès de perdre leur crédit. Ce n'est pas quand la liberté de la presse sera devenue caduque ou rendue impossible pour nous, (n'avons-nous pas connu ce temps de la guerre ou rien en Bretagne ne pouvait être publié en breton sans qu'une traduction ait été fournie à l'autorité ?), qu'il sera temps de démarrer pour sauver la langue bretonne et lui faire exprimer notre personnalité.

— Est-ce tout ce que vous avez à signaler ?

— Je ne vous ai certainement pas tout dit, et je ne vous ai énuméré qu'une partie de ce qu'il y a à faire en Bretagne. Bien d'autres problèmes seraient à étudier: économique, ou sociaux, ferroviaires, routiers, portuaires ou éducationnels, et prophylactiques, voire alimentaires, (tels que l'augmentation de la consommation du blé et des aliments calcaires, la lutte rationnelle contre l'alcoolisme, etc... Mais ce serait trop vousretenir.

Je me résume en vous disant, et aux autres jeunes par votre intermédiaire, que si le Mouvement breton veut être considéré en Bretagne, s'il veut rassembler les forces bretonnes (car elles existent), en une masse puissante; les ordonner

en une sorte de ligue ayant pour but le bien de la nation et le salut de la personnalité bretonne, il n'y réussira pas en se faisant passer pour épantant et en continuant à faire fausse route. Appliquer la violence, comme on l'a fait depuis quelques années, au service d'une cause sans poids et dont les tenants ni les productions ne supportent l'examen, n'est guère qu'un geste de sottise littéraire.

Il faudrait que le Mouvement breton se détourne de ce qui l'a discrédité jusqu'à présent, qu'il constitue une atmosphère respirable, qu'il provoque ou prépare l'apparition d'œuvres qui représentent vraiment la Bretagne, qu'il acquière des idées qui tiennent et suscite des hommes qui vaillent.

Autrement, si le Mouvement breton devait n'être qu'une caricature de la Bretagne, nous autres pères de famille, (pour moi j'ai trois enfants,) serions dans le devoir d'élever nos enfants dans l'horreur du bretonnisme, — et j'avoue que je ne vois pas pourquoi, moi Breton, je mets cela au conditionnel.

Lannion, avril 1936

Arthur de Dieuleveult



Fredrickson

...Qu'une campagne tenace,
incessante, fasse obtenir ce résultat qui sera la reconnaissance officielle d'une Bretagne toujours plus grande, plus aimée, plus prospère...

Arthur de Dieuleveult, président des *Bleun-Brug* me reçoit en sa propriété de Kerliezec, vieux manoir situé à une demi-lieue de Landerneau.

On sait que le sympathique et dévoué directeur de la *Compagnie théâtrale des Bleun-Brug* parcourt les paroisses bretonnes tous les dimanches d'hiver.

C'est au service de la Cause bretonne qu'il consacre ses journées dominicales.

Par un hasard providentiel, je trouve notre président à son domicile, encore qu'il se prépare à partir dans un instant pour Plouguerneau avec son excellente troupe mixte qui nourrit pour son directeur une vénération et un dévoue-

ment qui lui font honneur.

Alors que l'on croyait à la disparition presque certaine du théâtre breton, une troupe d'artistes se formait sous les auspices des *Bleun-Brug*, constituée d'éléments masculins et féminins acteurs de talent ayant déjà fait leurs preuves sur maintes scènes, notamment au cours des séances de gala des *Bleun-Brug*.

Cette troupe devait remporter un vif succès sur les scènes paroissiales et faire applaudir et admirer le théâtre breton en pleine renaissance.

Toujours prêt à l'œuvre à laquelle il s'a donne, jamais lassé, l'esprit animé d'un caractère franc et optimiste que n'altèrent les difficultés et les fatigues incessantes créées par un tel labeur, Arthur de Dieuleveult mène une intense propagande en faveur de la langue bretonne.

Orateur de talent, il soulève l'enthousiasme au cours des séances.

Le succès qu'il rencontre en chemin, suffit à sa peine.

— Une interview?... Mais il est l'heure de partir... Je donne une séance aujourd'hui à Plougerneau, même deux,... se récrie Arthur de Dieuleveult.

— En effet, j'aperçois les acteurs qui vous attendent dans la cour, répliqué-je. Le car est prêt à partir... Montons et en route pour Plougerneau.

Et nous voici filant sur la route de Landerneau à Lesneven, aux accents du *Bro-Goz Ma*

Zadou que la troupe entonne à cœur joie.

Chemin faisant, je harcèle de questions le président des *Bleun-Brug* qui se met volontiers, et avec une amabilité charmante, à mon entière disposition.

— Depuis ma plus tendre enfance, me dit-il, j'ai toujours eu une prédilection pour le breton, cette langue harmonieuse que je n'ai jamais cessé de parler. J'ai toujours suivi avec un intérêt croissant les différentes manifestations qui tendaient à la glorification de la Bretagne, à la défense et conservation de sa foi, de ses traditions, de ses costumes, de sa langue.

J'ai assisté, lors de la fondation des *Bleun-Brug*, en 1905, aux superbes fêtes du château de Kerjean; j'en revins, non seulement enthousiasmé par ce que j'y avais vu, mais décidé à mettre mon modeste dévouement au service de la Cause bretonne.

J'ai pris part à de nombreux congrès, notamment ceux de l'U.R.B. et je me fis inscrire à cette association.

J'eus l'honneur, avec M. le Marquis de l'Estourbeillon, d'aller en 1911 représenter la Bretagne au Congrès des Provinces françaises à Bourges, et je n'ai connu de plus grande satisfaction que celle de revêtir à cette occasion un costume national.

Puis vint la guerre qui fit marquer un temps d'arrêt à notre propagande. Lorsque fut passée la tourmente, je me remis à faire rayonner autour de moi, l'amour de la Bretagne et de sa

langue. Ayant trouvé la collaboration de quelques amis dévoués, je donnai de petites représentations bretonnes qui, à l'époque connurent un certain succès et j'allai même jusqu'à composer une petite chanson sur ma paroisse natale: *Va farrez*.

— Ce fut le point de départ de votre vocation littéraire ?

— M'enhardissant alors, ayant encore présentes devant les yeux les horreurs de la guerre, muni de documents que j'avais recueilli sur place, lors de mon passage en Belgique après l'Armistice, j'écrivis un opuscule d'une trentaine de pages *Torfejou ar Voched er Beljik*, que je fis corriger par mon ami François Vallée, alors directeur de *Kroaz ar Vretoned*, journal auquel j'ai envoyé durant les hostilités des souvenirs de guerre, sous le pseudonyme de *Ar zoudard koz*. J'ai également composé une relation en vers bretons d'un épisode de la bataille du Chemin des Dames (27-28 mai 1918) sous le titre *Stourmad ar C.I.D.* 22.

En 1926, lors des fêtes celtiques de Riec-sur-Bélon, je fus admis comme disciple au Gorsedd, et en 1927 à Locmariaquer, je me vis décerner le titre de Barde breton...

Le car roule... Nous approchons du Folgoat. Les acteurs, l'âme en fête, chantent de plus belle.

— Vint l'année 1935, continue Arthur de Dieuleveult, qui me valut le trop grand honneur d'être sollicité par M. l'abbé Perrot fondateur des *Bleun Brug*, pour assumer la présidence de cette association. Je n'aime pas les honneurs et je craignais de pas être à la hauteur de la fonction délicate qui m'était proposée. Mais pouvais-je refuser, puisque cette présidence allait me permettre de consacrer une acti-

tivité à la cause de la Bretagne. N'écoutant donc que l'amour que je porte à mon pays, j'ai accepté et j'ai décidé alors de mettre tout ce qui était en mon pouvoir pour faire aimer la Bretagne.

— Et vous avez dès lors pris l'initiative de circuler l'hiver avec votre troupe ?

— J'avais créé vers 1930 une troupe théâtrale féminine et j'étais allé, à différentes reprises donner des séances récréatives dans différentes paroisses du Léon et de la Cornouaille, notamment à Plouédern, en décembre 1934 au profit de la section locale de l'U. N. C. ; à Gouezec, en février 1935 pour l'œuvre *Ar brezoneg er skoliou*; à Rosnoen, au profit de l'école libre, à Dirinon pour l'église paroissiale; à Brignogan pour le même motif, à la Martyre pour une kermesse. Le succès fut complet.

J'ai donc décidé de compléter ma troupe, jusqu'alors exclusivement composée de jeunes filles, par l'adoption d'éléments masculins, car j'estime que pour rendre une pièce — je parle d'une pièce mixte — telle que l'a conçue l'auteur, il faut des acteurs des deux sexes. Rien de plus ridicule à mon sens, que de faire remplir le rôle d'une femme par un homme et vice-versa. Rien de plus inepte, je dirai même rien de plus immoral que de déguiser un homme en femme ou une femme en homme !

Ayant trouvé les collaborateurs nécessaires j'ai entrepris, à l'instar des grandes troupes françaises, une tournée théâtrale.

Sitôt après le congrès de Pleyben, où la troupe connut un succès marqué, ce fut à Daoulas que débuta *Strollad c'hoarierien ar Bleun Brug*. Là,

nous eûmes l'honneur d'être applaudis par un auditoire enthousiaste qui comptait dans ses rangs, l'amiral Laurent, ami fidèle du breton, alors préfet maritime de Brest. L'élan était donné: Durant tout l'hiver avec seulement un court temps d'arrêt pour les fêtes de Noël et du jour de l'An, fier du dévouement — bénévole, et c'est à leur gloire — de tous mes acteurs et actrices, je parcourus le Léon et la Cornouaille et le Trégor. Partout c'est le succès devant des auditoires enthousiastes, emballés littéralement par la beauté du spectacle que nous leur présentons.

Et quant à moi, personnellement, je suis heureux de voir la Bretagne à l'honneur et de sentir le cœur des spectateurs battre à l'unisson du mien.

— Vous contribuez beaucoup ainsi à sauvegarder notre langue... Puissent vos efforts être couronnés de succès et parvenir à rendre au breton sa place d'honneur.

— Le mouvement breton est incontestablement en progrès. Mais il semble que jusqu'ici on s'est cantonné dans la partie littéraire et linguistique. A mon sens, il faudrait s'occuper aussi des questions sociales, économiques et autres, pour permettre aux Bretons de vivre et de prospérer. Et de cette manière nous ferons rayonner autour de nous, avec notre poésie et nos traditions la Bretagne en plein épanouissement.

Mais il faut absolument que soit maintenue la langue bretonne, ce patrimoine sacré de nos aïeux; il faut la conserver envers et contre tous et la faire revivre. Pour cela, l'enseignement du breton dans les écoles est une nécessité. Déjà de

nombreux conseils municipaux, des conseils généraux, des chambres de Commerce, ont réclamé cet enseignement.

Travaillons donc pour que tout soit réalisé, ce désir de tous ceux qui ont à cœur la gloire de la Bretagne.

Que le *Blz-un-Brug*, qui est sans conteste la plus active de toutes les associations bretonnes, prenne la tête du mouvement, et qu'une campagne tenace, incessante fasse obtenir ce résultat qui sera la reconnaissance officielle d'une Bretagne toujours plus grande, plus aimée, plus prospère...

Vous m'excuserez d'arrêter là notre entretien !... Mais nous sommes arrivés... et notre séance commence à quinze heures !...

De Dirinon à Plouguerneau
(Novembre 1935)

Archevé
d'imprimer
aux
Editions Ronan
le 19 juin 1936



15 FRANCS